VOL. XII—No 26

MONTREAL, DIMANCHE 15 AOUT 1915

ABONNEMENTS:

CANADA $2.00
ETATS-UNIS $2.50
UNION POSTALE $2.50

LE NUMERO . . . . . 5 sous

LE NATIONALISTE

JOURNAL DU DIMANCHE

Rédaction et Administration :
43 RUE SAINT-VINCENT
MONTREAL.

TÉLÉPHONES :
REDACTION : Main 7460.
ADMINISTRATION: Main 7461.

REDIGE EN COLLABORATION

DROIT AU BUT

Directeur : PIERRE LABROSSE

NI ROBLIN, NI TELLIER

Le résultat d'une fausse manoeuvre

Retour de l'Ouest, M. Rogers a refusé de communiquer aux journalistes ses impressions sur le résultat des élections provinciales du Manitoba.

Cette réserve s'explique, même chez le ministre des Travaux Publics si habitué aux vantardises. Quels que soient le volume et l'intensité de son culot, M. Rogers ne pouvait nier ni même atténuer la défaite, et en prolonger l'écho n'est pas non plus de son intérêt.

Le plus tôt celui-ci s'éteindra, le mieux ce sera pour son parti et surtout pour lui. Car si la victoire de M. Norris ne signifie pas nécessairement la perte complète du Manitoba par les conservateurs aux prochaines élections, elle indique du moins que la force de M. Rogers baisse considérablement. "One thing may me conceded at least, it is that I know how to make elections", disait un jour le ministre des Travaux Publics. Qu'il n'ait rien perdu de sa science électorale, cela est fort possible, mais ce qui est certain c'est que cette science ne le sert plus aussi bien.

Roblin & Tellier

Etrange retour des choses, en tout cas, c'est au moment où M. Roblin finissait pitoyablement que M. Borden se tournait vers M. Tellier et le suppliait d'entrer dans son cabinet.

Que le premier ministre fédéral fût sincère, ses instances, ses efforts, sa persévérance et les démarches qu'il a fait faire auprès de M. Tellier le prouvent.

Outre le témoignage d'estime et de confiance qu'il donnait ainsi à l'ancien chef de l'opposition à Québec, M. Borden voulait évidemment améliorer la position de son parti dans la province de Québec.

Malheureusement, cette pensée lui est venue un peu sur le tard. Non pas que nous croyions M. Borden personnellement hostile à Québec et aux Canadiens-français. Ce qui lui a manqué c'est le sens politique. Pour comprendre que le concours de toutes les provinces est nécessaire à un gouvernement qui veut durer, il lui a fallu l'effondrement lamentable de M. Roblin. Avant cela, M. Borden ne semblait pas se rendre compte du danger qui pouvait lui venir de l'Ontario ou de l'Ouest.

La frontière manitobaine

C'est du moins l'impression qui se dégageait dans le temps de son attitude sur la question des frontières manitobaines, impression qui n'a fait que s'accentuer depuis chez un grand nombre.

Du simple point de vue tactique, en effet, M. Borden avait à choisir entre M. Roblin et M. Tellier ou, plutôt, à aider les deux; et il donna à tous les avantages à M. Roblin.

La question de l'extension des frontières manitobaines se posait pour la deuxième fois. Une première fois, en 1908, M. Roblin avait essayé d'obtenir l'extension du territoire de sa province de M. Laurier, mais sans succès. On ne s'était pas entendu sur la compensation financière à laquelle le gouvernement manitobain tenait d'autant plus que son budget s'équilibrait déjà très mal et menaçait le prestige des ministres provinciaux.

Dès que M. Borden prit le pouvoir, le Manitoba s'empressa donc de poser de nouveau la question qui présentait deux difficultés: le chiffre de la compensation financière et le traitement des minorités. Privé du revenu de ses terres, le Manitoba demandait non seulement une compensation équivalente à celle accordée à la Saskatchewan et à l'Alberta mais aussi le remboursement de ce qu'il aurait dû toucher de ce chef, depuis 1905, date de l'organisation de ces deux dernières provinces, — quelque chose dans les environs de quatre millions. Après discussion, l'on coupa en deux; la compensation fut antidatée de 1908, époque à laquelle la province avait présentée en vain sa réclamation. Le Manitoba recevait deux millions au lieu de quatre. C'était déjà beau et c'était aussi assez juste. Personne ne trouva beaucoup à redire.

Québec et la minorité

L'autre point était plus délicat et plus gros aussi de conséquences politiques.

L'extension des frontières manitobaines remettait d'actualité la position des minorités. Comment celles-ci seraient-elles traitées dans le territoire nouveau, le Kéwatin? Les laisserait-on à la merci d'une majorité qui maintenait la double taxe? La question intéressait au plus haut point tout le pays, mais surtout la province de Québec en dépit de son engoument passager pour l'homme qui l'avait trompée en 1896. Elle l'intéressait davantage depuis que le groupe nationaliste, s'éloignant de plus en plus de M. Laurier, remuait l'élément canadien-français qui, par la force des choses, se rapprochait du groupe conservateur, faisant à Québec une lutte parallèle à celle des nationalistes. Et c'est ici que M. Borden eut à choisir entre M. Tellier et M. Roblin. Du point de vue principe, M. Borden pouvait renouer l'ancienne tradition canadienne consacrée dans l'Acte de la Confédération, — respectée par les deux partis en 1875, — refaire le prestige conservateur dans la province de Québec, en un mot, transformer son parti de telle façon qu'une nouvelle alliance Macdonald-Cartier n'eut peut-être pas été impossible. Et du point de vue tactique c'était un coup de maître. Vous voyez ce qui serait arrivé. Les élections provinciales de Québec approchaient : l'entente des groupes oppositionnistes à Québec se consolidait nécessairement, et la bataille s'engageait avec toutes les chances possibles de succès prochain, si non immédiat.

Tout pour Roblin

Au lieu de cela ce fut tout pour Roblin: argent et minorité. Et le résultat politique? La défaite immédiate de M. Tellier. En brusquant l'appel au peuple, M. Gouin savait bien que son adversaire souffrirait énormément de la déception d'un électorat dont la campagne de 1911 avait tant réveillé le sentiment national et ravivé les espérances. Donnez-nous des hommes indépendants, disait M. Tellier. Et le peuple qui se rappelait avoir entendu le même cri un an auparavant, se disait, pensant à tous les lâcheurs que le gouvernement fédéral avait entraînés à sa suite: A quoi bon? On avait beau lui expliquer que pour la troisième fois, M. Laurier avait lâché les siens en votant côte à côte avec M. Borden tout en se protégeant d'une motion attrape-nigauds, suivant son habitude, l'argument pouvait-il lui inspirer d'autre conclusion que celle-ci: ils sont tous pareils?

Si M. Borden voulut jouer au Laurier en imaginant par la suite ces amendements Coldwell qui prêtaient à tant d'interprétations qu'ils restèrent inefectifs, il doit reconnaître qu'il s'est trompé. M. Roblin lui-même a sombré un peu à cause de ce truc dont les orangistes, autrement plus exigents que nous, s'effrayèrent.

Et, maintenant M. Borden, comme soeur Anne, regardant de tous côtés, se demande ce qui va venir. Ce ne peut être M. Roblin et ce ne sera pas M. Tellier.

Pierre LABROSSE.

M. GODFROY LANGLOIS

Notre représentant auprès des Belges n'est pas mort heureusement.

Il est à Paris.

M. Borden l'avait dans sa suite lorsqu'il a visité les hôpitaux militaires français.

M. Langlois se porte très bien.

La guerre est pour lui un repas complet.

Il est bien payé et il n'a rien à faire.

Ce bonheur il le doit à M. Gouin.

Et l'on dira encore que M. Gouin est rancunier !

MENSONGE ET LACHETÉ

Le lecteur exclusif de la *Patrie* était servi à souhait samedi dernier.

Le journal à la dévotion entière de M. Rogers lui donnait l'article du *Standard*, de Kingston, dénonçant les Canadiens-français comme un péril pour l'unité canadienne. Avec accompagnement de protestations, sans doute ?

Pas la moindre indignation, au contraire.

L'élucubration rageuse du *Standard* était plutôt citée comme une réponse assez légitime à l'attitude des Canadiens-français qui refusent de se laisser étouffer.

Tout le monde ne lit pas la *Patrie*, heureusement, et l'on ne nous croirait probablement pas si nous ne citions. Voici le solennel début de cette pièce :

"Parce qu'ils ont compris que pour devenir grand et fort, le peuple canadien a besoin préalablement d'être uni, nos hommes dirigeants se sont particulièrement appliqués, depuis vingt ans, à éliminer entre les deux nationalités qui habitent en ce pays, tous les sujets de mésintelligence, à effacer les derniers vestiges des préjugés et des antipathies de race, à associer dans un effort fécond les Canadiens de toute origine dans l'oeuvre commune de développement national. Et les constants appels à la conciliation et à la bonne entente n'ont pas été vains. Ils ont induit les Canadiens-anglais et les Canadiens-français à se connaître et à se juger mieux, par suite à s'estimer davantage, et, au cours des dix dernières années un rapprochement si complet s'est effectué entre les deux races que ceux, dans l'un ou l'autre parti, qui manifestaient encore quelques symptômes d'animosité étaient pris en pitié comme des êtres anormaux, comme des malades."

Suit un raisonnement aussi abject que filandreux qui se résume ainsi: Cette union était susceptible de se resserrer. La guerre en fournissait l'occasion en invitant les Canadiens-français à faire leur devoir. Ce devoir ils l'ont fait, les chefs l'ont reconnu. Mais il y a ces maudits nationalistes qui ne veulent pas se taire. Les Anglais auraient bien pu se scandaliser. Ils ont été assez raisonnables pour se contenir. C'est la *Patrie*, qui a protesté le plus énergiquement. Mais voici que l'organe de la Société S.-Jean-Baptiste doute du succès de la Confédération. Eh bien voyez ce que tous ces gens-là nous préparent. Et la *Patrie* reproduit alors sans un mot de colère, l'écume du *Standard*, de Kingston. Sa colère elle la réserve pour les nationalistes et l'organe de la Société S.-Jean-Baptiste.

Au risque de passer pour naïfs, nous avouons que cet article de la *Patrie* nous a un peu surpris. A ses bassesses nous sommes habitués, mais nous croyions le mensonge aussi colossal impossible à un journaliste, si ce n'est par respect de la vérité du moins par respect de sa réputation.

Depuis vingt ans nos hommes publics se sont particulièrement appliqués à éliminer tous les sujets de mésintelligence entre les deux races, dit-elle.

Depuis vingt ans! Mais c'est précisément depuis vingt ans que l'assaut a été repris contre les Canadiens-français.

Assaut de McCarthy contre la langue française dans l'Ouest.

Assaut de Sifton, Greenway et Martin contre les écoles catholiques du Manitoba.

Assaut de Haultain, moins brutal mais plus habile, contre les écoles séparées des Territoires.

Assaut de Sifton et Fielding contre les mêmes institutions lors de l'organisation des territoires en provinces.

Assaut de Whitney, Fallon et Pyne contre les écoles bilingues de l'Ontario.

Assaut du *Mail*, assaut du *Globe*, assaut du *News*, rouges et bleus, contre toute revendication des droits des minorités. Coalition de tous ces organes anglo-canadiens contre les aspirations de la minorité française. Attaque générale contre toutes les positions de l'élément français. Sans compter les injures quotidiennes contre la province de Québec en bloc.

Telle est, — il suffit de le rappeler pour convaincre tous les gens de bonne foi — telle est "l'application particulière" des chefs dirigeants anglais, pour éliminer les sujets de mésintelligence entre les deux races.

Quant aux chefs dirigeants Canadiens-français, l'on connait aussi leur oeuvre, qui se résume à la conciliation du commencement à la fin, à tel point que en dehors de Québec la lettre et l'esprit de la Confédération sont à refaire en matière de droits des minorités.

L'acte du Manitoba reste violé, l'acte des Territoires de 1875 reste violé et le Français est menacé jusque dans l'Ontario.

Et c'est en pleine connaissance de tous ces faits que la *Patrie* ose écrire que depuis vingt ans l'effort des hommes dirigeants des deux races est dépensé dans le sens du rapprochement et de la bonne entente et que les provocateurs sont ceux qui défendent le droit, la constitution et la justice.

A l'heure actuelle surtout, quand la persécution cherche et trouve trop facilement des complices parmi les persécutés que la résistance fatigue, décourage ou ennuie, l'acte de la *Patrie* est une lâcheté.

Combien différente est l'attitude des persécuteurs chaque fois que la question des minorités est en jeu.

Nous n'oublierons jamais cet article du *Globe*, de Toronto, au moment où M. Laurier hésitait encore entre le fanatisme et la justice lors de l'organisation des provinces de la Saskatchewan et de l'Alberta.

Tout l'orangisme hurlait depuis 15 jours, Sifton avait donné sa démission, M. Fielding menaçait, et M. Laurier faiblissait. Ceux qui restaient fermes essayaient de lui démontrer que la clameur jaune était plus bruyante que dangereuse.

N'en croyez rien, s'écria alors le *Globe* : ce n'est pas l'orangisme seulement, mais tous les anglo-saxons qui ne veulent pas qu'on force la main aux provinces en matière d'enseignement. C'était le moment décisif et l'attitude du *Globe* décida la retraite du chef libéral.

La *Patrie*, elle, préfère tirer dans le dos des siens, et pour palier son crime auprès de ses lecteurs, elle va jusqu'à fausser sciemment l'histoire.

Est-ce uniquement la haine des nationalistes qui la pousse à cet excès d'infamie?

Il est bien difficile de le croire.

Charles FRANC.

LES TAXES QUI VIENNENT

L'ex - indigo Charles Gauvreau continue de raconter dans son *Saint-Laurent* ses prouesses à travers le comté de Témiscouata.

L'ex-indigo Charles est un peu pour la guerre, comme de raison, puisque son chef l'est beaucoup ; mais il ne l'est pas assez toutefois pour prendre le fusil que ce pauvre sir Wilfrid voudrait toujours avoir à l'épaule.

L'ex-indigo Charles raconte ainsi ce qu'il a dit l'un de ces derniers dimanches, aux vieux qui l'ont connu si bleu qu'ils ne peuvent croire qu'il soit rouge, et aux jeunes qui le trouvent si rouge qu'ils ne peuvent croire qu'il ait jamais été bleu :

"Ce qu'il faut, c'est de la prudence et l'économie en tout, afin de parer aux heures dures qui peuvent venir, car nous n'avons vu que le commencement des taxes, les véritables taxes de guerre ne sont pas encore imposées, mais elles vont venir, celles existantes sont le fait d'une administration corrompue et sans scrupules, négligente et vouée au népotisme de tous les instants."

Qu'est-ce que cela veut dire ?

L'ex-indigo Charles a droit à une certaine licence en écriture puisqu'il se croit poète et que la grammaire est indulgente aux poètes.

Mais il faut tout de même que l'ex-indigo Charles se fasse comprendre.

Les taxes existantes sont le fait d'une administration corrompue, etc., etc., mais ce ne sont pas les véritables taxes. Les véritables taxes ne sont pas encore imposées, nous dit l'ex-indigo Charles, mais elles vont venir, ajoute-t-il.

Or, comme l'ex-indigo Charles est sûr que son oncle Wilfrid va revenir au pouvoir, il nous force presque de conclure que les "véritables taxes, celles qui vont venir", comme il dit, vont être imposées par M. Laurier.

Ce n'est probablement pas ce qu'il a voulu dire, mais enfin ce n'est pas notre faute si l'ex-indigo Charles s'exprime si mal.

TROIS-PISTOLES.

LA GUERRE

A Brest-Litovsk maintenant

L'ennemi laissant derrière lui Varsovie, concentre ses troupes du coté de Brest-Litovsk, centre de la nouvelle ligne de résistance russe, mais son avance se fait avec beaucoup de difficulté. — Berlin réclame un gros succès pour le général Mackensen.

Une escadre teutonne livre bataille dans le golfe de Riga et est mise en fuite ; un croiseur et deux torpilleurs sont avariés.

UN CALME RELATIF REGNE SUR LE FRONT FRANCO-BELGE

(Dépêche au " Nationaliste ")

Petrograd, viâ Londres, 14.—Pour la première fois depuis la chute de Varsovie, des dépêches de bonne source donnent, aujourd'hui, les linéaments des nouvelles positions occupées par les Allemands et les Autrichiens. La ligne commençant dans le voisinage d'Ossowetz, près de la frontière prussienne, en face des lacs de la Mazurie, s'inscurve au sud et à l'est, passant à travers Sokolow, Siedice, Lukow, Ostrowa et Vladova.

Les alliés teutons opèrent la concentration de leurs troupes du côté de Brest-Litovsk, par 3 chemins qui y conduisent, en débouchant de Malkin, de Lukow et de Vladova. Les envahisseurs sont encore à 40 ou 50 milles de Brest-Litovsk, et se heurtent à chaque pas à une grande résistance.

Suivant les experts russes, on compte dans un avenir rapproché mettre à exécution le plan de retraite de la région de la Vistule et que Brest-Litovsk deviendra une des extrémités de la ligne moscovite. A Petrograd, on exprime avec confiance l'opinion qu'on arrêtera les Autrichiens et les Teutons le long de cette ligne.

LA BATAILLE DU GOLFE DE RIGA

Des détails venus en retard touchant le récent combat naval de l'entrée du golfe de Riga démontrent que les Allemands ont rangé en bataille 9 vaisseaux de ligne et 12 croiseurs. Une flotte de chalutiers, précédant l'escadre, dragua plusieurs mines.

Les Moscovites estiment que les ennemis ont ouvert le feu avec le cinquième de leurs effectifs. Les chalutiers durent battre en retraite avant d'avoir parachevé leur besogne, laissant encore intacts 2 cordons de mines. Entre temps, des hydroplanes russes bombardèrent les chalutiers et les navires de guerre. Les chalutiers sous la protection du feu des vaisseaux, tentèrent vainement de s'avancer de nouveau à 2 reprises. Deux des vaisseaux ennemis endommagés sont des torpilleurs, le troisième est un croiseur. Ils ont frappé des mines et leurs avaries sont apparemment sérieuses.

Le ministère a approuvé le projet de faire travailler à la fabrication des munitions les prisonniers de guerre et les ouvriers étrangers.

BULLETIN DE PARIS

Paris, 14.— (2.30).— Le bulletin officiel suivant a été publié cet après-midi :

"Dans la région de l'Artois, au nord du château de Carleul, et autour de la gare de Souchez, des combats de grenades à mains et de bombes ont été livrés pendant une partie de la nuit.

"Dans l'Argonne, l'ennemi a livré une attaque sur tout le front dans le secteur Marie-Thérèse. Partout il fut repoussé par notre artillerie, faisant des pertes sensibles. Au même endroit, une nouvelle attaque tentée ce matin, avec moins de vigueur, fut rapidement repoussée.

"La nuit s'est passée dans le calme sur le reste du front."

LES OPERATIONS AUX DARDANELLES

DEBARQUEMENT ET AVANCE DES ANGLAIS. — ECHEC DES TURCS AU FRONT FRANÇAIS.

Paris, 14. — Le bulletin officiel suivant a été publié cet après-midi sur les opérations dans les Dardanelles:

"Sur la péninsule de Gallipoli, les Anglais ont, depuis le 6 août, fait, sans encombre, un débarquement à un endroit près de la baie de Suvla, sur la côte ouest de la péninsule.

"Ils ont progressé à un endroit au sud, dans le voisinage de Caba-Tepe. Après de rudes combats, ils réussirent à gagner pied sur les versants des hauteurs de Sari Basir. Ils firent plus de 650 prisonniers et s'emparèrent de neuf mitrailleuses. Les opérations à cet endroit continuent à progresser.

"Les efforts des Turcs, au sud de la péninsule, pour pénétrer nos lignes ont échoué. Le 7 août, nous avons fait de légers progrès. Depuis cette date l'activité sur notre front a consisté surtout en combats d'artillerie à l'avantage de nos armes."

(Ce bulletin couvre virtuellement le même terrain que celui publié par le War Office de Londres cette semaine).

BULLETIN DE BERLIN

NOUVELLE VICTOIRE POUR MACKENSEN. — UNE FORTE POSITION AVANCEE DE NOVO-GEORGIEVSK EST PRISE D'ASSAUT.

Berlin, 14. — Le bulletin officiel de cet après-midi annonce que les troupes du général Mackensen, lancées à la poursuite des Russes battant en retraite, ont atteint la ligne des routes élevées conduisant à Radzyn-Dawidy-Vladova.

Voici le texte du communiqué avec les détails des opérations sur tout les fronts:

"Théâtre occidental : — Dans l'Argonne, de nouveaux progrès ont été accomplis par nos troupes près de Martinswerk. Nous avons pris dans cette région quatre officiers et 240 hommes.

"Théâtre oriental. — Au nord du Niemen, de nouveaux engagements se sont développés dans les régions de Allesow, Kubiski, Weschinty et Kowarsz.

"Devant Kovno, nos troupes se sont emparé de la forêt fortifiée de Dominohanka. Nous avons fait 350 prisonniers.

"Entre la Narew et le Bug, nos armées ont atteint, à la suite d'une vive poursuite de l'ennemi, les secteurs de Slina et Murzew, où les Russes se sont arrêtés.

"Au nord de Novo-Georgievsk, une forte position avancée a été prise d'assaut. Neuf officiers, 1,800 hommes et quatre mitrailleuses ont été pris.

"Les troupes du prince Leopold de Bavière s'approchent du Bug au nord-est de Sokolow.

"A l'est de la ligne de Losyce-Miedzytzec, l'ennemi a tenté d'arrêter notre marche par de vigoureuses contre-attaques. Toutes les attaques furent repoussées.

"Le feld-maréchal von Mackensen a défait l'ennemi dans des batailles livrées le 10 et le 11 août. L'ennemi n'a pu trouver assez de force, hier, pour résister plus longtemps aux troupes austro-allemandes. Notre armée, en le poursuivant, a atteint les hauts chemins de Radzyn-Dawidy-Vladova.

Dawidy est à 20 milles à l'est de Radzyn et à huit milles au nord de Parczew.

LES INTERETS ANGLAIS A RIGA

Washington, 14. — Le consul américain à Riga s'est chargé de la défense des intérêts anglais dans cette ville. Voilà ce qu'a mandé de Petrograd l'ambassadeur Maryo, sans donner d'explication.

MOUVEMENT D'EVACUATION ABIALYSTOK

Bialystok, 14, via Petrograd et Londres. —On enlève des fabriques et des magasins de cette ville, à 45 milles à l'est de Lomza, le matériel et les produits. Plusieurs habitants s'en vont, bien que les autorités civiles exercent encore leurs fonctions que les banques de l'Etat et les banques privées soient encore ouvertes, et que le service des postes et du télégraphe se continue.

Dans les chemins qui mènent à cette ville, à l'ouest et au nord-ouest, c'est une théorie interminable de réfugiés et de voitures. Plusieurs paysans sont partis en hâte dans les régions de Lomza, d'Ostrow et de Malkin.

LA TEMPETE EST PROCHAINE DANS LES BALKANS

Londres, 14. — Des nuages continuent à s'amonceler au-dessus des Balkans. On mande d'Amsterdam, à la "Central News", que l'Allemagne se prépare à toutes éventualités en transportant 40,000 hommes de Varsovie à la frontière serbe.

LES ZEPPELINS MIS EN FUITE

Londres, 14. — Des rapports du littoral occidental disent que les zeppelins qui ont opéré le raid de jeudi étaient nettement visibles. Du balcon des hôtels on assista au combat aérien dans le cours duquel les Anglais mirent l'ennemi en fuite.

LE SALAIRE DES DEPUTES

Il est assez étrange de voir le *Grain Grower's Guide* suggérer l'augmentation du salaire des députés de $2,500 à $4,000 ou $5,000.

Le *Grain Grower's Guide* trouve pourtant que l'administration du pays coûte déjà assez cher. L'augmentation qu'il suggère ajouterait trois-quarts de millions aux frais du parlementarisme qui coûterait ensuite deux millions et demi à trois millions par année.

Plusieurs journaux approuvent naturellement et l'on entrevoie déjà le jour où MM. les députés se voteront une indemnité de cinq mille piastres. En même temps, les ministres tireront la langue eux aussi.

L'argument du *Grain Grower's Guide* est que le salaire plus élevé amènera une représentation plus compétente.

Comment se fait-il alors que le salaire actuel, qui est double de celui que touchait les députés il y a quinze ans coïncide précisément avec l'abaissement du niveau intellectuel de la représentation fédérale.

Car l'on ne peut nier que les parlements de 1867 à 1885 comptaient infiniment plus d'hommes de valeur que ceux d'aujourd'hui.

Règle générale, le salaire influe très peu sur la qualité des députés. Ceux-ci sont élus par le peuple—le peuple généralement choisit ses représentants pour la langue et le toupet plutôt que pour le cerveau.

Nous pourrions citer plusieurs cas. A quoi bon ?

Que chacun rappelle ses souvenirs et il n'aura pas de peine à se convaincre que nous n'exagérons pas.

Ce qui éloigne les meilleurs hommes de la politique, c'est d'abord notre système absurde de faire des élections, qui oblige un candidat à se trainer de porte en porte pendant des mois, et, ensuite, le fléau du patronage qui lui rend la vie impossible.

P. MOREAU.

LE JOURNAL DE M. ROGERS

L'on nous écrit de Lachine que le journal de M. Rogers fait de grands efforts pour se faire lire dans ce milieu.

Le journal est offert gratuitement durant quinze jours.

Les premiers jours, on l'acceptait par curiosité. Maintenant qu'on a jugé la prose qu'il sert au public, on n'en veut plus.

Lachine est un mauvais endroit pour vendre du plomb.

A L'HOTEL-DE-VILLE

Notre mine de scandales — l'hôtel de ville — continue de produire avec une rare abondance.

Chaque semaine ajoute à la série de révélations et la veine est loin d'être épuisée.

Mais que devient la guerre entre les commissaires, commencée si bruyamment ?

Que font tous les messieurs qui se sont réciproquement accusés de parjure ?

Sont-ils après se raccorder en arrière du rideau ?

Et M. Thomas Côté, que fait-il ? où est-il ? Que prépare-t-il ?

LES SPORTS

LE CORNWALL A TRIOMPHE DU SHAMROCK PAR 11 A 10

LES IRLANDAIS, QUOIQUE DEFAITS, ONT VENDU CHEREMENT LEUR PEAU. — LA JOUTE FUT EXEMPTE DE BRUTALITE, ET L'ASSISTANCE ASSEZ NOMBREUSE.

RESULTAT FINAL 11 A 10.

L'équipe du Cornwall a gagné hier après-midi avec combien de difficultés! La veine seule leur a favorisé la victoire, sans quoi les hardis Irlandais, toujours à l'attaque, les aurait rossés d'importance. Le résultat en a été de 11 à 10. Les deux premières périodes ont été fades et plates, mais par contre, la troième durant laquelle les tricots verts comptèrent trois points consécutifs et la quatrième ont été une été de toute beauté. Voici l'alignement, par ordre, des équipes:

Shamrocks.		Cornwall.
Brady	buts	Thompson
McMullen	points	White
Divan	couverts	R. Degan
Mahoney	défenses	F. Degan
Hughes	défenses	Somerville
McCarthy	défenses	T. Brennan
Kane	centres	Oakes
W. Elland	attaques	H. Steacy
F. Scott	attaques	E. Degan
C. George	attaques	H. Donihee
H. Scott	intérieurs	Cummings
Brennan	extérieurs	Henderson

PREMIERE PERIODE

Dès le début des hostilités, Cornwall organise une charge bien conduite qui n'aboutit à rien. A son tour, le Shamrock flatte l'assistance en assaillant les buts des adversaires, même que McCarthy compte sur un beau lancer.

Shamrock, 1 ; Cornwall, 0.

Temps : 1.25.

Les tricots gris se précipitent à l'attaque et R. Degan donne le premier point à son équipe.

Shamrock, 1 ; Cornwall, 1.

Temps : 0.35.

Cornwall se maintient dans la défense quelque temps, mais perd et les Irlandais bloquent en bloc le carré dangereux que défend Thompson. La garde est bonne et les tricots verts sont forcés d'opérer une reculade. Changeant les chances de parti, Cummings lance de toute la force de son bras, mais ne réussit pas à compter comme le fit Denney, quelques instants plus tard.

Shamrock, 1 ; Cornwall, 2.

Temps : 3 minutes.

On met au jeu et P. Brennan égalise les chances des deux équipes.

Shamrock, 2 ; Cornwall, 2.

Temps : 0.15.

Les Irlandais, profitant de leurs bonnes fortunes, continuent leurs assauts, mais en vain, quand v'là que le Cornwall tente de monter et est coupé par F. Scott, qui pense à McCarthy ; celui-ci compte.

Shamrock, 3 ; Cornwall, 2.

Temps : 1.55.

Les Cornwall dirigent alors en clique une attaque formidable. Scott, de nouveau, la défonce pour un temps. Les tricots gris reviennent et là auraient sûrement compté sans la présence d'esprit de Brady qui était pris en délit quelque temps plus tard quand Donihee compta.

Cornwall, 3 ; Shamrock, 3.

Temps : 2.10.

La partie est lente et sans aucun intérêt. Les joueurs parcourent le terrain en tous sens, chacun leur tour. Les chances varient et une veine pour l'un, l'est pour l'autre immédiatement. Quelques passes et le même Donihee ajoute un nouveau point au Cornwall.

Cornwall, 4 ; Shamrock, 3.

Temps : 1.30.

Les Irlandais furieux sonnent la charge. Ils lancent et relancent, mais Thompson, dans ses buts, est vraiment trop en éveil. Les passes et les lancers sont annulés chacun leur tour. La défense de Cornwall a peine à en débarrasser son terrain. A ce moment, les tricots verts grimpent et se font damer le pion aussitôt. Les Shamrocks jusqu'ici sont certainement supérieurs et se maintiennent en vedette sur toute la ligne. Oakes alors leur vole le caoutchouc et, au milieu des cris et de l'enthousiasme de la foule, court et passe à Donihee, qui compte et attrape le gardien Brady en pleine figure.

Cornwall, 5 ; Shamrock, 3.

Peu satisfait de la mauvaise tournure des choses, le Shamrock se porte à l'avant. Summer se dispute avec la défense en qui il trouve McCarthy comme le plus sérieux adversaire. Il est forcé de retourner bredouille. Oakes, l'Indien, tient le caoutchouc mais il est heurté fortement et perd. Mais la balle est recueillie par Mark Cummings qui compte.

Cornwall, 6; Shamrock, 3.

Temps, 2.10.

Quand le gong résonna, les Cornwall étaient à l'assaut et menaçaient de près la défense irlandaise.

DEUXIEME PERIODE

Après de multiples combinaisons où brillèrent les deux équipes, C. George, du Shamrock, fit redresser tête à ses hommes en comptant sur un lancer.

Cornwall, 6; Shamrock, 4.

Temps, 1.40.

Le jeu alors devint intéressant; par instants, il était même très scientifique, excitant au possible et vraiment beau. Les buts des Irlandais et du Cornwall étaient tour à tour attaqués, ce qui donnait lieu à des chahuts dans l'assistance, et sur le terrain à des passes de tout genre dans pas une cependant n'oboutissait à un point. A ce moment, la partie est coupée une minute. Oakes et un adversaire s'étant trop rudement frotté les oreilles. A la reprise, Cornwall attaque de nouveau et Donihee, après une course précipitée, jette le caoutchouc dans le filet et tombe exténué.

Cornwall, 7; Shamrock, 4.

Temps, 7.15.

Piqués au vif, les Irlandais font des prodiges pour compter. Leurs attaques sont stériles, car la défense des visiteurs est impraticable. Le Cornwall, ici, en général, a le plus souvent les devants, quoique Shamrock se défende bien et bloque à un tel point les buts des adversaires que seuls, les efforts de Oakes et de White peuvent arrêter leur élan. Cependant, il fallait qu'ils triomphassent (Aïe) avec Henry Scott qui compte pour Shamrock.

Cornwall, 7; Shamrock, 5.

Temps, 5.30.

Ceci fait, Mark Cummings est expulsé du terrain pour brusquerie. On lui colle dix minutes. Pendant ce temps, Donihee, du Cornwall, assiège, bien soutenu, et compte.

Cornwall, 8; Shamrock, 5.

Temps, 1.20.

Shamrock, pour se remettre à flot, charge coup sur coup le filet des visiteurs. Ceux-ci, quoique traqués de près, se démènent comme des beaux diables et réussissent à briser l'obstacle. Plus tard même, ils peuvent avec maintes combinaisons, prendre Brady en défaut; Henderson fait le coup.

Cornwall, 9; Shamrock, 5.

Temps, 3.50.

Deux secondes après la sonnerie électrique annonce "tristement" la fin du second quart.

TROISIEME QUART

La charge des Irlandais, à la reprise ,est prompte et bien conduite; aussi aboutil-elle à un point bien entré par H. Scott.

Cornwall, 9; Shamrock, 6.

Temps, 1.10.

Peu après, Ames répète le même exploit.

Cornwall, 9; Shamrock, 7.

Temps, .20.

Puis, c'est le tour de Munro qui compte en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Cornwall, 9; Shamrock, 8.

Temps, 0.30.

Les tricots verts continuent à être menaçants, mais la partie est discontinuée par la chute de Doran qui tombe harassé sous les taquineries de Oakes, qui ne le quitte pas. Ce dernier est collé au banc pour cinq minutes. Et la partie reprend de plus belle. McCarthy attrape la balle et monte pendant que Kane, en l'assistant, pour mauvaise conduite, est envoyé à la clôture pour le même temps. Shamrock joue, à coup sûr, une de ses plus excitantes parties; il est supérieur sur toute la ligne, et à part quelques attaques bénignes du Cornwall, c'est lui qui les dirige toutes. Toujours à l'assaut, les lancers de ses hommes sont foison : ils se succèdent tous et ne se ressemblent pas. Ça joue! L'excitation des assistants est indescriptible. McCarthy se tient en vedette tout le temps, et passe à C. George qui compte en 7 minutes 45.

Cornwall, 9; Shamrock, 9.

Temps, 7 minutes 45.

Les assistants sont encore sous l'impression du dernier exploit les leurs. Le point cependant est longtemps contesté, parce qu'on dit qu'il y avait treize homme à cette minute sur l'équipe des Shamrocks. Quand la partie reprend, toutes les polémiques épuisées, els deux équipes se trouvent sur un même pied d'égalité. Les tricots verts se portent incontinent à l'attaque et Thompson, accablé sous l'ivresse des coups portés, laisse passer celui de Munro.

Shamrocks, 10 ; Cornwall, 9

Temps : 0.45.

Mais voilà que la décision du juge arrive, disant que le point ne pouvait pas compter, treize hommes composant l'équipe du Shamrock à ce moment, ce qui désole fort les partisans des Irlandais. Le résultat revient donc à :

Shamrock, 9 ; Cornwall, 9.

Les visiteurs se portent alors à l'attaque et Cornwall reprend le dessus, grâce à Donihee.

Cornwall, 10 ; Shamrock, 9.

Temps : 5.30.

Sur ce, Donihee, le plus brillant joueur du Cornwall, blessé au pied, comme le fougueux Achille, entre sous la tente. Les Irlandais, soulagés, grimpent. McCarthy lance superbement, mais Thompson est un peu là. La série des bons coups ralentit jusqu'à la fin de la période, qui se termine à l'avantage du Cornwall.

QUATRIEME PERIODE

Comme dans les trois premiers quarts, le Shamrock prend l'avantage dès les premières minutes de la mise au jeu. La joute s'annonce comme devant être très contestée. McCarthy grimpe et une mêlée violente s'engage autour du filet des tricots gris. On se coudoie vertement. L'enthousiasme est grand. Brennan lance de près, après le départ de Hughes, qui attrape cinq minutes, mais Thompson intercepte son coup. Les courses sont nombreuses et les combinaisons aussi. Enfin, Munro égalie pour tout de bon les chances des deux équipes.

Shamrock, 10 ; Cornwall, 10.

Temps : 7.55.

Le Shamrock est encore collé aux buts des visiteurs. La partie excite au plus haut point l'intérêt des spectateurs. McCarthy lance et relance, mais inutilement. Cornwall semble plier sous les coups répétés des malins Irlandais. Là, les tricots verts grimpent et lancent, mais, grâce à la prestance de Brady, l'assaut est nul. Vraiment, les Irlandais sont des furies et tapent dessus sans " compter ". La partie devient un peu entachée de rudesse et Hughes prend de nouveau le bord. Au moment où une victoire certaine s'annonçait pour les Irlandais, le substitut Saint-Thomas donna l'avantage au Cornwall.

Cornwall 11, Shamrock 10.

Temps: 7 minutes.

Le Cornwall pour s'assurer le gros lot semble vouloir tuer le temps, mais les Irlandais trouvent le moyen de leur en faire perdre l'idée. Une mêlée des plus rudes s'engage quelque temps chez les Cornwall que la chance seule protège des mauvais coups, car les Irlandais à coup sur se montrent bien supérieurs.

McCarthy lance, et el caoutchouc semble avoir passé en travers du filet. Une contestation des plus vives s'élève entre les deux équipes. La décision arrive enfin: le point ne compte pas, le caoutchouc ayant traversé le filet comme un boulet. L'arbitre S.-Père arrête ici la partie, parce qu'on tuait le temps. Le gong résonne, c'est le triomphe du Cornwall, gagné à la gloire des Irlandais.

SOMMAIRE:

Première période

1.—Shamrock, McCarthy. . .	1.25
2.—Cornwall, R. Degan . . .	0.35
3.—Cornwall, Donneny . . .	3.00
4.—Shamrock, P. Brennan. .	0.15
5.—Shamrock, McCarthy. . .	1.55
6.—Cornwall, Donihee . . .	2.10
7.—Cornwall, Donihee . . .	1.30
8.—Cornwall, Donihee . . .	4.30
9.—Cornwall, Cummings . .	2.10

Deuxième période.

10.—Shamrock, C. George . .	1.40
11.—Cornwall, Donihee . . .	7.15
12.—Shamrock, F. Scott . . .	5.30
13.—Cornwall, Donihee . . .	1.20
14.—Cornwall, C. Henderson .	3.35

Troisième période

15.—Shamrock, H. Scott . . .	1.10
16.—Shamrock, Kane	0.20
17.—Shamrock, Munro . . .	0.30
18.—Shamrock, C. George . .	7.45
19. Cornwall—.	5.30

QUATRIEME PERIODE

20. Shamrocks—Munro. . . .	7.55
21. Cornwall—Saint-Thomas.	7.00

RESULTAT FINAL :

Cornwall : 11. Shamrock : 10.

Arbitres : E. C. Saint-Père et Albert Pigeon.

Juges des buts : J. Quinn et Kerwin.

Chronométreurs : W. Labrecque et Slattery.

Pénitencier : C. Markelle.

POSITION DES EQUIPES

	è	G.	P.	P.	C
National.		6	2	77	43
Montréal. . . .	6		3	59	58
Cornwall. . . .		6	4	74	75
Shamrock. . . .		0	9	43	84

LE MONTREAL PERD ET GAGNE

IL TRIOMPHE DES LEAFS PAR 2 A 0 ET EST VAINCU PAR 6 A 5.— FRED SMITH OFFICIE COMME LANCEUR.

Toronto, 14. — Les Royals et les Leafs se sont encore partagé les honneurs de la journée d'aujourd'hui les Royals gagnant la première joute par 2 à 0 et perdant la seconde par 6 à 5.

Dowd officia comme lanceur dans la première joute et comme le résultat l'indique, il s'acquitta de sa tâche à la satisfaction du gérant Howley. Les Royals étaient court de lanceur pour la seconde partie et Fred Smith notre voltigeur de gauche dut faire ses débuts dans la boite. A la grande surprise des Leafs il fit assez bien, mais pas assez pour empêcher ses adversaires de vaincre dans la dernière joute de la série.

Voici les résultats par reprises:

Jersey City à Providence :—

	R.	H.	E.
1ère joute :—			
Jersey City .00021000100—	4	10	2
Providence. .00220000001—	5	11	2

Batteries :—Verbout, Oeschger et Trangresser ; Schultz, Casey et Haley.

Richmond à Harrisburg : R. H. E.

1ère joute :—

Richmond. . .030010010—	5	10	1
Harrisburg. . .00311010x—	5	7	1

Batteries :—Russell, Morrissette et O'Donell ; Engmane, Heckinger et Kraft, Reynolds.

Montréal à Toronto:

1ère joute.

Montréal . . .001000001—2	7	2	
Toronto. . . .000000000—0	4	6	

Batteries: Dowd et Howley; Herbert et Kelly.

Montréal à Toronto:

2ème joute.

Montréal . . .000000320—5	7	2	
Toronto . . .21000300x—6	12	0	

Batteries: Smith et Howley; Manning et Kocher.

Buffalo à Rochester:

1ère joute:

Buffalo. . . .152300000—11	13	0	
Rochester. . .000000000—	0	6	3

Batteries: Beebe, Hoff et Lalange; Palmero et Williams.

Buffalo à Rochester:

Buffalo . . .10000000001—2	5	1	
Rochester . .00100000002—3	11	4	

Batteries: Oldham et Onslow ; Erickson et Williams.

Jersey City à Providence:

Jersey City . . .000010201—4	10	2	
Providence. . .13300000x—7	11	2	

Batteries: Bruckle et Shwerin ; Pennock et Haley.

Richmond à Harrisburg:

Richmond . . . .020030—5	10	4	
Harrisburg . . .11530x—10	12	2	

Batteries: Morrissette et O'Donnell; Lee et Reynolds.

Partie arrêtée à la 6ème reprise pour permettre à Richmond de prendre le train.

LES PARTIES DANS LES GRANDES LIGUES

Voici les résultats des parties jouées hier après-midi dans les séries des ligues Nationale, Américaine et Fédérale:

LIGUE NATIONALE

Cincinnati à Pittsburg:

1ère joute.

Cincinnati. .00010003001—5	11	4	
Pittsburg . .02020000000—4	10	5	

Batteries : Dale, Kantlehner et Wingo; Adams, Lear et Schang.

New-York à Brooklyn:

New-York . . .000000001—1	6	4	
Brooklyn . . .20000021x—5	9	1	

Batteries : Stroud, Schauer et Meyers; Pfeffer et McCarthy.

Boston à Philadelphie:

Boston . . . .000000000—0	6	2	
Philadelphie . .30102300x—9	13	0	

Batteries: Hughes, Barnes, Neff et Gowdy; Demaree et Killifer.

Chicago à S.-Louis:

Chicago. . . .000101000—2	8	5	
S.-Louis . . . .02102412—12	13	2	

Batteries: Pierce et Archer; Ames et Snyder.

Cincinnati à Pittsburg:

2ème joute.

Cincinnati . .100300020—6	11	2	
Pittsburg . . .000000000—0	5	3	

Batteries: Coney, Consolman et Clark; McQuillan et Gibson.

LIGUE AMERICAINE.

S.-Louis à Cleveland:

1ère joute.

S.-Louis . . . .000100030—4	9	0	
Cleveland . . .000030000—3	15	1	

Batteries: Koob, Loudermilk et Agnew; Mitchell, Jones et Egan.

Philadelphie à New-York:

1ère joute.

Philadelphie. . .400000010—5	6	0	
New-York . . .200070000—9	12	2	

Batteries : Naboks, Fillingrin et Lapp; Fisher et Nunamaker.

Washington à Boston:

1ère partie:

Washington . . . 003000000—3	5	0	
Boston. . . . . .01001002x—4	8	1	

Batteries Johnson et Hervey; Keith et Thomas.

Détroit à Chicago:

Détroit. . . . . .211000100—5	11	1	
Chicago. . . . .000300000—3	6	0	

Batteries Dubuc et Ltanage; Scott Russell et Schalk.

S.-Louis à Cleveland:

2eme joute

S.-Louis. . . . .020000000—2	6	1	
Cleveland. . . . .22000000x—4	7	2	

Batteries Landermilk et Leversil; Jones et Egan.

LIGUE FEDERALE

Kansas City à Buffalo:

1ère joute:

Kansas city . . .011000121—6	11	0	
Buffalo. . . . .000000000—0	6	0	

Batteries Johnson et Easterl; Krapp et Blair

Chicago à Baltimore:

1ère joute:

Chicago. . . . .001002202—7	12	1	
Baltimore. . . . .000003000—3	8	0	

Batteries: Hendrix et Fischer ; Bailey et Owens.

Brooklyn à Pittsburg : R. H. E.

Brooklyn. . .000000000—	0	6	3
Pittsburg. . .01110100x—	4	0	0

Batteries :—Wiltse et Land ; Allen et Oconnor.

Saint-Louis à Newark :— R. H. E.

Saint-Louis. . .010000011—	3	6	1
Newark. . . .000000010—	1	4	1

Batteries :—Plank et Hartley ; Moran et Rariden.

Kansas City à Buffalo :— R. H. E

2ème joute :—

Kansas City . .100010000—	2	6	2
Buffalo. . . .00061010x—	8	14	0

Batteries :—Cullop et Easterly ; Bedient et Allan.

Chicago à Baltimore :— R H. E.

2ème joute :—

Chicago. . . .000100000—	1	10	1
Baltimore. . .20000100x—	3	7	0

Batteries :—Prendergast et Fischer ; Johnston et Jacklitsch.

LES COURSES DU KING EDWARD

Voici les résultats des épreuves disputées hier après-midi à la piste du King Edward:

PREMIERE COURSE

Bourse $300, chevaux de 3 ans, 5 furlongs:

1. Uncle Bill, 100, McDowell, 10 à 1, 4 à 1, 2 à 1.
2. Turkey Trot, 109, Pickens, au pair, 1 à 2.
3. Clara James, 98, Dawson, 3 à 1, au pair, 1 à 2.

Temps: 1.00 2-5.

Miss Cordelia, Irish Mary, Phil T., ont aussi couru.

Rip Van Winkle a été retiré.

DEUXIEME COURSE

Bourse $300, chevaux de 3 ans, 5 furlongs:

1. Johnny Wise, 112, McCullough, 5 à 2, au pair, 1 à 2.
2. Dom Moran, 104, Young, 4 à 1, 2 à 1, au pair.
3. Tigella, 110, Pickens, 3 à 1, au pair, 1 à 2.

Temps: 0.59 2-5.

Col. Fred, Major Belt, Easter Boy, Bell Chilton, ont aussi couru.

Von Laer a été retiré.

TROISIEME COURSE

Bourse, $300, chevaux de 3 ans, 1 mille 1-16 :

1. Dixie, 100, Pickens, 6 à 5, 1 à 2, au pair.
2. Sepulveda, 111, Lafferty, au pair, 1 à 2.
3. Master Joe, 108, McDowell, 5 à 1, 2 à 1, au pair.

Temps : 1.50 2-5.

Captain Elliott, A Frog, Ajax ont aussi couru.

Frontier, El Oro, Chas F. Grainger ont été retirés.

QUATRIEME COURSE

Bourse, $300, chevaux de 3 ans, 5 furlongs :

1. Indifferent, 100, Pickens, 3 à 2, 2 à 3, 2 à 5.
2. Regular, 100, Young, 4 à 1, 2 à 1, 2 à 3.
3. Odd Cross, 108, Estep, 4 à 1, 2 à 1, au pair.

Temps : 0.53 2-5.

Kenneth, Toison d'Or, Jewel of Asia, Marsand ont aussi couru.

CINQUIEME COURSE

Bourse $300, chevaux de 3 ans, 6 1-2 furlongs:

1. Euterpe, 116, Matthews, 4 à 1, 3 à 2.
2. Energetic, 115, Stanford, 4 à 1, 3 à 2.
3. Richard angdon, 118, Lafferty, 3 à 2, 1 à 2.

Temps: 1.23 2-5.

Tale Carrier, Gordon Russel ont aussi couru.

Mud Sill, Coy ont été retirés.

SIXIEME COURSE

Bourse $300, chevaux de 3 ans, 6 1-2 furlongs.

1. Orimar Lad, 114, Estep, 2 à 3, 2 à 5.
2. Senator James, 109, Young, 3 à 1, au pair, 1 à 2.
3. Miss Primity, 107, McCollough, 6 à 1, 2 à 1, au pair.

Temps: 1.23 4-5.

Sarolta, Ortyx, Lamb's Tail, ont aussi couru.

Cloak, Spohn, Ormead ont été retirés.

SEPTIEME COURSE

Bourse, $300, chevaux de 3 ans, 6 furlongs :

1. Bertha V., 111, Estep, 2 à 1, 2 à 3, 1 à 2.
2. Virginia S, 111, McCullough, 5 à 1, 2 à 1, au pair

LE SOUS DU PAUVRE

Il faudra donc continuer à payer le "sou du pauvre" à l'entrée de tous les lieux d'amusements. Mais quoique ce soit le plus grand des plaisirs que de manger au Café du Palais, 45, rue S.-Vincent, et 92 est, rue Notre-Dame, (table d'hôte et à la carte), vous n'aurez pas à y payer le sou du pauvre, mais vous serez tellement satisfait que vous y retournerez. réc.

UNION LABEL 12

3. Auster, 111, Young, 6 à 1, 2 à 1, au pair.

Temps : 1.16.

Oxer, Lady Pender, John Marrs ont aussi couru.

Single Toe, Skeets ont été retirés.

HUITIEME COURSE

Bourse, $300, chevaux de 3 ans, 6 furlongs :

1. Big Lumax, 111, Matthews, 3 à 2, 2 à 3, 2 à 5.
2. Loialoha, 108, Dodd, 3 à 2, 2 à 3, 1 à 2.
3. Marshall Tilghman, 112, Dawson, 6 à 1, 3 à 1, 3 à 2.

Temps : 1.16 1-5.

Black Earl, La Dolores, Buri, Dremi, Phil Connor, Joe Knight ont aussi couru.

Intan a été retiré.

LES REGATES DE CHAMBLY

Voici les résultats des épreuves disputées, hier après-midi, aux régates de Chambly, qui ont rapporté un succès éclatant :

PREMIERE COURSE

Yatchs, 2 cylindres, 3 milles :

1. Paul Létourneau.
2. Henri Auclair.

DEUXIEME COURSE

Chaloupes, 1 rameur, messieurs, ½ mille :

1. A. Leveille.
2 H. Gilbert.

TROISIEME COURSE

Chaloupes, deux dames, ¼ mille :

1. Mlles E. et L. Leveille.
2. Mlles Bell.

QUATRIEME COURSE

Chaloupes, deux rameurs, messieurs, ½ mille :

1. MM. Leveillé et Dubuc.
2. MM. J et D. Marcil.

CINQUIEME COURSE

Canots, 2 avirons, messieurs, ½ mille :

1. MM. L. Dufresne et A. Laurendeau.
2. MM. A. Ward et J. Spoddard.

SIXIEME COURSE

Yachts, 2 cylindres, 5 milles:

1. "Mousne II" Mlles Lecours.
2. M. Martel.

SEPTIEME COURSE

Chaloupe, 1 dame, 1-4 mille. . . .

1. Mlle B. Raymond.
2. Mlle L. Léveillé.

HUITIEME COURSE

Esquifs, 2 rameurs, messieurs, 1-2 mille.

1. MM. E. et B. Hébert.
2. MM. A. Ducharme et R. Bonnali.

NEUVIEME COURSE

Canots dame et messieur, 1-2 mille:

1. Mlle Delfosse et M. Dufresne, de Beloeil.
2. Mlle Léveillé et M. Jos. Léveillé.

DIXIEME COURSE

Canots de guerre, 1-2 mille:

1. Saint-Jean.
2. Chambly.

ONZIEME COURSE

Esquifs, deux dames, 1-2 mille.

1. Mlles Léveillé et Sainte-Marie.
2. Mlles Delfosse et Léveillé.

DOUZIEME COURSE

A la nage, messieurs, 1 mille.

1. M. Jules Germain.
2. M. E. Pelletier.

LES MEILLEURS FRAPPEURS DES LIGUES MAJEURES

LIGUE NATIONALE

Doyle, New-York, 328, Snyder, S.-Louis, 326; Daubert, Brooklyn, 319; Merkle, New-York, 310; Groh, Cincinnati, 304; Killifer, Cincinnati, 303; Saier, Chicago, 300; Luderus, Philadelphia, 298; Long, S.-Louis, 298; J. Smith Boston 297.

LIGUE AMERICAINE

Ty Cobb, Détroit, 386; Jackson Cleveland, 334; Speaker, Boston, 332; E. Collins, Chicago, 330; Furnier, Chicago, 318; Strunk, Philadelphie, 317; McInnis, Philadelphie et Veach, Détroit, 314; Crawford, Détroit, 311; Lewis, Boston, 308; Maisel, New-York, 305; Gainer, Boston, 301.

LIGUE FEDERALE

Magee, Brooklyn, 338 ; Flack, Chicago, 335 ; Kauff, Brooklyn, 334 ; Fischer, Chicago, 332 ; Easterly, Kansas City, 322 ; Campbell, Newark, 317 ; Konachy, Pittsburg, 317 ; Yerkes, Pittsburg, 317 : Rousch, Newark et Deal, Saint-Louis, 314.

LIGUE INTERNATIONALE

Gilhooley, Buffalo, 340 ; Barney, Jersey City, 333 ; Rath, Toronto, 327 ; Pick, Richmond, 324 ; Shean, Providence, 320 ; Channell, Buffalo, 319 ; Dermitt, Jersey City, 315 ; Eayrs, Providence et Truesdale, Jersey City, 314 ; Jamieson, Buffalo, 313.

LES MEILLEURS LANCEURS

	G.	P.
Dowd, Montréal. . . .	10	3
Oeschger, Providence. .	13	5
Cornstock, Providence . .	15	5
Beebe, Buffalo.	17	7
Miller, Montréal.	17	4
Gaw, Buffalo.	8	4
Schultz, Providence. . .	13	7
Bader, Buffalo.	16	10
Cooper, Providence. . .	13	9
Chabek, Harrisburg. . .	11	8

PARC SOHMER

Le succès des " Cloches de Corneville " a été tel, toute la semaine écoulée, que la direction a résolu de prolonger l'engagement de l'excellente troupe Robi pour l'opérette en français. Il n'y a pas de doute que les milliers et les milliers de personnes qui ont assisté aux représentations de la semaine dernière voudront aussi entendre la célèbre " Périchole ", d'Offenbach. Il suffit de répéter que cette musique est délicieuse, qu'il y a bien 50 personnes en scène, que les décors et les costumes sont très réussis, et que les premiers rôles sont tenus par la toujours populaire Mme Rivière, par M. Gaston Rudolf, le baryton si applaudi ; par Mme Lucile Angers, dont le début restera mémorable ; par M. Cauvin, le comique préféré, et par MM. Pellerin, Delville et autres. Il y aura comme toujours un programme de vaudeville composé des meilleurs numéros du genre, en Europe et en Amérique, et il y aura aussi les concerts de chaque soir sur la terrasse, l'illumination, la promenade, les soirs de gala. Ça sera un programme extraordinairement attrayant. (réc.)

3-8 P.M. PARC SOHMER 10¢
ATTRACTIONS EXTRAORDINAIRES — BANDE DE 30 ARTISTES
VAUDEVILLE SENSATIONNEL DE NEW-YORK. — GALA MERCREDI ET VENDREDI. — CONCERT TOUS LES SOIRS. ILLUMINATION, ETC.

Ce journal est imprimé au No 43 rue Saint-Vincent, à Montréal, par l'IMPRIMERIE POPULAIRE (à responsabilité limitée). J. N. Chevrier, gérant-général.

Tél. Est 3096

CHAPELIERS EXCLUSIFS
R&A. MASSE
255 STE CATHERINE EST PRES ST DENIS
MONTREAL

Vente spéciale de chapeaux mous et durs pendant le mois d'août seulement. Valeurs de $2.50 à $3.50 pour

$1.50

COMPAGNIE DES TRAMWAYS DE MONTREAL
OFFRE
Une promenade de 10 milles AUTOUR DES 2 MONTAGNES
Départ du coin des rues Peel et S.-Catherine à toutes heures et demi-heures.
DEPUIS 10 HRES A.M. PRIX : 25c
Tramways observatoires spacieux et confortables.

DORVAL JOCKEY CLUB
RÉUNION DU GRAND CIRCUIT
Pour chevaux trotteurs et ambleurs au Parc Dorval

JEUDI,	VENDREDI,	SAMEDI,	LUNDI,	MARDI,	MERCREDI
19	20	21	23	24	25

ENTREE $1. ESTRADE $2. COURSE A 2.30

Pour vous, Mesdames

LETTRES A UNE LECTRICE

XI

Je voudrais tant être moins pauvre, m'écrivez-vous, Lucile.

Etre moins pauvre, être plus riche, souhait de tant de gens qui ne le sont pas, pauvres, mais, parce qu'ils n'ont pas une grande fortune ou une aisance considérable, se classent du coup parmi les pauvres.

Savez-vous ce qu'est la pauvreté vraie, Lucile? C'est le dénuement, la faim qu'on ne peut satisfaire, la misère qui ne se peut racheter et souffre, le travail qui manque, le nécessaire absent, l'indispensable dont il faut se dispenser.

Connaissez-vous tout cela ou même une minime partie de tout cela?

Je vous accorde que vous n'avez pas d'argent, peu de bijoux, pas de nombreuses toilettes, pas de femme de chambre ni de domestique, que les labeurs de la maison emploient une partie de votre temps et usent peut-être un peu vos mains. Je conviens que de vos amies de couvent se promènent en automobile, affichent des élégances, discutables, souvent, font sonner leur argent quand elles vous rencontrent et que les jeunes gens ne vous fréquentent pas pour votre dot ou vos espérances d'héritage.

Et après? Cela fait-il le bonheur? Ne peut-on être heureuse sans tout cela? N'avez-vous pas un toit qui vous abrite confortablement, des parents pour satisfaire à vos demandes légitimes, de beaux livres qui vous tiennent cent fois lieu de la compagnie de ce que l'on est convenu d'appeler le monde, quelques bonnes amies sincères et une vie, sinon pleine de cérémonies vides et de manifestations fastueuses, au moins protégée contre les tristesses de la pénurie d'argent? Je reconnais que l'argent est utile et que la possession en assure plus que du confort, des jouissances matérielles permises et que l'on peut parfois regretter de ne pas en avoir, surtout quand on voit tant de gens en user si piteusement. Et comme bien d'autres, je déplore que ceux qui le dépenseraient si bien en aient si peu, quand ceux qui en ont tant sont souvent incapables d'en profiter d'une manière convenable et d'en faire profiter les pauvres, les miséreux, les besogneux et les bonnes oeuvres. Mais il en faut prendre son parti, Lucile, mécontentement, mouvement d'humeur, plaintes, tout cela n'y fera rien et ne peut enrichir ni n'a enrichi qui que ce soit. Il est légitime de regretter parfois l'exiguité de ses moyens et de ses ressources, il ne l'est pas de s'attarder à le regretter des jours et des mois, au point de s'en aigrir le caractère.

Je sais bien que tel n'est pas votre cas et que, en dépit des petites misères que vous m'indiquez dans votre lettre, vous gardez votre bonne humeur et votre gaieté. Et vous faites bien, Lucile.

Vous n'êtes pas riche. Et je ne le suis pas plus que vous. Mais songeons-nous, vous et moi, qu'il y en a de moins riches, de plus misérables que nous? Comparons-nous parfois notre sort au leur, au lieu de nous attarder à mettre notre jouissance matérielle en regard de celle de gens plus fortunés que nous?

"Quand je m'examine, je me trouve peu de chose; quand je me compare aux autres, je me sens orgueilleux", disait je ne sais au juste quel philosophe, avec une pointe de paradoxe.

De même, Lucile, il faudrait nous dire: "Quand je vois ce qui me manque, je me sens pauvre; mais si je compare mon avoir à celui de ceux qui ont moins que moi, je me sens riche."

Cela, certes, n'est ni ne fait le bonheur. Mais cela nous aiderait à supporter nos chagrins et nos peines d'argent. Et si, Lucile, vous apparteniez à une de ces oeuvres où l'on visite les pauvres, vous regarderiez en entrant chez vous votre table, vos vêtements, votre logis et vous vous diriez: "Béni soit Dieu qui m'a donné cela, quand d'autres en auraient plus de joies que moi et sont de vrais pauvres."

PAULE MANCE.

DENTELLE A ETOILES

Avant de passer à la description de cette dentelle, nous ferons remarquer à nos lectrices qu'il est nécessaire, pour la bonne réussite de cet ouvrage, que les mailles en l'air qui encerclent les étoiles et celles qui forment les brides, soient faites avec la plus grande régularité. Certaines mains faisant du crochet plus lâche, d'autres le serrant davantage, il sera prudent d'établir un tour d'essai, afin de s'assurer si le nombre des mailles que nous avons trouvé être juste correspond au genre de crochet que l'on produit ; après ce tour, on pourra se rendre compte s'il y a lieu d'augmenter ou de diminuer le nombre de mailles indiqué.

On commence par faire les étoiles du milieu, pour lesquelles on monte 18 m. en l'air, on ferme le rond, on le monte sur un moule 6 à 8 fois d'un fil floche, par exemple, de coton a repriser D M. C. No 25, et on recouvre ce rond de 30 m serrées dont on raccorde la première à la dernière par une petite m. serrée.

1er tour x 13 m. en l'air ; revenir, sauter la 1re m. en l'air et faire dans les 12 m. en l'air : 1 petite m. serrée, 2 m. serrées, 2 demi brides 2 brides, 2 brides doubles, 3 brides triples.

Sauter 4 m du tour précédent, 1 petite m. serrée dans la 5me m. et reprendre 5 fois de *.

2me tour — 5 petites m. serrées dans les m. de la 1re pyramide, * 3 m. en l'air, les passer sur l'envers de l'ouvrage, 1 petite m. serrée dans la 5me m. de la même pyramide, 17 m. en l'air, 1 petite m. serrée dans la 5me m. de la pyramide suivante, reprendre 5 fois de *. Après la 5me fois, faire de petites m. serrées jusqu'à la pointe de la 1re pyramide.

3me tour — * 1 m. serrée dans la m. en l'air supérieure que l'on a sautée au 1er tour ; 9 m. en l'air, 1 m. serrée dans la 9me m. des 17 m. en l'air, 9 m. en l'air. Reprendre 5 fois depuis *.

4me tour — 1 m. serrée dans chaque m. du tour précédent.

5me tour — * 6 m. serrées, 3 m. en l'air, sauter 2 m. du tour précédent. Reprendre 14 fois depuis *.

6me tour — 1 m. serrée dans chacune des m. inférieures du tour précédent. Après chaque 7 m. serrées 1 picot. Il y aura sur toute la circonférence 19 picots distancés les uns des autres par 7 m. serrées ; pour arriver juste tout autour on saute deux fois une m. serrée sur un picot.

En réunissant les ronds, il faut avoir soin de les disposer de manière que 9 picots soient tournés vers le bord et 8 picots vers le talon. Le 10me et le 19me picot servent à raccorder les étoiles.

Bord extérieur. — 1er tour — 1 bride entre le 19me et le 1er picot, * 7 m. en l'air, 1 bride au milieu des 2 picots suivants. Reprendre 8 fois depuis *. Après la 10me bride, on ne fait plus de m. en l'air ; on la fait suivre d'une autre bride posée entre le 19me et le 1er picot de l'étoile suivante.

2me tour.—Dans les premières 7 m. du tour précédent : 4 m. serrées, 3 demi-brides ; dans les m. suivantes: 3 brides simples, 1 picot, 3 brides, 1 picot et ainsi de suite, de sorte qu'il y aura à faire 18 picots et 19 fois 3 brides dans le demi-cercle — sur les dernières 7 m. en l'air : 3 demi-brides, 4 m. serrées.

Les grands festons sont reliés par des petits pour lesquels on fait d'abord, à partir de la découpure du feston : 4 m. serrées, 3 demi-brides, 3 brides, 1 picot, 2 brides, 7 m. en l'air, lâcher la boucle, passer le crochet par la même bride du feston précédent ; ramener la boucle et monter sur les 7 m. en l'air : 1 m. serrée, 1 demi-bride, 3 brides, 1 picot, 3 brides, 1 demi-bride, 1 m. serrée et continuer le grand feston comme il est expliqué plus haut.

Le fond et le talon se composent de ronds et de brides.

Commencer par établir un rond pareil à celui qui se trouve au milieu de l'étoile et pour lequel on monte : 16 m. en l'air qui sont à recouvrir de 28 m. serrées — 3 m. serrées, 10 m. en l'air, sauter 1 m.

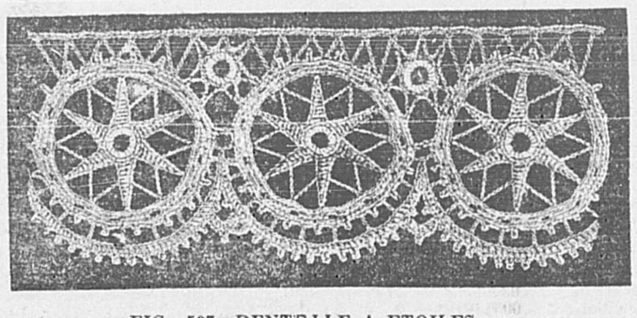


FIG. 507. DENTELLE A ETOILES.

Fournitures: Fil d'Alsace D. M. C. Nos 30 à 70, Fil à pointer D. M. C No 30 ou Lin à tricoter D. M. C Nos 20 à 45, en blanc, écru ou Jaune-Crème 712.

serrée, 3 m. serrées = 10 m. en l'air, sauter 1 m. serrée, 3 m. serrées = 5 m. en l'air, 1 petite m. serrée dans le 12me de la 1re étoile ; 5 m. en l'air, sauter 1 m., 3 m. serrées = 5 m. l'air, 1 petite m. serrée dans le 11me picot de l'étoile ; 5 m. en l'air, sauter 1 m., 3 m. serrées = 5 m. en l'air, 1 petite m. serrée dans le 18me picot de la 2me étoile ; 5 m. en l'air, sauter 1 m. serrée, 3 m. serrées = 5 m. en l'air, 1 petite m. serrée dans le 17me picot, 5 m. en l'air, sauter 1 m., 3 m. serrées = 10 m. en l'air, 1 petite m. serrée dans la 1re m. serrée du rond, arrêter et couper le fil.

Le tour à brides qui suit se fait de droite à gauche — * 1 bride septuple entre le 12me et le 13me picot, 7 m. en l'air, 1 bride sextuple dans la m. dans laquelle se trouve déjà la 1re bride, 1 bride quintuple à poser entre le 13me et le 14me point ; 7 m en l'air, 1 bride quadruple à poser dans la m. dans laquelle se trouve la bride précédente, 1 bride triple à poser entre le 14me et le 15me picot **, 7 m. en l'air, reprendre de ** à * entre les picots suivants. Les trois bouclettes longues du rond formées de mailles en l'air sont à relever par une bride, la bouclette du milieu par 1 m. serrée, suivie de 7 m. en l'air.

Un rang de mailles serrées forme le dernier tour dans cette dentelle.

CONSEILS PRATIQUES

MANIERE D'EMPESER LES DENTELLES

Lorsque la dentelle lavée est complètement sèche, on prépare un empois d'amidon léger pour lui donner un peu d'apprêt.

On prend à cet effet de l'amidon de froment pur, on le divise en deux parties ; on délaie toutes les deux avec de l'eau froide, puis on fait cuire une partie dans de l'eau bouillante. Après peu de temps de cuisson, on retire l'amidon du feu et on continue de tourner jusqu'à ce qu'il ne s'échappe plus de vapeur. Une fois cette préparation refroidie, on mêle les deux parties d'amidon, et on y ajoute encore autant d'eau qu'il en faut pour donner à l'amidon à peu près la densité d'un bon lait.

Si les dentelles doivent être teintées, on mêlera à l'eau quelques gouttes de café, ou bien encore on remplacera l'eau que l'on ajoute en dernier lieu par une légère décoction de thé de Chine ou de tisane de guimauve. Le café donne aux dentelles une teinte de ton crème foncé ; le thé, une teinte légèrement verdâtre.

L'amidon ainsi préparé, on y trempe les dentelles et on en exprime doucement (sans tordre toutefois) l'excès de liquide, puis on frappe avec une main sur la dentelle que l'on couche dans l'autre, pour y faire pénétrer l'empois ; on retrempe encore deux fois la dentelle, on renouvelle la même opération, puis on la roule dans un linge fin, dans lequel on la laisse reposer pour la repasser ou l'épingler ensuite, suivant la qualité et le genre de dentelle que l'on veut remettre à neuf.

REPASSAGE DES DENTELLES

Après avoir laissé reposer la dentelle une ou deux heures environ dans le linge sec, on la repasse si c'est une dentelle mécanique, et on l'épingle si c'est une dentelle à l'aiguille ou une dentelle de filet-guipure.

Avant de repasser une dentelle, on la prend dans la main gauche, on tient le talon de la dentelle, tandis que la main droite étend successivement les picots tout le long de la pièce que l'on veut repasser. Après l'avoir tirée dans toute sa longueur, on pose la dentelle sur une flanelle blanche et on repasse avec un fer chauffé médiocrement. On l'appuie sur le dentelle aussi longtemps que celle-ci sera humide ; lorsque le fer est conduit plus loin, la partie sur laquelle on vient de passer doit être entièrement sèche. Lorsque par hasard on aura fait de faux plis, on trempera une éponge fine dans une eau contenant quelques gouttes de l'amidon qui a servi à empeser la dentelle, on humectera légèrement le pli que l'on veut faire disparaître et l'on passera encore une fois avec le fer.

La dentelle repassée une première fois, on la tire obliquement et successivement dans toute sa longueur, d'abord de gauche à droite, puis une seconde fois de droite à gauche, et on passe encore une fois le fer dessus. En tirant la dentelle dans les deux sens contraires, on en fait disparaître la raideur artificielle que lui imprime le premier repassage.

MANIERE D'EPINGLER LES DENTELLES

Pour bien épingler les dentelles, il faut avant tout avoir soin de se procurer un tambour de bois, haut denviron 30 c.m. et de 50 à 60 c. m. de diamètre, parce ue ce tambour doit être supporté par les genoux. La circonférence extérieure du bois est à capitonner et à recouvrir de coutil gris ou blanc.

Les épingles qui servent à épingler les picots seront d'une grosseur correspondant exactement à la grandeur de ces derniers. On prendra donc des épingles très fines pour les Valenciennes et pour le point à l'aiguille, de plus grosses pour d'autres genres de dentelles, mais toujours des épingles en métal blanc, jamais des épingles en acier qui se rouilleraient et abîmeraient la dentelle. Le cylindre est à recouvrir de papier bleu bon teint (il fatigue moins la vue que tout autre), puis on ne sort du linge qu'autant de dentelle que l'on pense pouvoir épingler sans qu'elle sèche ; le reste restera caché dans le linge.

On pose le talon en ligne droite et on le fixe par des épingles plantées à distance égale les unes des autres ; puis on épingle un à un chaque picot du bord, en ayant soin de ne pas les ouvrir s'ils sont encore dans leur forme primitive, et de les retourner s'ils avaient été ouverts. Si l'on ne peut opérer assez rapidement pour planter toutes les épingles avant que la dentelle ne sèche, on prendra également une éponge, on en humectera légèrement les picots et les parties sèches et on plantera immédiatement les épingles. On ne posera jamais d'épingles dans des parties complètement desséchées, on risquerait de déchirer les picots et d'abîmer par là des dentelles souvent précieuses.

Certaines dentelles qui présentent du relief devront encore être refoulées à l'envers avec un aiésoir, sorte de crochet en os, fabriqué spécialement pour cet usage. Il y a des dentellières qui refoulent aussi les Valenciennes ; nous sommes d'avis qu'il ne faut pas le faire, ce genre de dentelle ne présentant aucun relief en sortant de la main de l'ouvrière.

On laisse les parties épinglées sur le cylindre jusqu'à ce que l'on en ait fait le tour, si c'est du métrage que l'on remet à neuf, ou jusqu'à ce que la pièce soit entièrement sèche.

On aura soin de recouvrir la dentelle au fur et à mesure que l'on plante les épingles et de faire entrer les parties terminées dans un sac de papier bleu, afin que le dernier morceau soit aussi propre que le premier.

Nous recommandons enfin de n'entreprendre le blanchissage des dentelles que dans un moment où l'on est sûr de pouvoir le faire sans interruption, car il est bon de faire suivre immédiatement une opération à l'autre, et surtout de ne pas interrompre l'épinglage d'une dentelle.

RECETTES

SOUPE JULIENNE AU RIZ.

Pelez et tranchez en tranches bien minces 1 carotte, 1 poireau, 2 pommes de terre, ajoutez 2 cuillerées à soupe de persil haché. Mettez ces légumes dans une marmite, couvrez-les avec deux pintes d'eau chaude, ajoutez 3 cuillerées à table de riz bien lavé ainsi qu'un quart de livre de lard gras, sel, poivre, et laissez cuire 1 1-4 heure. Ce potage fait avec soin est délicieux et hygiénique.

COTELETTES D'AGNEAU A LA PORTUGAISE.

Détail : 1 lb. ou 2 tasses d'agneau hâché, 1 tranche de bacon hâché, 2 à 3 cuillerées à table de sauce brune, 1 cuillerée à table de persil hâché, poivre, sel, 1 petit oignon ou 1 échalotte, 1 jaune d'oeuf, 1 oeuf entier, 4 à 6 cuillerées à table de farine, panure, friture.

Passer à la machine la viande, agneau et bacon; ajouter la sauce, l'oeuf entier, le persil, l'oignon haché fin. Rouler en boulettes, les aplatir avec un couteau, leur donner la forme de côtelettes, les passer dans la farine, puis dans l'oeuf et la panure. Les faire dorer dans la grande friture. Garnir un plat avec de la purée de pommes de terre. Ranger les côtelettes à cheval les unes sur les autres ; garnir le bout des côtelettes avec un manche de macaroni et une papillotte. Servir avec une sauce tomate ou une sauce piquante.

POMMES DE TERRE DUCHESSE.

Faire une purée de pommes de terre dans laquelle on incorpore 2 jaunes d'oeufs, 2 cuillerées à table de beurre (mais pas de lait). Verser cet appareil sur une planche farinée, le rouler en boudin, l'aplatir légèrement avec la lame d'un couteau pour l'avoir d'une épaisseur d'un pouce et large de 3 pouces. Couper cette bande en carrés d'une longueur de 3 pouces, les déposer sur une feuille à gâteau beurrée, avec une fourchette, imprimer sur la surface de la croquette des raies transversales formant de petits carrés ; les dorer au jaune d'oeuf et cuire au four d'un beau jaune doré, 10 à 12 minutes. Servir avec du veau rôti ou un ragoût de veau.

CHOU VERT GLACE.

Choisir 2 ou 3 petits choux, les couper en quatre, les plonger à l'eau tiède et examiner soigneusement s'il n'y a pas d'insectes entre les feuilles ; ensuite les faire cuire à l'eau bouillante salée. Lorsqu'ils sont tendres, mais pas écrasés, les égoutter, les presser pour en extraire l'eau ; rouler chaque morceau en rouleau et les mettre dans une poêle avec 2 cuillerées à table de beurre et 1-4 tasse de bon jus ; les faire revenir et légèrement griller. Servir très chaud.

GATEAU AUX AMANDES ET AU CHOCOLAT.

Détail : 1 tasse de sucre, 1 tasse de beurre, 1 tasse de chocolat râpé, (1-4 de lb. en paletie) 2 tasses d'amandes moulues, 1 tasse de farine, 2 cuillerées à thé poudre allemande, 1 pointe de couteau de cannelle, autant de clou de girofle moulu, 6 blancs d'oeufs, six jaunes, 3 cuillerées à table de Kirsch ou de Cognac.

Défaire le beurre en crème, ajouter graduellement le sucre, les jaunes battus, la farine tamisée avec la poudre allemande, les amandes moulues, les épices, le cognac ou le kirsch, puis les blancs battus en neige ferme. Verser cette préparation dans un moule beurré et la cuire à four très doux 40 à 50 minutes.

SOUVENIRS INEDITS.

ANNIVERSAIRE

Sous le pommier aux "pommettes sucrées", un matin clair de juillet, à cheval sur la clôture du jardin, Toto, Marie, et moi, nous avions décidé de célébrer solennellement la fête de Pierre. Allait-on faire une illumination aux lanternes chinoises et décorer la maison de pavillons ? Allait-on ramasser nos sous pour acheter un cadeau, une charrette à foin, ou un moulin à vent ? — Allait-on réunir nos amis, danser des rondes dans le parterre, montrer la lanterne magique, et demander à tante Estelle, de nous faire au moins du sucre à la crême?

"Le mieux, suggéra Toto, serait une belle séance "dramatique et musicale", avec des costumes et des grands rôles. L'entrée serait d'un sou, et on s'achèterait ensuite des bonbons." Les garçons sont par nature financiers et gourmands. Les filles sont plus généreuses. Marie protesta : "Maman ne voudra pas qu'on fasse payer nos amis. Un jour de fête, ce ne serait pas bien." Toto en réfléchissant, trouva juste, ce témoignage, mais il ajouta: "On demandera toujours bien de l'argent, pour acheter des *rafraîchissements* — parce qu'une fête sans manger"...

Il fut convenu que tante Estelle serait avertie et nous aiderait de ses conseils et de sa bourse. D'abord il fallait qu'elle amuse Pierre tous les jours, pour qu'il ne sache pas qu'on répétait la comédie...

* * *

Et, quand il revenait des promenades qu'elle imaginait pour l'éloigner de nous, on avait des airs mystérieux et on lui disait: "Tu ne sais pas, Petit Pierre, hum! tu ne sais pas!" — On l'agaçait, pour lui faire payer d'avance la joie de la surprise. Il était bien gentil pourtant, Pierre. Il allait avoir sept ans. Il portait encore des habits russes, en piqué blanc, avec de grands cols matelot. Il était tout blond, avec des cheveux où le soleil mettait de l'or en reflets, et des yeux blonds aussi, d'une couleur indéfinissable ! Il avait un visage rose et frais sous les lèvres. Dire que la barbe y pousse déjà... maintenant...

Il était le petit de la bande; on l'adorait. Il disait: "quand je serai grand je serai un gros t'homme!" et on riait pour l'encourager à mépriser la grammaire, que nous commencions alors à apprendre, nous....

Le quatre août arriva. Il fut entendu que la journée se passerait en répétition et en préparatifs de tous genres. Nous avions obtenu le concours de quelques cousins et cousines, des acteurs fameux — je vous assure.

Le soir, tante Estelle avait invité toutes nos relations, petits enfants et grand monde! Dans la salle était la scène. Les spectateurs assistaient du boudoir. On joua très bien, sans se vanter! Du moins, on fit beaucoup rire!.... Je ne sais plus le nom de la pièce dont nous ne jouâmes que quelques scènes. C'était peut-être du Molière, nous avions toutes les audaces. Moi, je me souviens que j'étais une servante, que je m'appelais Dorine, et qu'au deuxième acte, je me déguisais en garçon, probablement pour tromper ma maîtresse qui était Marie.... Que ce devait être beau, grand Dieu!

Pierre, avait un siège d'honneur, et était entouré d'hommages et de cadeaux! Il applaudissait joyeux.

Le spectacle fini, il y eut cris, danses, chants et... réveillon. Le réveillon était magnifique surtout, mais mon pauvre Pierre, j'ai beau te le pardonner, tu m'empêchas d'en jouir!

Après la séance, quelqu'un avait crié: "La bascule, la bascule, petit Pierre," et tout le monde s'était précipité et le poursuivait. Attrapé, il se débattait comme un petit diable qu'il était. j'approchai, pour dire qu'une bascule ce n'est pas agréable, que ça gâte un jour de fête... mais monsieur Pierre crut certainement que je voulais aider à son tourment et je reçus... un soufflet, oui, un soufflet!

C'était un petit soufflet de rien, parti malgré Pierrot et sans qu'il sache où il alait frapper!Il ne contenait pas un sou de malice, mais Toto l'a dit bien souvent: "les filles, ça pleure toujours"... J'eus envie de pleurer et j'ai beau faire,... je m'en souviens encore!

C'est ainsi. Même dans les fêtes d'enfants, il se glisse comme cela un détail.... qui fêle la joie. Pour Pierre, c'était la bascule... pour moi ce fut ce mignon soufflet, qui ne me fit pas le moindre mal physique, mais qui m'attrista tellement, tellement!... Le reste du soir, je fus comme isolée du plaisir... je riais de visage, rien ne m'amusait plus, j'avais l'âme en peine...

Qui sait? Pierre fut sans doute l'instrument de la Providence! J'avais peut-être désobéi dans la journée où ... est-ce que je n'avais pas éprouvé d'orgueil, en apparaissant sur la scène, avec la culotte de Toto et une belle blouse fraîche à grand col marin!

Ah! la vanité des petites filles — qui n'apprennent que bien plus tard qu'elles ne sont presque rien dans le monde, qu'elles n'ont que le souffle que le bon Dieu veut bien leur donner... et le bonheur qu'elles savent mériter....

Michelle Le NORMAND.

11 août 1915.

(Coupon graphologique)

Esquisse graphologique
de JEAN DESHAYES,
— AU —
"NATIONALISTE"
15 AOUT 1915 ***(Bon pour un mois)***

Un coupon valable et 25 sous en timbres-poste doivent accompagner chaque envoi.

Tout manuscrit doit être à l'encre, sur papier non-rayé. Ne pas envoyer de copie.

Adressez : Jean Deshayes, le "Nationaliste", Montréal.

EAU PURGATIVE RIGA
Guérit la Constipation Habituelle

Ne cause ni coliques, ni irritation. Purge sans vous déranger de vos occupations. Peut être donnée aux enfants sans aucun danger.
EN VENTE PARTOUT.

LA GRAPHOLOGIE AU NATIONALISTE

TANTE NA.—Esprit vif, clair, sensé et original : cette petite personne a ses idées, ses opinions bien arrêtées, et elle les dit spontanément et sans attendre qu'on les lui demande. Elle a cependant une réserve bien marquée, et elle ne livre pas ses petits secrets et l'intime de son âme. Assez d'orgueil, un grain de coquetterie mais peu de vanité. Très affectueuse quoiqu'elle ne le manifeste guère. Délicate et sensible mais se défiant de sa sensibilité, elle s'habitue à raisonner ses impressions et corrige ainsi la susceptibilité qui est indiquée.

Volonté précise, ferme, un peu autoritaire, impulsive — traces de vivacité impatiente.

L'humeur est un peu capricieuse, mais généralement gaie et agréable. L'activité est variable, et je vois que la nonchalance succède à des crises d'activité et d'agitation. Elle est courageuse, optimiste, confiante en elle, en la vie, en les autres. C'est une nature heureuse et qui prend bien la vie : elle est un peu irritable et impatiente avec ceux qui ne sont pas parfaits, mais elle finit toujours par rire, car elle a de l'esprit et elle est bonne.

JEANNETTE. — Imagination délicate et gracieuse qui s'exerce quelquefois aux dépens du jugement : il faudrait développer la réflexion et se défier de toute exagération sentimentale, car voilà l'écueil. Jeannette a un coeur délicat, tendre, qui s'attache facilement et s'illusionne jusqu'à l'aveuglement sur elle-même, les autres et la vie. Elle est bonne, douce et bienveillante, d'humeur agréable et assez égale. La volonté manque de résolution et de fermeté. Elle est vive, souple et active.

Jeannette fait les choses un peu précipitamment et elle n'a pas beaucoup d'ordre. Un certain sens pratique visible se développera si elle s'y applique.

Elle est charmante et bien féminine.

MARGUERITE-MARIE L. — Impressionnable, délicate, très nerveuse, elle est irritable et capricieuse, indécise, hésitante, prête à subir toutes les influences bonnes ou mauvaises, car elle n'a pas beaucoup de volonté et ses impressions sont très vives. Elle a un grand besoin de se confier et elle le fait quelquefois un peu imprudemment.

L'orgueil est susceptible, mais ce premier mouvement ne dure pas. Avec les apparences d'une grande activité, elle ne réalise pas grand'chose : elle manque de méthode, d'ordre, de soin et surtout de constance.

Elle a de l'ambition et de la bonne volonté, un coeur d'or, un esprit et des sentiments très délicats. Petites vivacités, impatiences fréquentes. Elle est timide et un peu gauche. Beaucoup de bonnes intentions pour se dévouer sont empêchées par un peu d'égoïsme et la crainte de s'avancer.

C'est encore parce qu'elle est craintive qu'elle est portée à ruser et à dissimuler. Grand besoin d'affection et de direction ferme et sage.

BLANCHE NEIGE.—Je vais faire l'étude de Colombe, mais vous me parlez de l'écriture d'un ami qui est en France et il n'y avait dans votre enveloppe que les timbres (50 centins) votre lettre, celle de Colombe et une enveloppe adressée et affranchie dans laquelle je vous renvoie la lettre de C. Aussitôt que vous m'enverrez cette lettre je vous ferai attendre le moins possible.

COLOMBE. — Imaginative, sensible, tendre, délicate, elle a du goût, de la grâce, un grand charme fait de vivacité, de spontanéité et de vie. Elle est toute dans ce qu'elle fait, corps et âme, activité, adresse et ardeur, et partout où elle est, cette intensité de vie rayonne et se communique.

Elle est bonne, dévouée, faite pour protéger et capable de conduire les autres. Elle n'est pas très douce et il y a des angles au caractère comme à l'écriture. Elle a du jugement, de l'intuition, beaucoup d'observation fine et de pénétration. Elle est prudente et s'observe, elle est habituée à ne dire qu'une partie de ce qu'elle pense. Très sincère mais bien habile et sachant doser la vérité. Elle est généreuse, enjouée, énergique et pratique. Volonté précise, ferme, vive, souple, tenace où je trouve une pointe d'entêtement raide, quelques impatiences et de l'impulsivité qu'elle essaie à atténuer d'où la prudence énoncée plus haut.

C'est une femme charmante et qui connait l'influence qu'elle peut exercer par ce charme très féminin. Conscience délicate, piété, tendance au mysticisme qui ne s'est pas développée à cause de la vie active et bienfaisante.

MARGHARITA.—Cette jolie écriture est bien caractéristique : elle indique une grande bonté unie à une volonté ferme et à beaucoup de jugement. Elle est gaie, animée, fine pour deviner les autres et agir avec tact dans toutes les circonstances. Aucune trace de vanité ; au contraire je relève la plus parfaite simplicité et une grande indépendance relativement à l'opinion qu'on peut avoir d'elle. Elle aime à causer, à voir du monde, mais elle garde bien ses petits secrets et elle ne parle pas volontiers d'elle-même.

Activité paisible et égale, courage, ambition, bienveillance et aptitude naturelle pour voir le meilleur côté des choses. Très sincère, loyale avec ses amis. Assurance et confiance en elle.

Les idées sont personnelles et l'esprit de contradiction et de discussion est bien marqué, mais elle a du bon sens et peu d'entêtement, et alors les discussions ne dégénèrent pas en querelles.

DENISE D. — Pas assez d'écriture. — Elle est un peu irréfléchie et portée aux exagérations et dans ses appréciations et dans ses récits. Elle est vive, animée, un peu bavarde ; elle aime le plaisir, l'animation et l'imprévu. Bonne et très affectueuse, sensible à la moindre marque de sympathie, elle ressent vivement aussi l'oubli et la négligence. Volonté modérée, assez égale et qui se manifeste doucement. Elle est franche avec un grain de naïveté. Un peu d'orgueil susceptible combattu par une grande bienveillance aimable.

RITTRA. — Je ne sais si j'ai bien lu son nom : espérons qu'elle se reconnaitra dans son "portrait". Elle est vive, originale, simple et spontanée, sans un atôme de vanité ou de pose. Au contraire, elle a horreur du convenu, des petits artifices mondains et l'étiquette l'ennuie fort. Elle a beaucoup de bon sens, mais parfois, dans les questions de sentiment personnel, elle se laisse un peu égarer par l'imagination... puis à la réflexoion elle remet tout au point, et si elle a eu tort, elle a l'esprit de le reconnaitre.

Bonne, dévouée, très sensible, mais d'humeur capricieuse, elle est charmante souvent et un peu désagréable quelquefois. Alors elle est entêtée, raide, prompte et portée à critiquer.

La volonté est vive et tenace : elle a de petits emportements dont elle rit elle-même après coup. Elle est fine et souple et sait parfaitement trouver les moyens d'obtenir ce qu'elle veut avec tant de ténacité. Généreuse, active, assez pratique, courageuse, elle est franche, ouverte et très attachante. Elle doit attirer naturellement les sympathies : rien de plus joli qu'une si parfaite simplicité que la sienne qui exclut absolument toute ruse et tout mensonge.

LELOUP. — C'est évidemment une petite fille un peu étourdie brusque, qui manque absolument d'ordre et de soin : elle semble avoir horreur de tout travail et de tout effort : j'ai rarement vu réunir autant de signes de paresse puisqu'il faut appeler les choses par leur nom. L'égoïsme s'ajoutant à cette grande paresse, empêche cette petite fille, qui ne manque pourtant ni de coeur ni de sensibilité, de rendre aux autres les petits services à sa portée.

Volonté molle et inconstante Bonne humeur. Pas assez d'écriture.

PERRONET. — Le sens pratique développé combat heureusement une très grande impressionnabilité nerveuse. Il est sensible, généreux enthousiaste, courageux et actif. Le caractère est variable et Perronet est irritable et endure mal les contrariétés. Il est délicat et tendre avec un grand besoin d'affection et de sympathie.

La volonté est active, un peu autoritaire mais sans dureté : il a de la ténacité et il est un peu grognon mais il est bon, serviable, capable de dévouement, et de beaucoup de délicatesse dans le dévouement. Il a du goût et sait apprécier les belles choses de l'esprit ; la culture n'est pas en rapport avec le goût et elle fait un peu défaut.

C'est un timide et un modeste qui ne se pousse jamais et même je lui reprocherais de trop manquer de confiance en lui. Très droit, très franc et très honnête.

Négligence des détails. En graphologie votre écriture est très bonne.

Jean DESHAYES.

AUX INSTITUTRICES

La commission essayiste, dit le "Droit", d'Ottawa, continue son travail néfaste en vue d'imposer le règlement XVII aux Canadiens-français d'Ottawa, elle prétend avoir dans le Québec toutes les institutrices dont elle aura besoin et même plus. Le gouvernement qui a refusé de donner des diplômes aux Soeurs et aux Frères qui ont subi avec succès les examens requis, est prêt à donner des diplômes sans examen à toutes les institutrices du Québec pour lui aider à angliciser les enfants de leurs compatriotes.

Naturellement il faudra se soumettre au règlement XVII, il faudra se servir de l'anglais comme langue de communication avec les enfants.

Les inspecteurs de langue anglaise ont refusé par le passé toutes les institutrices de langue française, qui avaient un petit accent dans leur prononciation anglaise, comme non compétentes pour enseigner dans les écoles bilingues, que va-t-on faire de cette règle établie?

Nos compatriotes du Québec ne voient-ils pas qu'il y a là un truc infâme pour faire servir les institutrices canadiennes-françaises à l'oeuvre néfaste d'anglicisation des enfants?

Est-il vrai que l'on va trouver dans le Québec autant de Canadiennes-françaises qu'on le dit pour venir ici nous imposer le règlement XVII, et angliciser nos enfants?

A la province de Québec de répondre.

ELEVE DEMANDEE

Michel Lenormand prendrait une élève, pour l'année scolaire. Lui enseignerait le français, — pourrait aussi enseigner le piano. Pour renseignements, écrire à Michelle Lenormand, au "Nationaliste", Montréal.

EN TERRE FLAMANDE

LE PASSANT D'UN SOIR

(*La Revue Hebdomadaire*) *par T'SERSTEVENS*

Frères de père et de mère, Nys le Maçon et Cos le Laboureur étaient assis devant la table, près de la fenêtre ouverte sur les champs de fin d'après-midi : terres de tristesse, sans nul frisson de blé jeune, avec de noires croix de planches, de place en place, jusqu'aux sapins du bois dont tous les fronts étaient brisés. Et le soleil, en tombant derrière un nuage, pleuvait une averse d'or sur l'horizon.

Ils avaient mis les deux jattes devant eux, avec le pain, le grand couteau, et les tranches près du beurre pour faire des tartines. Et sur le poêle, dans la cafetière en émail bleu, le café susurrait. Mais ils sentaient une boule dans leur gorge, car ils avaient trouvé sur le chemin, depuis Terneuze d'où ils rentraient après huit mois de guerre, les villages en décombres avec l'église sans toit et l'oeil crevé de son cadran, et les demeures toutes noires de feu mort, dressant leurs moignons de murs ; ainsi, partout, partout, au milieu des campagnes ravagées, ainsi jusqu'au hameau de Neereghem, qui était leur, où plus rien ne restait que cendres et monceaux de briques, hors leur maison, par un miracle de Notre-Seigneur.

Et l'on contait ruines et deuil par toute la terre flamande, et des gens tués parce qu'ils n'avaient pas même voulu répondre : Jo, quand on leur demandait quelque chose, des vieux gardant comme des dogues leurs pommes de terre, et des fillettes parce qu'elles étaient belles.

Aussi Nys et Cos se regardaient sans se voir, les mains lourdes au bord de la table, infiniment.

On frappa sur la porte de grands coups. Nys resta sur sa chaise, mais Cos s'en fut ouvrir, traînant les pieds.

C'était un homme à barbe blonde, avec des yeux très doux et un front qui luisait pâle sous sa casquette. Il avait un costume de velours brun comme les terrassiers.

—Je vais, dit-il, à Gand. J'ai faim, depuis le matin que je marche ; mais il n'y a plus de villages par ici, et c'est la première fumée que je vois. Dites-moi où il faut que j'aille ou donnez-moi, s'il vous plait, quelque chose à manger.

—Assieds-toi sur ma chaise, répondit Cos. Il y a justement des tartines et le café est presque chaud.

—Merci, fit l'homme.

Et il s'assit, regardant le jour clore lentement ses paupières.

Ils demeuraient silencieux, car tous trois avaient la même pensée. Ils ne bougeaient pas leurs pieds qui avaient connu la route longue. Le soleil enflammait les cimes fracassées des sapins. Sur le toit de l'étable, un merle vint se poser: et il sifflait, le bec en l'air, en gonflant son cou, mobile et noir sur le ciel orangé.

La terre ne meurt pas

—Il chante, murmura l'homme, il chante avec amour le printemps qui vient sur la terre.

—La terre est morte aussi, fit Cos debout près de la fenêtre.

—La terre ne meurt pas, reprit l'homme, et l'oiseau entend toutes les petites racines pousser vers le soleil, et il dit qu'il est content, avec ses notes qui sont blanches comme de l'eau.

—Il dit, répondit Cos, ce qu'il veut dire, mais rien ne sait pousser, car rien ne fut semé à l'automne à cause de ceux qui se battaient par ici.

—Tu es des champs? demanda le blond passant.

—Oué, je suis Cos de Landbouwer — Cos le Laboureur — et celui-là c'est mon frère à moi, Nys de Metselaer, à cause qu'il est maçon.

—Et pourquoi, Cos et Nys, est-ce que vous ne croyez pas que des jours, comme le soleil qui revient tous les matins avec sa dorée figure, reviendront encore rire sur notre beau pays?

—On ne sait pas, dit Nys, mais on a eu bien des maux.

Ils se turent tous trois, la tête penchée. Puis l'homme dit — et sa parole était paisible et fermement forgée :

—La terre est riche dans notre flamand pays. L'eau qui tombe du ciel ne se perd pas dans la mer, mais elle entre partout. Les vallées et les collines sont douces comme la poitrine d'une femme qui respire. Les villages, tout près l'un de l'autre, se donnaient la main au long des chaussées. Le paysan aime le travail, et dans chaque morceau du sol il a planté sa bêche. Et tout le plat pays, de Furnes jusqu'à Hasselt, était en carrés bruns, verts ou flaves, selon les mois, avec des fermes comme des bornes et des peupliers comme des haies. Partout régnait le seigneur Blé, avec sa couronne et son sceptre d'épis, qui donne les tartines et le schnick.

"A Tirlemont et dans la campagne de Louvain c'étaient les betteraves, qui font du sucre pour mettre dans le café et des boules pour les petits enfants.

"Vers Appelteere et à Cruyshautem, près d'Audenarde, on plantait le tabac, et les grandes feuilles amères décoraient les jardins comme à Cuba, autour des cases de ceux qui ont des chapeaux de paille et des costumes en toile blanche ; et à la Saint-Gillis on tapissait les murs de brique avec les plants, et ils devenaient roux à cause du soleil ; et quand le vent soufflait du sud, cela sentait bon jusqu'à Nazareth qui est aussi dans la Flandre.

"Et près de là, entre Deynze et Courtrai, tout le long de la Lys, la belle rivière d'argent, les hommes des champs semaient le lin, de qui la fleur est si bleue, comme les yeux des filles qui pensent à l'amour, que la terre en été a la couleur du Paradis ; ceux-là donnaient la toile pour tout le pays et les bobines pour faire la dentelle, et des nouvelles fleurs, mais qui sont en fil, s'ouvraient sous les fuseaux cliquetants des vieilles femmes qui travaillent devant des fenêtres, avec des épingles.

"Et partout, dans les deux Flandres et en Brabant, on mariait les perches par la tête, pour le houblon : et ses grosses fleurs femelles, avec leur bedaine, tremblaient comme clochettes au long des tiges, promesses de bonne bière."

Les ombres s'allongeant sur les labours stériles creusaient les trous, renflaient le tertre des tombes. Le merle se tut, et une immense tristesse tomba tout à coup sur les champs.

"Ceux d'au delà de la Meuse ont passé sur nos plaines comme le rouleau et la herse. Ceux-là ne savent pas où est le bonheur et que c'est quand chacun est content avec ce qu'il a. Ils ont tout perdu de notre riche pays de terres, comme on dit que les sauterelles font chez les Congolais en Algérie. Mais il faut leur pardonner parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font."

Il joignit les mains sur sa poitrine et, baissant la tête, murmura quelques mots du *Notre Père*. Le soleil déclinait entre les sapins ; un rayon rouge fusant parmi les troncs frappa la face de Cos : et elle luisait, tout empourprée, avec deux larmes de sang au coin des yeux.

—Il ne faut pas, reprit l'homme avec sa voix plus douce que le chant d'une fontaine, il ne faut pas pleurer, Cos, mon ami, car la terre est comme une femme, et qui accouche encore quand son premier né est dans le tombeau.

—Je pleure, dit Cos, de mâle colère.

Et il serrait les poings. Mais l'homme mit la main sur son épaule, et ses doigts s'ouvrirent comme s'il pleuvait en lui de la bonté. Il balbutia :

—Qu'est-ce que je veux faire maintenant ?

La semence où il en faut

—Eh bien, répondit le blond passant, oué, Cos de Landbouwer ! tu vas prendre ton sac de graines, mettre tes sabots dans tes pieds, et t'en aller par la terre flamande jeter la semence là où il en faut.

"Pousse ta charrue dans le champ où l'on s'est battu, et tourne avec autour des croix de bois où il y a des morts, car ils ne sont pas enterrés profond. Laboure le champ de celui qui n'est plus là, et qui ne viendra plus, sur le printemps, avec ses mains dans ses poches, regarder les germes frissonner aux premières brises. Donne du blé à sa femme, à ses petits, au bon-papa et à la bonne-maman, à tous ceux qui ne savent pas pourquoi le père est mort et qui demandent pardon au Bon Dieu d'avoir souffert. On mettra un pain sur leur table et ils oublieront leur chagrin en mangeant des tartines.

"Sème du lin pour la toile, pour les mères qui sont nues de misère, épouvantées ; pour remplir les armoires qui étaient tranquilles, depuis des cents et des cents ans, sur leurs quatre pieds, et qui sont vides et renversées ; pour faire des linceuls à tous ceux-là qu'on a trouvés les bras en croix devant leurs portes ; et pour les langes aussi des tout petits qui vont venir avec du sang allemand.

"Plante le houblon qui tourne avec amour autour des perches et qui sent amer, pour que les jeunes de notre père-pays, qui reviendront avec leur fusil sous le bras, puissent dire de belles histoires en buvant de la bière dans les estaminets; et qu'ils dansent le dimanche avec les filles sur les polkas des accordéons; et qu'ils soient joyeux comme quand la Paix portait des pommes dans son tablier.

"Plante le tabac pour les bons vieux qui auraient voulu être morts l'année passée, et pour qu'ils puissent s'asseoir, le soir, avec une pipe, à regarder l'ombre monter des ruisseaux, et les lampes s'allumer l'une après l'autre dans les fermes rebâties."

Il dit; et Cos était debout devant la table, comme un qui est prêt à partir : et il avait une figure contente.

—Nous mangerons, reprit l'homme, le pain ensemble, car j'ai faim. Reste cette nuit dans ta maison. Tu partiras dès le matin, à l'heure où les fumées, avant, montaient bleues au-dessus des toits.

Mais Cos demeura sur ses pieds, regardant la route et la campagne. Le soir se couchait au milieu de la terre. Le pavé clair s'enfonçait parmi les courbes apaisées, avec un rappel blanc, là-bas, sur le flanc d'un coteau. Vague à vague, silencieuse, l'ombre s'épaississait entre eux.

Et la voix de laine dit encore:

—Est-ce que tu comprends, Nys de Metselaer , ce qu'il faut faire, toi?

—Je ferai, monsieur, dit le maçon, tout quoi est-ce que tu diras.

Prends ta truelle

—Eh bien, appuya le blond passant, tu vas prendre ta truelle et ton fil à plomb et suivre Cos partout où il ira venir. A l'entrée des villages et des villes, vous vous donnerez la main. Et lui, il s'en ira vers la terre, et toi, tu entreras dans les rues, reniflant tes larmes dans ton nez si tu sens que tu pleures.

"Car les pierres ont de la chair, et elles ont un coeur, et leur chair frémit et leur coeur palpite de tout l'amour que le maçon a mis dedans quand il les a travaillées. Et elles ont saigné, Nys, tu sais, et leur pauvre coeur a eu mal. Tu soigneras leurs blessures, et tu leur rendras le bonheur : car la joie des pierres est de supporter les pierres et de faire avec, une maison, ou une colonne, ou une tour qui montre l'heure qu'il est, ou les deux triangles qui tiennent le toit, comme deux anges, au-dessus des gens qui dorment.

"Donne à chaque brique sa place dans son mur, afin qu'elle soit contente. Mais si tu ne trouves plus que poussière piétinée, désordre et destruction, ne perds pas à chercher la trace le temps de la bonté et du courage. Fais comme les hommes qui furent pères des pères de ta race, fais comme ta tête et ton coeur conduiront ta main : bâtis comme tu rêves et comme tu sens ; oublie ce que tu as vu ; ne sais plus rien, et mets ta joie nouvelle dans des neuves pierres sur de nouveaux dessins.

"Reconstruis les demeures de ceux qui reviendront le long des chaussées, du très loin de France où ils se sont encourus, avec leur matelas, leur pendule et leurs outils. Appelle Joor le Charpentier et Natie qui fait des tuiles. Raccommode la cheminée, remets deux marches devant la porte et la croix en pierre qui forme la fenêtre. Qu'ils retrouvent le plafond qui fait chaud et la porte qui s'ouvre quand on frappe.

"Refais les églises et les tours des églises où les cloches sont comme des abeilles, où les carillons laissent tomber des petits airs sur les toits, comme du soleil qui chante, et qui disent aux ouvriers quand on prend le café et quand c'est fini. Refais les grands tranquilles vaisseaux des églises et les belles fortes colonnes qui sont comme les Apôtres ; car tu ne sais jamais qui passe sur le chemin et qui s'assied sur ta chaise.

"Rebâtis les écoles où les petits enfants apprennent l'alphabet, et l'hospice des masoeurkes avec ses jardins où il y a des géraniums, et les estaminets où est-ce qu'on joue aux cartes le soir quand on a bien travaillé, et les gares, et les ponts du train, et tout ce qui a été détruit, cassé, brisé par ceux pour qui il faut prier aussi à cause de leur folie."

Nys, les coudes sur la table, la tête dans les mains, semblait écouter encore la voix qui s'était tue. Le soir était plus dense entre l'homme et lui. Cos, debout en face de la fenêtre, bourrait sa pipe silencieusement.

Et le passant reprit :

—Est-ce que vous ferez, braves hommes, ce que je vous ai dit ?

—Nous le ferons, dirent-ils.

—Je le savais bien, ajouta l'homme en élevant ses deux mains longues et noires sur le crépuscule, je le savais. Car toi, Nys, et toi, Cos, vous êtes tous deux le bon flamand esprit, têtu comme âne et courageux comme cheval, flamande force, oué ! qui aime vivre malgré tout, et qui sait la vie, et qu'elle a le triomphe sur toutes douleurs, flamande foi aussi qui sait que Jésus est avec.

—Jésus n'est plus avec le père-pays, firent les deux hommes qui avaient souffert.

Alors le passant dit sans répondre :

—L'heure est là, qu'il faut manger. Cos, mon ami, apporte le café, car je sens qu'il est chaud à sa bonne odeur.

Et il prit une tranche de pain sur la table, et il la rompit. Et une lueur bleuâtre poudroyait sous ses doigts : elle fleurit lentement en une large auréole. Et le passant, baigné dans sa clarté, avait un visage d'une douceur céleste.

Nys, courbant le front, se prosterna sur le bord de la table. Et Cos, qui apportait la cafetière toute fumante, la posa devant lui, tint l'autre main grande ouverte, avec un geste d'éblouissement...

A. T'SERSTEVENS.

(*La Revue Hebdomadaire*).

LES DEUX SOURCES

Filles d'une même montagne,
Deux sources commençaient leur cours:
L'une à flots résonnants tombait dans la campagne,
L'autre plus lentement roulait des flots plus sourds.
" Ma soeur, dit la source bruyante,
De ce train-là, tu n'iras pas bien loin.
Tu vas tarir dans peu, tandis que, triomphante,
Entre les fleuves, moi, je vais tenir mon coin.
A trois cents pas d'ici, je gage
Que déjà je porte bateau;
Puis étendant mon lit, reculant mon rivage,
Je veux qu'au loin sur mon passage
Il ne soit bruit que de mon eau.
Je vais par le commerce appeler la fortune
Dans tous les lieux de mon département,
Et puis majestueusement
J'irai porter mon tribut à Neptune.
Adieu! pour remplir mon destin,
Il faut un peu de diligence.
Pour toi tu ne seras qu'un ruisseau clandestin.
Adieu! ma soeur, prends patience."
L'autre sait, pour répondre à ce discours hautain,
Que d'aller doucement son train.
Elle s'ouvre un chemin, descend dans les prairies,
Appelle dans son lit mille petits ruisseaux
Qui serpentaient sur les rives fleuries,
Et, poursuivant son cours, elle en grossit ses eaux.
La voilà parvenue aux honneurs des rivières:
Elle a des mariniers, se voit déjà des ponts,
Nourrit un peuple de poissons,
Abreuve de ses eaux des campagnes entières;
Puis, de rivières même enflant encor son cours,
La voilà fleuve enfin, à force de secours;
Tandis que la source orgueilleuse
Qui sans aide croyait suffire à sa grandeur,
Demeurant un ruisseau, se trouva trop heureuse
De se jeter enfin dans les bras de sa soeur.
En vain le sot orgueil s'applaudit et s'admire:
N'attendez rien de grand de qui croit se suffire.

LA MOTTE-HOUDAR.

A TRAVERS LE CANADA

QUESTIONS ECONOMIQUES

Les finances du Canada

Le rapport des transactions financières du gouvernement canadien pour les quatre premiers mois de l'année fiscale terminés le 31 juillet, n'est pas très brillant. Etant donné les circonstances, cependant, on peut dire qu'il est satisfaisant. Il y a diminution dans les recettes comparées à celles de la même période de l'année dernière ; mais les dépenses ont été réduites dans une proportion sensible.

La comparaison des recettes de l'année dernière et de cette année donne les chiffres suivants :

	1914	1915
Douanes. .	$28,016,647	$27,467,544
Accise . . .	6,414,411	6,612,316
Postes . . .	3,600,000	4,700,000
Tr. publics.	4,630,299	4,550,546
Divers. . . .	3,520,655	2,517,844
Totaux. . .	$46,182,014	$45,848,352

Le fléchissement de la recette cette année par comparaison avec celle de l'année dernière se chiffre à $333,662. Au mois de juillet de l'année dernière, la guerre n'était pas encore déclarée et l'impôt de guerre n'était encore qu'à l'état de possibilité pour ceux qui s'attendaient à ce qui allait arriver. Jusqu'à présent, les rapports de cette année peuvent donc être considérés comme une preuve que les impôts spéciaux autorisés par le Parlement répondront suffisamment aux prévisions et maintiendront le revenu au chiffre de 1914-15.

En matière de dépense, voici les chiffres fournis :

	1914	1915
Compte ordinaire.	$32,704,370	$29,376,327
Compte du capital..	9,023,876	9,240,662
Totaux . .	$41,728,246	$38,616,989

La dépense pour les quatre premiers mois de 1914-15 a été de $3,111,257 moins élevée que pendant la même période de l'année fiscale précédente, et de $7,231,363 moindre que le revenu. Ce dernier fait, tout satisfaisant qu'il soit, n'est pas une indication de la manière dont l'année se terminera. Certaines dépenses sont plus considérables en été et leur accumulation finit par annuler l'excédent des premiers mois. On peut toutefois induire de ce qui précède que le gouvernement ne dépense de l'argent que pour les services et les travaux absolument nécessaires.

Les chiffres mentionnés plus haut ne tiennent pas compte, bien entendu, des frais encourus pour la guerre, qui sont financés en Angleterre pour le moment.

Un rapport encourageant

Le rapport financier du Pacifique Canadien pour l'année finissant le 30 juin 1915 accuse une recette brute de $98,865,000 pour le réseau de la compagnie. Les recettes brutes de l'année finissant le 30 juin 1910 étaient de $94,989,000. Le ralentissement des affaires causé par la faillite du *boom*, en effet, a retardé pendant cinq ans l'augmentation du volume d'affaires. Dans l'intervalle, il y a eu extension de réseau avec augmentation correspondante du capital, de sorte que la comparaison entre les deux dates ne se soutient qu'en partie.

Le Pacifique Canadien parcourt tout le Canada commercial, les bonnes parties et les autres. Il dessert le Québec où, probablement, les affaires ont souffert le moins, et aussi les provinces de l'Ouest où, en somme, la situation présente est la plus critique. Le mouvement du fret et des passagers a été réduit. Cette situation n'est pas particulière au Pacifique Canadien. De fait, les chemins de fer les plus gravement atteints ne sont pas ceux du Canada. Depuis que la dépression a commencé à se faire sentir, plusieurs réseaux d'un développement considérable, aux Etats-Unis, ont été mis entre les mains des liquidateurs. Tout indique, d'autre part, que le pire de la dépression est maintenant passé et que le mouvement de la récolte actuelle marquera le commencement d'une reprise des affaires qui ne s'arrêtera pas d'ici longtemps. Le Pacifique Canadien en bénéficiera tout autant qu'aucun autre chemin de fer en Amérique, d'abord à cause de l'état des régions du pays qu'il traverse, et parce que l'intérêt de la Compagnie a été pris en considération pour chaque prolongement du réseau.

Comme nous l'avons dit, les recettes brutes, l'an dernier, ont été à peu près égales, proportionnellement, à celles de 1910, et en 1910, le résultat obtenu était considéré comme très bon et comme l'indice de la prospérité de tout le pays. On pourrait ajouter qu'en 1915 les chiffres ont presque doublé ceux de 1905, et qu'en 1905 il y avait lieu de considérer la situation comme favorable.

Si on étudie le rapport des douze mois qui viennent de finir en tenant compte de ce qui se passe dans les autres pays et des bons résultats obtenus par la compagnie dans le passé, on y trouvera beaucoup de motifs de confiance pour le présent comme pour l'avenir.

Les pêcheries de la Baie d'Hudson

On est sur le point d'entreprendre l'exploitation des pêcheries de la baie d'Hudson, et des capitalistes de Terre-Neuve sont à étudier la possibilité d'établir le commerce du poisson de la grande mer intérieure du Nord. La variété des poissons comestibles est considérable, mais la grande difficulté est de faire parvenir les produits de la pêche sur le marché. La tradition rapporte que des pêcheurs français visitèrent la baie en 1590. Ce n'est que vers 1610, cependant, que la baie fut découverte par Henry Hudson, lors de sa troisième tentative pour trouver le passage du Nord-Ouest pour se rendre en Orient. Le vieil aventurier subit un hiver très dur et son équipage fut éprouvé par le scorbut. Une mutinerie éclata et Hudson, son fils et quelques marins fidèles furent abandonnés à la dérive dans une petite embarcation. On croit qu'ils survécurent pendant un an environ sur les rives de la baie d'Hudson, harcelés par les Indiens. Leur sort, cependant est resté un mystère qui ne sera jamais élucidé. La baie d'Hudson, les détroits d'Hudson, la rivière Hudson ont tous reçu le nom des indomptables navigateurs anglais.

On trouve un grand nombre d'espèces de poissons comestibles dans la baie d'Hudson et la baie James. Le plus précieux est le poisson blanc, qu'on prend en grandes quantités depuis des années et qui ne diminue pas. Il y a encore une sorte de morue de roche, pesant de deux à sept livres, et qu'on trouve en abondance en certaines saisons. Dans les rivières tributaires de la baie, se trouvent aussi un grand nombre de poissons dont la pêche constituerait un bon sport pour les amateurs.

Malheureusement, le pêcheur rencontre beaucoup d'obstacles sur son chemin et il lui est très difficile de faire parvenir le poisson sur le marché. Les eaux de la côte sont très peu profondes en certains endroits et elles ne prennent un peu de profondeur qu'à plusieurs milles du rivage. Les moyens de transport manquent presque complètement, de sorte que le poisson doit être consommé sur place. Tous ces obstacles peuvent être surmontés, cependant, et ils le seront avec le temps. La construction du chemin de fer de la baie d'Hudson aidera beaucoup au transport des produits de la pêche sur le marché. Mais ces améliorations sont pour l'avenir seulement. Quand elles seront exploitées, les pêcheries de la baie d'Hudson ajouteront beaucoup à la richesse des pêcheries du Canada.

DORVAL.

FETE DE L'ASSOMPTION

Aujourd'hui, 15 août, fête de l'Assomption, à la Réparation, (Pointe-aux-Trembles,) pèlerinage des Agrégés du T. S. Sacrement, (Garde d'honneur, Fraternité et Semaines Eucharistiques), avec leurs familles. Premiers départs de la rue Lasalle, à 7 heures du matin; puis à 9.30 heures et 10 heures, pour l'Heure Solennelle d'Adoration, à 11 heures.

L'après-midi, procession solennelle du T. S. Sacrement à la Grotte de Lourdes; vers 2.30 heures, recommandations des malades et invocations. Les départs se feront de quatre heures à six heures.

Les Agrégés tiendront à venir avec leurs familles et leurs connaissances, en aussi grand nombre que possible, invoquer l'intercession de la T. S. Vierge, au jour de son triomphe, pour la paix du monde et pour tous les besoins actuels.

CARTES PROFESSIONNELLES

MEDECINS ET DENTISTES

Tél. Est 6754
Docteur A. DESJARDINS
Ancien moniteur de l'Hôtel-Dieu de Paris
Maladie des Yeux, des Oreilles, du Nez et de la Gorge
523 Rue ST-DENIS
(En face du carré Saint-Louis.)

Dr Arthur Beauchamp
CHIRURGIEN-DENTISTE
165 Rue St-Denis 4 Portes de l'Université
Tél. Bell Est 3549

ANTIKOR-LAURENCE
CURE RADICALE DES CORS
SÛRE, EFFICACE, SANS DOULEUR
EN VENTE PARTOUT 25¢
FRANCO PAR LA POSTE
A. J. LAURENCE, MONTREAL

NOS DENTS
sont très belles, naturelles, garanties.
INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (Incorporé)
162 rue S.-Denis, Montréal.

MAISONS D'EDUCATION

International Business College
214 Ste-Catherine Ouest, Montréal.
FONDE EN 1895
Enseignement individuel le jour et le soir. Positions assurées. Prospectus sur demande. Tél. Main 309.
ANGUS CAZA, Princ.

AVOCATS

PATTERSON & LAVERY
AVOCATS-PROCUREURS
Suite 111, 180 Saint-Jacques
Tél. Bell Main 3960. Cable Wilpon.
W. Patterson, C. R
Salluste Lavery, B.C.L.
M. Lavery a son bureau du soir : 1, Saint-Thomas, Longueuil.

PETITES ANNONCES

AUTOMOBILES A LOUER

Au Garage Laurier, Limitée
375 Est, rue Ontario, entre S.-Hubert et S.-Denis, plusieurs Autos de tourisme ainsi que Limousines. Téléphone Est 2480.

PROVINCE DE QUEBEC, District de Montréal, Cour Supérieure, No 4303. — Dame Agnès Emilie Daub, de la Cité et District de Montréal, épouse commune en biens de George Brabander, commerçant et importateur du même lieu, et dûment autorisée à ester en justice, demanderesse, vs George Brabander, de la Cité et District de Montréal, défendeur. Une action en séparation de biens a été instituée par la demanderesse contre le défendeur, le 27 juillet 1915.

DORAIS & DORAIS,
Procureurs de la demanderesse.
Montréal, 28 juillet 1915.

NOTAIRES

Léandre Bélanger, ex-président de la Chambre des Notaires pour la Province de Québec.
Adrien Bélanger, L. L. L.
Bélanger & Bélanger,
NOTAIRES & COMPTABLES
No 30, RUE ST-JACQUES.
Edifice "Trust & Loan"
Argent à Prêter. MONTREAL.
Tel. Bell Main 1859

Alberta Crude Oil, Limited.

Avis est donné au public que, en vertu de la loi des compagnies de Québec, il a été accordé par le Lieutenant-Gouverneur de la province de Québec, des lettres patentes, en date du 23 juillet 1915, constituant en corporation MM. Edmond Proulx, agent ; Laurent Yvon Frégeau, commis ; Michael Schneider, Louis Caron et Michael Shaughnessey, agents, de la cité de Montréal, pour les fins suivantes :

Chercher, ouvrir, explorer, développer, améliorer, maintenir et gérer, creuser des mines pour toutes sortes de minéraux et substances minérales, pétrole, huiles minérales ou gaz et en faire le commerce ; ériger ou acquérir par aucun titre et exploiter des fonderies, raffineries ou autres manufactures pour affiner, manufacturer et utiliser les produits susdits ; exercer l'industrie de commerçants généraux en rapport avec aucune des affaires ci-haut décrites, et en général faire toutes sortes d'affaires qui peuvent être utiles ou accessoires à l'exercice d'aucune des industries ou opérations ci-haut décrites ;

Acquérir par achat, bail, concession, licence, échange ou autre titre légal des mines, terrains miniers, droits, propriétés minières, propriétés mobilières et immobilières, options, pouvoirs, privilèges, et les louer, les grever, les mettre sous permis, les hypothéquer et les vendre, en disposer ou en faire le commerce autrement en tout ou en partie, ou tout intérêt s'y rattachant, et les payer en argent ou en actions, ou obligations de la compagnie ou les deux ;

Accepter, acquérir et détenir comme considération pour minérai, métaux, gaz, pétroles ou minéraux vendus ou aliénés autrement, ou pour marchandises fournies ou travaux faits par contrat ou autrement, des actions, débentures, obligations ou autres valeurs de ou dans toutes autres compagnies ayant des objets semblables à ceux de cette compagnie maintenant incorporée, et les vendre ou en disposer autrement ;

Construire, changer, exploiter, exécuter ou contrôler, et acheter, louer ou acquérir autrement, et vendre, arrenter, ou en disposer autrement, tous travaux, conduites principales, tuyaux, lignes, machines ou usines de toutes sortes et description, équiper, entretenir et exploiter au moyen de l'électricité ou le gaz ou autre pouvoir hydraulique ou mécanique, tous travaux appartenant à la compagnie ou dans lesquels elle peut avoir des intérêts et contribuer, au moyen de subsides, aider autrement ou prendre part à leur construction, amélioration, entretien, exploitation, régie, exécution ou contrôle ;

Acheter ou acquérir autrement et entreprendre toutes ou aucune partie des biens, affaires, propriétés, privilèges, contrats, droits, obligations et engagement de toutes personnes ou compagnies exerçant aucune partie de l'industrie que cette compagnie maintenant incorporée est autorisée à exercer, ou possédant des biens propres aux fins de son industrie, et les payer en argent ou en actions ou obligations de la compagnie ou les deux ;

De temps en temps demander, acheter ou acquérir par cession, transport ou autrement et exercer, exécuter et avoir la jouissance de tout statut, ordonnance, ordre, licence, pouvoirs, autorité, franchise, concession, droit ou privilège que tout gouvernement ou autorité suprême municipaux ou locaux, ou toute corporation ou autres pouvoirs publics peuvent être autorisés à décréter, faire ou accorder, et payer pour leur mise à exécution, y aider ou contribuer, et approprier aucune partie du capital des obligations ou biens de la compagnie ou paiement des frais, charges et dépenses d'iceux ;

Acheter, acquérir par achat, concession, donation, transport, échange ou autre titre légal, trafiquer de toute manière avec les actions, parts, obligations ou autres valeurs et preuves de titres, d'autres compagnies ou corporations de même nature, ou les actions, parts, obligations ou autres valeurs de la présente compagnie, pourvu qu'elles aient été payées par ailleurs, au préalable, et le droit de les vendre à, ou les faire vendre par toute personne ou compagnie aux termes, conditions, escomptes ou commissions que les directeurs jugeront convenables ;

Les directeurs pourront payer à même les fonds de la compagnie toutes les dépenses concernant la formation et l'enregistrement de la compagnie et pour l'annoncer, et rémunérer toute personne ou compagnie pour services rendus en plaçant des actions du capital de la compagnie ou des débentures ou autres valeurs de la compagnie, ou la conduite de ses affaires, faire tous les actes, actions et choses qui peuvent être utiles ou nécessaires à l'accomplissement de tous ou aucun des objets susdits ;

La compagnie aura le droit de payer tous ou aucune partie des bénéfices réalisés par la compagnie, selon qu'il sera jugé à propos, par l'émission en faveur des actionnaires d'actions acquittées de la compagnie au lieu d'argent comptant ;

Se fusionner avec toute autre compagnie ayant des objets semblables à ceux de la présente compagnie, et payer telle fusion en argent ou en actions ou obligations de la présente compagnie ou les deux ; conclure des conventions pour le partage des profits et l'achalandage avec toute autre compagnie exerçant une industrie semblable, et acquérir, posséder et vendre des actions ou autres valeurs de telles compagnies et en disposer ;

Payer toutes les dépenses en rapport à la formation de la compagnie et pour services rendus par les promoteurs et autres, soit en argent ou en actions acquittées de la compagnie ou les deux, suivant la décision des directeurs, sous le nom de "Alberta Crude Oil, Limited", avec un fonds social d'un million de piastres ($1,000,000.00), divisé en un million (1,000,000) d'actions d'une piastre ($1.00) chacune.

La principale place d'affaires de la corporation est à Montréal.

Daté du bureau du secrétaire de la province, ce vingt-troisième jour de juillet 1915.

C. J. SIMARD,
Sous-secrétaire de la province.

Feuilleton du NATIONALISTE

Charles Guérin

ROMAN DE MOEURS CANADIENNES

par

Pierre-J.-O. Chauveau

(RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS)

Charles Guérin, dont la mère, veuve, a vendu à Wagnaër, marchand jersais envieux, les biens qu'elle a, doit étudier le droit à Québec. Son frère Pierre doit entrer au grand séminaire. Leur soeur Louise et leur mère vivront à la campagne, dans le bas de la province, le long du fleuve.

Pierre, parti pour Québec, écrit à sa famille qu'il s'embarque pour l'étranger. Il part sur un navire que l'on croit ensuite naufragé. Il passe pour avoir péri. Charles étudie le droit à Québec, nonchalamment. Son patron l'envoie à la campagne, chez le Père Lebrun, où il rencontre la jolie Marichette. Il assiste à la Mi-Carême, avec elle, chez des habitants.

Il s'éprend de Marichette. En revenant de la Mi-Carême un accident le fait sauveur de la jeune fille. Il lui avoue son amour. Projets de mariage. Charles revient dans sa famille. Il se propose de confier son amour et ses projets de mariage à sa mère. Celle-ci, de son côté, projette l'union de son fils avec Mlle Clorinde, fille de Wagnaër. Elle met Charles au courant de ses projets. Celui-ci discute faiblement et il consent à entreprendre l'exploitation des terres que sa mère lui donne. Grand bal chez Wagnaër au cours duquel celui-ci fait endosser un billet à Charles. Marichette, oubliée, se désole et confie ses inquiétudes à son journal intime.

No 7. (Suite)

Nous marchions lentement en répondant au chapelet que récitait une des vieilles femmes. Cela m'a rappelé le premier enterrement que j'ai vu.... celui de ma pauvre mère. Mais c'était bien différent. Il pleuvait beaucoup cette journée-là et il y avait une grande foule de monde et un beau clergé qui marchait devant. J'étais toute petite; mon père me tenait par la main, et je marchais sans savoir où nous allions

Le vicaire et un petit enfant de coeur ont récité à voix basse les prières pour cette pauvre fille et la cérémonie de sa sépulture a été bien courte. Quand le cercueil a été recouvert de terre, je me suis enfoncée dans le cimetière, où j'ai retrouvé avec peine, parmi les autres inscriptions, celle qu'on avait placée sur la tombe de ma mère. Je n'étais pas entrée dans ce lieu depuis bien longtemps. Quand on est heureuse, il en coûte de s'attrister: à présent, tout ce qui est triste me plaît. L'épitaphe de ma pauvre mère est bien simple; il n'y a pas même de date et il n'y a pas son âge. "Ici repose le corps de Marie Dumont, épouse de Jacques Lebrun. — Priez pour elle."

Je n'ai pas prié pour elle, malgré qu'on me le demandât. L'idée ne m'en est pas venue. Je l'ai priée, elle, pour moi. J'ai dit: "Ma mère, ne m'oubliez point dans le ciel où vous êtes. Si je dois cesser d'être vertueuse et bonne, demandez au bon Dieu que je vienne bien vite vous rejoindre ici et là-haut."

---

15 juin.

Il me semble que je suis résignée à mon malheur. Je suis bien persuadée maintenant que c'est fini. J'étais une folle de le croire; il était trop jeune et avait trop peu d'expérience du monde. Il ne se croît déjà plus lié par ce qu'il m'a dit. Il se sera dit à lui-même: autant en emporte le vent. Il a raison et je devrais faire comme lui. Il me semble que je dois avoir assez de force pour oublier un écervelé de cette espèce. Mérite-t-il qu'on se rende malheureuse et qu'on se fasse mourir pour lui? Après tout, il ne manque pas de jeunes filles à qui la même chose est arrivée, et qui sont encore vivantes et bien portantes. Les chagrins d'amour passent comme tout le reste. J'en aurai pour quelques jours encore à être triste; mais avec du courage et de la philosophie, je redeviendrai calme et heureuse comme avant.

---

21 juin.

Il est bien facile d'être philosophe sur le papier.... mais je l'aime plus que jamais, et je sens que je l'aimerai toujours. J'ai eu, hier, des moments sombres, des moments de désespoir terribles. Il faut pourtant que je prenne une résolution. Si je lui écrivais? Oui, il faut que je lui écrive!

21juin.

J'ai griffonné bien du papier aujourd'hui. J'ai écrit cinq ou six lettres pour Charles.... les unes étaient tendres et touchantes, d'autres froides et polies d'une politesse ironique; d'autres étaient chargées de reproches et d'injures et écrasantes de mépris. Elles se valent toutes à présent.... car je les ai toutes déchirées et brûlées. Ca n'a pas le sens commun de vouloir lui écrire. Est-ce qu'il la décachetterait seulement? Est-ce qu'il lirait ma lettre? Est-ce qu'il me répondrait? Est-ce qu'il s'occupe de moi? Est-ce qu'il a un coeur et une âme comme les autres hommes? Il m'est venu à l'idée de me confier à Emilie, à qui je dois une lettre... Il faut nécessairement s'épancher dans le sein d'une amie, — autrement le chagrin vous tuerait. J'ai donc écrit à Emilie; mais en relisant ma lettre, la colère m'a pris de nouveau, je me suis sentie humiliée de cette confidence, et cette lettre a eu le sort de toutes les autres.

---

27 juin.

Je devrais mourir de honte. Mon père a pris une engagée de plus pour le service de la maison. Moi qui autrefois faisais tout l'ouvrage!

Mon petit écureuil est mort ce matin dans sa cage. J'avais oublié depuis plusieurs jours de lui donner à manger. La mère Paquet m'a dit que si ce n'était que d'elle, il en serait de même de mes poulets et de toute la basse-cour.

A quoi suis-je bonne maintenant? Je ne travaille pas de la journée et je ne dors pas de la nuit.

J'ai des idées épouvantables dont je ne puis me défaire.... Que vais-je devenir?.... Mon Dieu! Mon Dieu! ayez pitié de moi!

Oh! moi je veux mourir,
C'est assez parcourir
Le monde, vaste plaine
Où croît partout la peine.

Oh! moi je veux mourir,
Je ne veux plus nourrir
Dans mon coeur l'espérance,
Cette longue démence.

Oh! moi je veux mourir,
Mon corps ira pourrir
Sous quelque blanche pierre,
Implorant la prière.

Oh! moi je veux mourir,
D'ici je veux partir,
Et laisser en arrière
Toute vile barrière.

Oh! moi je veux mourir;
Qui pourrait retenir
L'espoir de la colombe?
Qui peut fermer la tombe?

Oh! moi je veux mourir,
Je saurai bien ouvrir
Des morts la noire porte,
Pour que mon âme sorte.

Oh! moi je veux mourir;
En me voyant périr,
Qu'importe qu'on s'écrie:
Si jeune et plus de vie!

Que me feront à moi
Les clameurs et l'effroi
Qu'une jeune victime
Fait toujours en tombant
Dans l'éternel abîme
Du trépas dévorant?
.....
Que me feront à moi?...
.....

---

3 juillet.

Qui a écrit les vers qu'il y a sur la page précédente? Quelque folle sans doute! Hélas! cette folle, c'est moi; et je vois bien, à l'air que tout le monde prend avec moi, qu'on me considère telle.... Que la volonté de Dieu soit faite!

—Non, pauvre Marichette, non, vous n'êtes pas folle; vous aimiez, vous êtes isolée et malheureuse, et vous voulez persister dans votre isolement et votre malheur en ne vous confiant à personne. Vous avez laissé les occupations grossières, les durs travaux que vous aviez su vous rendre doux et aimables, et vous avez défait en quelques semaines l'ouvrage de deux années. Vous vous êtes placée vous-même en

---

39

—Chacun à son poste.... le coup d'appétit .... le verre en main.... chargez! Feu!

—A l'arme blanche maintenant.

—Gauche que je suis!

—Tiens, ce pauvre Guérin, pour son coup d'essai, s'est écorché le pouce!

—Ce n'est rien.... si le sang coule trop, je ferai comme Han d'Islande.... je boirai le sang des hommes et l'eau de la mer dans une coquille.

—Admirable! Les rêveurs comme Guérin n'en font jamais d'autres.

—Il pensait à mademoiselle.... je sais bien qui; mais on ne nomme pas les dames dans cette maison.

—Dis donc, qui est-ce qui a écrit ce Han d'Islande?

—Un fou qui s'appelle Victor Hugo.

—Quel nom, et quelles idées!

—Ne badinez pas, nous ne sommes qu'en 1831. Dans dix ans on n'écrira plus que de cette manière.

—Allons, Jean Blond, tu les ouvres plus vite que tu ne les manges!

—C'est beaucoup dire.

—Ce qui me réjouit, c'est de voir qu'on ne les a pas lavées.

—On a bien fait; c'est une propreté mal entendue. Il vaut mieux manger un peu de terre et ne rien perdre de leur saveur.

—Sans compter que c'est très dangereux de les laver. L'huître s'ouvre.... son âme s'échappe, et on court le risque de manger une huître morte.

—Les huîtres ont une âme!

—Pourquoi pas? Les conseillers législatifs prétendent bien en avoir chacun une!

—Savez-vous qu'on parle d'abolir le Conseil?

—Oui, la "Minerve" et le "Vindicator" ont de fameux articles là-dessus.

—C'est une "nuisance", tout le monde en convient.

—C'est cela; à bas le Conseil!

—Je ne veux pas qu'on abolisse le vénérable corps; je propose qu'on l'"ouvre"....

—A bas le "bureaucrate!"

—Point d'aristocrate ici!

—Laissez-moi finir; je propose qu'on l'ouvre ....en détail comme nos huîtres.

—A la bonne heure!

—Pour voir ce qu'il y a dans un conseiller?

—Savez-vous que nous mangeons assez souvent ces pauvres bêtes en vie?

—Quoi! les conseillers?

—Non, les huîtres.

—Comment sais-tu cela, toi, docteur Sangrado; est-ce que tu leur tâtes le pouls?

—C'est parce qu'il ne les traite pas, je suppose, qu'elles sont présumées vivre.

—Sérieusement, l'autre jour, comme je commençais à en ouvrir une sans l'aide d'un couteau, elle s'est refermée vivement et m'a pincé le doigt.

—Eh! bien, cela prouve qu'elle était morte.

—Faut-il déraisonner un peu!

—Tais-toi donc, tu sais la médecine, mais tu ne sais pas la loi. .. "le mort saisit le vif."

—Halte-là, messieurs; vous me faites penser à une triste affaire qui me tombe sur les bras... Savez-vous bien que je pourrais être au premier jour saisi.... mais non pas par un mort, comme l'entend la "Coutume"; car alors c'est qu'on hérite; et à cela je ne saurais avoir d'objection.

—Où diantre est-il allé pêcher des créanciers?

—Comment, Voisin, un Arabe, un juif comme toi, tu fais des dettes!

—Et tu te laisses poursuivre, condamner, saisir et vendre; mais c'est charmant!

—Les plus "fashionables" de Québec ne font pas mieux.

—Voyez-vous, il se civilise.

—Il se perfectionne.

—Il se fait gentilhomme.

—Ma foi, il se lance dans le monde.

—Vous me faites trop d'honneur; ce n'est pas pour mon plaisir, et c'est bien la plus étrange histoire qu'on puisse imaginer.

—Conte-nous cela.

—Figurez-vous que mon ami Guérin et moi, nous avons endossé des billets à M. Wagnaër, pour un jeune nigaud qu'il protegeait. Nous sommes les victimes de notre patriotisme.

Pour Guérin, passe; mais toi, Henri, victime de ton patriotisme, c'est trop fort.

—Ecoutez un peu. Il s'agissait, nous disait M. Wagnaër, d'établir un jeune compatriote, de former une maison canadienne; il faisait lui-même de grands sacrifices, et il ne nous demandait que de lui prêter nos noms. Son protégé devait faire merveille, et voici ce qu'il a fait: des dettes partout, de très mauvaises affaires, et au bout de trois mois, il est incapable de payer ses billets. J'ai reçu avant-hier une lettre de mon confrère M. X..., avocat de la banque de Québec, qui m'engage poliment à lui payer le montant du billet que j'ai endossé, avec les frais de protêt, etc. Il me laisse l'alternativce de lui donner une "confession de jugement", qu'il acceptera avec reconnaissance pour s'éviter la désagréable nécessité, etc. Nous sommes si aimables entre nous! Nous nous exécutons réciproquement avec tant d'égards!

—C'est comme nous autres médecins; nous expédions nos confrères pour l'éternité "gratis", et avec une foule de procédés charmants.

—Mais quoi! tu prends ton affaire au sérieux?

—Tu t'imagines qu'un homme comme M. Wagnaër va vous laisser dans l'embarras?

—C'est qu'il paraît très gêné lui-même.

—Ce ne peut être que momentané.

—Enfin, il ne voudra pas faire perdre cet argent à son gendre futur, puisqu'il faut tout dire.

—Ni à l'ami de son gendre.

—En effet, vois donc Guérin; ça n'a pas l'air à le tourmenter beaucoup.

—Bah! c'est une vraie misère, et si mon ami Voisin veut m'écouter, nous allons noyer ses inquiétudes dans une rasade. Mon beau-père (comme vous voulez bien le dire) ne fera pas banqueroute pour si peu de chose.

—Voilà qui est parler comme un homme.

—Prends modèle là-dessus, mon pauvre Voisin, et n'aie pas peur de ton ombre.

—C'est cela; faites comme moi. Je suis plus jeune que vous, et ma position ne m'alarme guère.

—Une belle et un billet! Quel est le jeune homme qui n'a pas l'un ou l'autre?....

—Quand il n'a pas l'un et l'autre.

—Nous pouvons tous en dire autant.

—Allons! à nos créanciers et à nos belles!

—A nos amours et à nos dettes!

—A nos billets promissoires et à nos billets doux!

—Rasade, mille tonnerres, rasade!

—Et surtout, que Voisin vide son verre en conscience.

—Oui, qu'il boive le calice jusqu'à la lie.

—A nos belles, tout pour elles!.... A nos créanciers ce qui restera!.. .. ..

On pense bien que ce "toast", bu avec enthousiasme et avec fracas, ne fut pas le dernier. Des rires bruyants, des chants étourdissants et cacaphoniques, le bruit des carafes, des assiettes, des verres et des huîtres, qui dansaient une véritable ronde sur la table, tinrent éveillé une partie du voisinage, et firent croire à quelques bonnes vieilles que le sabbat se tenait cette nuit-là dans leur quartier.

Charles n'était pas fait à de pareilles scènes aussi son imagination et ses nerfs en furent-ils fortement ébranlés.

De retour au logis qu'il regagna difficilement par une grosse pluie d'automne mêlée de neige, il ne put fermer les yeux que tard dans la matinée. A peine dormait-il depuis quelques instants d'un sommeil agité, lorsqu'il fut éveillé par son ami Voisin, qui se tenait droit et pâle comme un fantôme au chevet de son lit.

—Voyons, cher ami, vous dormez bien tard pour un homme qui n'a pas rencontré ses billets.

—Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il?

—Moi qui suis plus matineux que vous, je viens déjà de voir l'avocat de la banque de Québec, et. ...

—Que me chantez-vous là? Encore cette histoire? Vous êtes bien ridicule avec votre panique.

—Pas du tout. J'aime à voir le danger en face.... et une fois que j'ai tout vu, je m'exécute de bonne grâce.... quand je ne puis faire autrement.

—Oui, comme feu M. La Palisse.

—Enfin, pour moi, c'est fini.

—Comment, fini?

—J'ai donné une confession de jugement.

—Vous avez bien fait; ça vous sauvera des frais.

—M. X.... qui n'a pas l'honneur de vous connaître, m'a prié de vous demander si vous vouliez en faire autant.

—Sans doute. Dites-lui que j'irai le voir demain ou après-demain.

—Il m'a remis une confession de jugement toute dressée, par laquelle vous reconnaissez en même temps avoir reçu copie du "writ" et de la "déclaration".

—A la bonne heure. Donnez, je vais signer. Trouvez seulement dans mon pupitre une plume et de l'encre.... Bien... voilà une affaire faite.

—Qui n'est pas bien profitable.

—Bah! ce n'est qu'une simple formalité.

—Vous croyez?

—Mais pour qui prenez-vous M. Wagnaër?

—M. X.... voudrait aussi avoir la signature de M. Dumont, le "conseil" qu'ils vous ont donné. Il m'a prié de passer chez lui. Il dit que ça sera plus régulier.

—Tiens, c'est vrai, je ne suis majeur qu'à moitié. Attendez un peu, je vais vous donner une note pour M. Dumont.... Bien.... je lui

---

41

Eh! bien, je viens d'apprendre quelque chose que je ne puis vous dire, mais d'où je conclus qu'il n'y a pas de temps à perdre. Vous avez le plus grand intérêt à ce que tout soit arrêté et décidé tout de suite. S'il vous est possible de partir pour R..., il faudrait le faire au plus vite. Il est bien probable que mon père ne vous donnera point de réponse immédiate et il ajournera, je pense, notre mariage, s'il y consent, à une année ou peut-être plus loin; mais d'après ce que je vois, vous avez le plus grand intérêt à faire cette démarche à présent.

Clorinde était pâle, elle respirait à peine, et dans l'agitation où elle se trouvait, nul doute que Charles lui aurait arraché son secret, si la dame de la maison qui entra dans ce moment n'avait pas interrompu leur tête-tête.

Mlle Wagnaër fit disparaître aussi promptement qu'elle le put, les traces de son émotion, et une conversation assez indifférente s'établit entre ces trois personnes.

Comme il allait se retirer, Charles remit à Clorinde une petite croix de corail qu'elle saisit avec empresement....

—Que je suis heureuse, dit-elle, où avez-vous trouvé cela?

—L'autre soir en sortant de la soirée de madame Wilby, j'ai ramassé cette petite croix près du seuil de la porte. J'allais demander à quelques dames qui sortaient si elle leur appartenait, lorsque je lus distinctement ces lettres C. W. et la date 22 juin 1822. Je fus frappé de vos initiales et je vous cherchai; mais vous veniez de partir.

—C'est bien étrange que ce soit vous qui me remettiez cette petite croix! Je l'ai bien cherchée et j'ai été bien en peine. Je suis doublement heureuse de la retrouver de cette manière. Cela me paraît un heureux présage.

—Que veut donc dire cette date? Et quel mystère y a-t-il?

—Vous saurez cela plus tard, répondit Clorinde tristement. Puis elle ajouta vivement:

—Irez-vous demain chez madame Norton?

—Est-ce que vous y serez?

—Oui je compte y aller. Si vous venez, n'amenez point ce monsieur Voisin qui ne se sépare pas de vous plus que votre ombre.

—Mais pourquoi donc? Quel mal vous fait ce pauvre garçon, qui chante continuellement vos louanges et les miennes?

—Il ne me plaît pas.

—Oh! cela est péremptoire: c'est un homme jugé et condamné. "Il ne vous plaît pas!" il faut le tuer je pense?

—Il est cependant bien poli et bien aimable, ce monsieur, remarqua madame L... De nos jours où les jeunes gens ne portent leurs attentions qu'aux demoiselles à marier et sont même peu courtois pour les "mamans", et les dames qui ne dansent point, je l'ai trouvé plein d'égards et d'une politesse tout à fait de bon genre.

Charles sut trouver quelques paroles convenables et assez galantes pour expliquer les attentions dont parlait la dame de la maison, après quoi il prit congé d'elle et de Clorinde.

IV

DE BEAU-PERE A GENDRE

Il était dit que notre héros marcherait ce jour-là de surprise en surprise; car, en rentrant chez lui, il aperçut, tranquillement assis dans sa chambre, M. Wagnaër lui-même. Il fit deux pas en arrière, et l'air consterné qu'avait dans ce moment ce visiteur inattendu, contribua autant que tout le reste à l'étonement que Charles manifesta.

Les premiers saluts échangés, il ne put s'empêcher de lui dire:

—Mais comment, M. Wagnaër, vous n'avez pas encore vu mademoiselle Clorinde? Je l'ai rencontrée, il y a un instant, elle paraît vous croire à la campagne.

—Ne m'en parlez pas! cette pauvre enfant, je suis si occupé, tellement tracassé, que je n'ai pas encore eu le temps de la voir. Je n'ai fait, depuis que je suis ici, que des affaires, et ce sont encore les affaires qui m'amènent chez vous. Des affaires, jeune homme, des affaires! Ca ne se fait pas comme on veut, par le temps qui court. Il y a de quoi se pendre rien qu'à y songer. L'argent, ça ne se connait plus. Les billets de banque, ça ne se voit plus. Les billets promissoires, ça ne s'escompte plus. Il n'y a jamais eu une semblable crise. On saignerait aux quatre membres le bonhomme Shouffe, le plus vieux et le plus riche des Juifs du pays, qu'il ne trouverait pas un denier à nous prêter.

—Oh! mais, M. Wagnaër, ce n'est pas vous qui devez vous plaindre....

—Hum! jeune homme, vous en parlez bien à votre aise. Ca n'est pas moi qui dois me plaindre. Non, sans doute, j'ai de magnifiques propriétés, un grand commerce, de grandes affaires, mais aussi de grands embarras. Plus on a de fer au feu, plus ça chauffe.

—Oui, mais ce fer-là se change en or.

—Quelquefois; souvent vous ne retirez de la fournaise que des charbons qui vous brûlent les doigts. Mais enfin les affaires sont des affaires, et quand on y est pris, ma foi, on s'en retire comme on peut. Je viens de payer là deux cents louis que je devais pour cet imbécile de Jean Bernard. J'ai déjà perdu les sept cent cinquante louis que je lui avais prêtés en bon argent: au moins, je ne pense pas que je retire la moitié de cela de son fonds de commerce qu'il m'a transporté; car pour lui il n'est bon qu'à faire de mauvaises affaires.Ca me paraît inexplicable que, dans si peu de temps, dans moins d'un an, il ait pu gaspiller tant d'argent. Il faut que ce soit un fier vaurien. Mais enfin il n'est plus temps de prévoir un malheur quand il est arrivé, ni de fermer l'écurie quand le cheval est dehors. M. Voisin, votre ami, vient d'acquitter le jugement que la banque avait obtenu contre lui. Voilà encore cent cinquante louis qu'il faudra que je rembourse avec les cent cinquante louis de l'autre billet que vous avez endossé... Je ne voudrais pas vous laisser perdre un sou ni à M. Voisin non plus. Ce qui fait en tout — sept cent cinquante, — deux cent cinquante, — et cent cinquante encore, onze cent cinquante louis en tout! Rien que cela.

—Mais c'est épouvantable!

—Epouvantable, non; mais c'est très désagréable. J'ai couru la haute et la basse ville toute la matinée pour trouver ces diables de cent cinquante louis, afin de ne pas vous causer d'inquiétude; mais il n'y a pas moyen. Je ne voudrais pourtant pas voir vos propriétés ni les miennes saisies pour si peu de chose. Je suis venu voir si vous n'auriez point quelque expédient à suggérer.

—Aucun je vous assure.... Arrêtez un peu cependant,... tiens;.... mais non, il ne me reste plus que quarante louis en main; et il me faudra, le mois prochain, payer les hommes qui font mon bois.... Il est vrai que c'est le dernier paiement que j'aurai à faire, et que, ce printemps de bonne heure, mon moulin à scie sera en état de marcher; mais d'ici à ce temps comment faire?

—Voyons; vous ne trouvez pas quelque moyen?

—Mon Dieu, non!

—Eh bien! il va bien falloir que le "shérif" annonce quelqu'un de vos lots de terre ou des miens en vente....

—Mais....

—Il y a des mais. Pensez-vous que les banques prennent des "mais" en paiement? Il y aura peut-être moyen d'arranger cela avant que la vente ait lieu. Je compte bien réaliser la somme et davantage d'ici à ce temps. Aujourd'huit ça serait impossible. On ne trouve pas des cents louis tous les jours, et j'ai mes affaires et mes billets à rencontrer pour mon propre compte. On sent sa peau plus près de soi que sa chemise, qu'en dites-vous?

—Pensez-vous que l'on saisisse quelqu'une de mes propriétés d'abord?

—Dame! ça dépend.... ça serait bien plus raisonnable, car au bout du compte, vous êtes le premier endosseur... Mais écoutez donc, en supposant que cela arriverait, où en êtes-vous avec vos autres affaires? Avez-vous des billets à rencontrer? devez-vous à quelqu'un? Enfin avez-vous besoin de crédit? Ca compromettrait-il votre crédit? Ca dérangera-t-il vos affaires? Vous sentez bien que je serais au désespoir de vous faire le moindre tort: car, après tout, c'est moi qui vous ai fourré là-dedans. M. Voisin n'a pas manqué de le dire tout net. Il me l'a bien jeté par le nez. Il est un peu chiche, je crois, votre ami. C'est un hère, un petit juif.

—Oh! à la vérité, je ne dois que deux cents louis à part de ce maudit billet.

—Hum! ça fait une jolie différence avec moi. Vous n'avez pas d'idée du tort que ça me ferait de voir une de mes propriétés "dans la Gazette" .... si bien que ça pourrait être ma ruine. Je vous avouerai entre nous que d'avoir laissé protester ces deux billets et de m'être laissé poursuivre, ça ne m'a pas fait de bien à la basse ville. Ce serait bien pis si les choses allaient plus loin. Diable! c'est qu'on dirait: voilà Wagnaër fini. Et dans le commerce, mon cher, quand on dit qu'un homme est fini,... il n'en faut plus parler,.... il est fini. Ca vous le tue net. Il serait riche comme Crésus, qu'il faut fermer boutique. Qui saurait que vous n'en souffririez rien, il vaudrait mieux que l'on saisit un de vos lots, puisque ça ne sera qu'une frime....

—Oh! mon Dieu! et ma mère! Elle mourrait bien d'inquiétude, si elle voyait la moindre des choses....

38

dehors de tout ce qui vous entoure, et vous ne savez plus où vous êtes. Quels songes vous tourmentent dans cet asile où vous vous êtes réfugiée contre la chaleur du jour et l'ennui de toutes choses? Votre sommeil est agité, votre poitrine oppressée; et de vos lèvres brûlantes s'échappent des sons confus et inarticulés.

Elle rêvait, la pauvre jeune fille, qu'elle était près d'un précipice et que Charles, comme cela lui était déjà arrivé, était là pour la sauver. Mais il lui semblait que Charles hésitait. Tout à coup il paraissait de l'autre côté une autre jeune fille beaucoup plus belle, qui implorait du secours d'une voix lamentable. Alors Charles s'éloignait et faisait un long détour pour sauver l'autre jeune fille. Pendant ce temps, elle glissait.... glissait et elle allait tomber... lorsqu'elle fut éveillée par une voix qui ne lui était pas inconnue.

—Mamz'elle Marichette, v'là-t-il longtemps que j'essaie à vous réveiller!C'est que j'avons de bonnes nouvelles à vous aprendre. J'savais bien que j'vous trouv'rais sous les sapins C'est toujours ici'te que vous v'nez quand vous partez sans rien dire, avec votre beau livre rouge qu'est tout doré. Dame aussi, j'sommes venue ici tout "drette". C'est qu'j'en ai des nouvelles et des fameuses! Quoi! une lettre que j'pense ben qu'est de ce "Mossieu"... que c'est du papier plus doux que de la soie, que c'est tout parfumé!.... et un beau p'tit cachet ous' qu'il y a des oiseaux dessus. Mais voyons, j'ai beau fouiller partout sur moé, je ne la trouve plus. Grosse bête que j'suis, va! je l'avons laissée à la maison.

—Il n'y a pas de faute, "la mère", seulement je vais avoir de la peine à m'y rendre, quoique je ne devrais pas en parler, si ce que vous dites est vrai. Je suis bien fatiguée, je faisais un bien mauvais rêve quand vous êtes venue: je rêvais que je glissais dans un précipice....

—Dame! vous n'étiez pas sur des roses non plus; vous étiez couchée ben mal à votre aise sur c'te grosse roche; ça fait rêver, ça; et pis vous avez la fièvre, car vos joues sont rouges... "fictivement" j'cré ben qu'vous auriez glissé dans l'ruisseau, si je n'étais pas v'nue.

Marichette prit avec la vieille le chemin de la maison, où elle fut de retour en très peu de temps, non pas cependant sans avoir été contrainte, malgré sa bonne volonté, de s'arrêter de temps à autre sur une clôture ou sur une roche pour se reposer.

En voyant la lettre, elle dit tristement: ce n'est pas de lui; mais je suis toujours contente, c'est de cette bonne Emilie.

Quand elle en eut terminé la lecture, elle devint pâle, de rouge qu'elle était: "Mère Paquet, dit-elle, vous allez me faire quelque bonne tisane bien chaude. Je vais me mettre au lit; car je suis malade, bien malade."

En effet, elle frissonnait de tout son corps, et ses dents s'entrechoquaient convulsivement dans sa bouche.

Voici la lettre d'Emélie:

"Ma chère amie,

"Tu n'as point répondu à ma dernière lettre, ce qui m'inquiète un peu. Réponds à celle-ci, ou je me fâcherai tout de bon contre toi. J'espère au moins que tu n'es point malade, et qu'il ne t'est rien arrivé de mal.

"L'été est triste à Québec comme toujours. Tout le monde est à la campagne. Nous avons fait comme tout le monde, nous sommes descendus toute la famille à R.... jolie paroisse de la côte du Sud.

"Il faut dire aussi que nous étions invités, et pour un bal encore! C'est inviter son monde de loin, n'est-ce pas?

"Te souviens-tu de Clorinde Wagnaër, cette grande fille un peu brune sortie du couvent quelques semaines seulement après que tu y es entrée? C'était elle qui donnait ce bal. Elle est fille unique; sa mère est morte depuis longtemps, son père lui laisse faire tout ce qu'elle veut: il est très riche et il est fou de sa fille.

"C'était un bien beau bal, je t'assure; ma mère dit qu'elle n'a jamais rien vu de pareil. Il y avait beaucoup de monde et rien n'avait été épargné.

"Je crois que j'ai fait une conquête à ce bal. M. Jules de Lamilletière a été rempli d'attentions pour moi. C'est le fils aîné du seigneur de l'endroit, ni plus ni moins. S'il se déclare, je te tiendrai au courant de mes amours.

"Clorinde est beaucoup plus avancée que moi. Elle a pour "cavalier" le plus charmant garçon qu'on puisse trouver. Il est très instruit, rempli de talents et d'activité, et il aura une bonne petite fortune. Il se nomme M. Charles Guérin. Ils s'aiment tous deux à la folie. Clorinde est une bien charmante fille. Elle a embelli depuis qu'elle a quitté le couvent, et elle tient plus qu'elle ne promettait.

"Cela me fait penser que tu ne me parles de rien de semblable dans tes lettres. Est-ce que personne ne te fait la cour? Les jeunes gens de ta paroisse et ceux qui passent par là n'ont donc pas de goût? Je suis persuadée qu'il se passe quelque chose que tu ne me communiques pas; et c'est peut-être pour cela que tu m'écris si peu souvent. Ce n'est pas bien, mademoiselle, je n'ai rien de caché pour vous, et il faut absolument que vous me fassiez votre confidente.

"J'attendrai avec impatience ta prochaine lettre; je suis certaine d'apprendre quelque chose de nouveau.

"En attendant, je t'embrasse de tout mon coeur.

"Ton amie sincère,

"EMILIE."

II

UNE SIMPLE FORMALITE

Suzanne, vous venir ici; vous tout de suite balayer "le" place; après, vous mettre des verres sur "le" table et apporter des carafes... Mon Dieu, que c'est tannant d'être toujours obligée de parler anglais!" La personne qui, en s'exprimant ainsi, croyait de bonne foi avoir fait une grande consommation de l'idiome anglo-saxon, était une femme courte, grosse et réjouie, épouse d'un brave aubergiste du faubourg S.-Jean. Il se faisait dans la petite auberge de grands préparatifs, qui ne donnaient guère de repos à la pauvre Irlandaise, unique servante de l'établisement, à l'adresse de laquelle les injonctions et les prescriptions semblables à celles que nous venons de rapporter textuellement, se multipliaient sans relâche. La pauvre fille allait et venait et sa maîtresse aussi, et il semblait que rien n'avançait. Quant à l'hôte, il était tranquillement installé dans son cabaret, fumant et causant avec trois ou quatre habitués, et buvant deux verres chaque fois que ceux-ci en buvaient un.

A force d'activité, cependant, les deux femmes parvinrent à mettre une petite chambre dans la mansarde en état de recevoir les hôtes que l'on attendai. Une longue table avait été dressée, une nappe très propre la recouvrait et deux rangées d'assiettes et de verres en face l'une de l'autre semblaient se défier à un combat bacchique à outrance. Les chaises étaient à leur poste, de grandes terrines étaient placées au pied de chaque chaise, de petits couteaux larges, pointus et à garde, étaient disposés auprès de chaque couvert, et d'énormes piles de serviettes s'élevaient de distance en distance tout autour de la table. Ceux de nos lecteurs qui savent ce que c'est qu'une fine "partie d'huitres" à Québec, dans l'automne, doivent se trouver en pays de connaissance.

Les convives arrivèrent tous à la fois. Les cloisons et les vitres de la petite auberge furent ébranlées, comme par un tremblement de terre, au tapage qu'ils firent en entrant. C'était une avanlanche de jeunes avocats,de jeunes médecins et d'étudiants capables de bouleverser tout un quartier. Mêlés à ce tourbillon, se trouvèrent nos amis les trois hommes d'Etat que nous avons vus, une première fois, dans une autre mansarde, occupés à régler le sort de l'univers.

—C'est justement ce qu'il nous faut, Voisin, tu as choisi on ne peut mieux; nous pouvons faire le diable ici et que toute la ville en ignore.

—Tiens, cette idée; j'entends bien, quand je me grise, que l'univers le sache.

—Toujours cagot, maître Voisin. Il veut être gris intérieurement et sobre extérieurement.

—C'est un sépulcre blanchi... comme dit l'Apocalypse.

—Bon là! l'Apocalypse n'en dit pas un mot.

—Allons, messieurs, pas tant de théologie!

—Du "thé" au "logis!" Mais vous voyez bien qu'il n'y a ici que du madère, du genièvre, du cognac, et d'autres petites liqueurs douces.

—Fameux!

—Excellent!

—Bravo.... bravissimo! Albert est l'homme pour les calembours.

—Ma modestie, messieurs, me force à vous dire que celui-là n'est pas neuf.

—Mais que fait donc l'hôtesse? Allons, madame..... comment s'appelle? Madame Robert! Holà! hé! Nos huitres, s'il vous plait?

—Ah! les voilà.... quelle montagne!

—Mais ne traitez donc pas cette dame de montagne, ce n'est qu'une colline tout au plus.

"Montes, exsultastis sicut arietes, et, colles, sicut agni ovium!"

—Chut, butor! Je parlais des deux plats d'huitres.

—A nous, les amis!

40

explique cela en deux mots, je lui dis que c'est une pure formalité. A présent, parlez et laissez-moi dormir!

III

PAS DE TEMPS A PERDRE

Notre vie, a dit Pindare, "est le songe d'une ombre". On pense ainsi au déclin de sa carrière; mais dans la jeunesse, lorsque tout lui sourit, lorsque tout brille autour d'elle du plus vif éclat, lorsque le monde lui apparait comme un trésor inépuisable de voluptés et d'enchantements, lorsque les passions tumultueuses et folles l'entrainent comme par la main, "l'ombre" a le tort de se croire quelque chose et elle prend "son rêve" au sérieux.

Une nouvelle existence s'ouvrait pour Charles. Il n'était déjà plus l'étudiant ignoré, cultivant pieusement dans son coeur, après l'amour de Dieu, celui de sa mère, et de sa sour et de son frère absent; c'était au contraire l'homme du monde dans toute sa gloire, se livrant au tourbillon des plaisirs, ne croyant à rien de séditieux et ne doutant d'aucune chose frivole.

Clorinde passait l'hiver à Québec chez une de ses amies. Charles la voyait souvent, et c'était à elle et à son entourage qu'il devait la transformation de ses goûts et de ses habitudes. Les salons où il fut introduit lui parurent éblouissants, comparés à ceux où son ami Voisin l'avait conduit l'hiver précédent. Ce dernier fut mis à même de faire la comparaison, car Charles à son tour devint son "cicerone"; à la suite du brillant cavalier on remarquait toujours son gauche et disgracieux ami, ce que Clorinde appelait "une ombre au tableau".

Cet hiver de 1831 à 1832 fut à Québec un des plus gais et des mieux fêtés. Le terrible fléau qui ravageait alors l'Europe jetait bien comme un presentiment de sa venue; mais cela même servait à augmenter la soif des plaisirs. On s'étourdissait à l'envi sur un avenir que l'on ne connaissait pas encore dans toute sa hideuse réalité. Je ne sais qui, d'ailleurs, avait inventé une théorie du choléra à l'usage des salons, la plus rassurante du monde. Il ne devait y avoir absolument que les gens pauvres, malpropres, intempérants, vicieux, la canaille enfin, qui seraient emporté par l'épidémie. Le choléra "n'oserait" certainement point s'attaquer aux gens "comme il faut".

Ce n'étaient donc que bals, festins, pique-niques et amusements de tout genre. Belle, enjouée, riche et considérée, Mlle Wagnaër, avec quelques-unes de ses amies, était, pour bien dire, à la tête de tous ces divertissements. Elle organisait tout, faisait et défaisait les projets du jour pour le lendemain et, à son lever, au milieu d'une demi-douzaine d'étourdis, rendait des oracles infaillibles.

On connait l'espèce de liberté laissée en Canada, comme en Amérique, aux jeunes filles qui, en France, sont si scrupuleusement surveillées par leurs parents. Québec surtout, comme ville de garnison, jouit sous ce rapport d'une renommée peu enviable que lui ont value les "sketches" et les "narrations" de quelques officiers anglais, beaux esprits et grands mangeurs de coeurs.

La coterie où trônait Clorinde était célèbre par l'éclat des "flirtations" que l'on s'y permettait, et Charles, bien que entrainé lui-même dans le tourbillon, ne voyait pas sans quelque inquiétude cette existence folle et bruyante. Sans trop de sévérité, elle lui semblait devoir rendre impossibles chez une jeune personne ces sentiments profonds et délicats qui ne ressemblent pas plus aux vagues fantaisies de la coquetterie, que la flamme bleuâtre et fugitive d'un bol de punch ne ressemble à la lueur chaste et paisible de la lampe suspendue à la voûte du sanctuaire.

Quelquefois le souvenir de son premier amour passait dans son esprit. Seulement, l'effet de ces apparitions variait suivant les circonstances. Se trouvait-il mécontent de Clorinde, était-il "formalisé" des attentions qu'elle recevait de quelques autres jeunes gens, il lui semblait alors que la pauvre enfant du village, seule, savait aimer. Etait-il fier de ses succès, des bouffées d'orgueil obscurcissaient-elles sa mémoire, il rougissait alors en lui-même de la petite paysanne.

Ses affaires lui donnaient bien aussi de temps à autre quelques petites inquiétudes. Son établissement de la rivière aux Ecrevisses demandait beaucoup d'argent et n'en rapportait pas encore. Les fonds mis à sa disposition avaient été sérieusement entamés par les dépenses qu'entrainaient ses nouvelles habitudes. Le jugement rendu contre lui pouvait s'exécuter d'un jour à l'autre. Sur ce point cependant, il se rassurait en se disant que M. Wagnaër saurait bien y voir. Son mariage prochain répondait à tout.

Il y avait quelques jours qu'il n'avait pas vu Clorinde, lorsqu'il trouva chez lui, au retour de l'étude, un billet à l'enveloppe dentelée et parfumée.

Mlle Wagnaër désirait lui parler le plus promptement possible.

Vivement intrigué par cette étrange missive, il vola plutôt qu'il ne courut chez madame L.... chez qui Clorinde passait l'hiver. Il trouva celle-ci recevant avec la demoiselle de la maison la visite de deux jeunes personnes de la même coterie. Elle conserva le calme et le sang-froid qui ne doivent jamais abandonner une femme du monde, même dans les moments les plus critiques. La conversation fut reprise au point où elle avait été interrompue par l'entrée de Charles.

—Pour moi, dit l'une des jeunes filles, je trouve que Emilie n'est pas supportable. Elle s'imagine que nous la méprisons et elle nous fait à peine l'honneur de nous saluer.

—Oh! il faut lui pardonner, elle est si bonne, reprit Clorinde.

—C'est ce que je dis à ma soeur. Et puis les personnes qui n'ont qu'un pied dans la bonne société, comme elle, sont toujours si susceptibles.

—Je lui ai fait hier une petite méchanceté. Je lui ai demandé quelle robe elle comptait mettre demain pour le bal de madame Norton.

—C'était bien mal, cette pauvre enfant, lui faire avouer qu'elle n'était point invitée.

—Tu es trop bonne. Tu n'as donc pas remarqué que Emilie s'étudie à nous faire la leçon?

—Oui, elle a toujours quelque petit bout de sermon à nous répéter. Cela n'est pas agréable.

—Chez madame de P... elle n'a pas dansé deux fois de la soirée. On peut moraliser à moins.

—C'est cela, la solitude conduit vite à la perfection chrétienne.

—Ah! M. Guérin, vous n'étiez point chez Mme de P... ?

—Voilà une question bien indiscrète et qui fait rougir Clorinde.

—A quoi pensais-je donc? Clorinde n'y était point non plus.

—Que Jane Wilby était laide ce soir-là!

—Et quelle toilette!

—Elle était pourtant bien heureuse. Le capitaine R.... a valsé deux fois avec elle; elle ne se possédait point d'orgueil.

—Sa soeur se marie.

—Avec qui grand Dieu! C'est bien la plus laide petite personne que je connaisse.

—Avec le jeune F....

—Mais elle a deux fois son âge!

—Vous n'avez donc point remarqué qu'au dernier "pique-nique" à Montmorency, il a toujours conduit le traineau de Julie?

—Oh! je m'en souviens;.. ils ont failli glisser dans le gouffre.

—Il va d'abimes en abîmes, ce pauvre jeune homme.

—Comment dites-vous cela en latin, M. Guérin?

—"Abyssus abyssum invocat."

—C'est très joli... "Amicus amicum invocat". Il faut que je m'en souvienne.

Celle qui faisait ainsi provision de science était le bel esprit, le "bas bleu" de la coterie. Elle n'était ni jeune, ni belle, ce qui va sans dire, mais un peu spirituelle et beaucoup méchante. Elle avait eu de grandes prétentions à l'égard du jeune F....; et Clorinde, malgré toute la bonté qu'elle affectait, s'était permis de venger son amie Emilie, assez habituellement maltraitée par ces demoiselles, en annonçant le mariage de Julia Wilby. Comme on le voit, le coup avait porté.

Après toute une heure de conversation sur le même ton, où l'on se donna, à la dérobée, force coups de griffes, tout en faisant patte de velours et s'appelant "ma chère", ces tendres amies purent se décider à une séparation,en se promettant bien de se revoir le lendemain pour recommencer le même jeu.

La demoiselle de la maison sortit avec elle, laissant Charles seul avec Clorinde.

Mlle Wagnaër pâlit rapidement et une expression de malaise se répandit sur tous ses traits, comme si elle fût retombée sous le coup d'une émotion pénible, suspendue seulement pour quelques instants.

—M. Guérin, dit-elle après un long silence, vous avez dû trouver ce billet bien étrange. Vous rappelez-vous bien notre dernière conversation?

—Oh! parfaitement.

—Vous m'avez dit vous-même qu'il était temps de mettre nos parents dans nos confidences, et nous étions convenus que vous feriez un effort pour aborder ce sujet délicat devant votre père dont la présence, dites-vous, vous impose tant.

42

—C'est vrai, ceite pauvre madame Guérin,.. je n'y pensais plus.

—Elle se croirait ruinée tout de bon.

—C'est comme Clorinde. Que va devenir cette enfant? Elle prend tant l'inquiétude à coeur; ... si elle avait la moindre idée que je suis gêné!.... Mais qu'est-ce que je dis là? ... gêné, ... en voilà par exemple des histoires. Dans un mois, dans deux mois tout au plus, j'aurai réalisé cette bagatelle. Combien ça prend-il de temps, déjà,.... une vente de shérif?

—Mais si vous pouviez payer dans deux mois, comme vous dites, vous en auriez de reste.

—Je n'en ai pas le moindre doute. Tenez: voulez-vous que je vous dise, nous allons d'abord faire notre possible pour trouver de l'argent; et puis, si nous n'en trouvons pas, ma foi, nous courrons notre chance. Il ne faut pas se casser la tête pour si peu de chose. Votre ami Voisin va se mettre en quête d'argent et il est bien probable qu'il vous en procurera. Je lui ai donné quelques petites poursuites à intenter contre de pauvres diables que j'avais ménagés jusqu'à présent; avec cela nous ferons une partie des fonds.

Dans tous les cas, si l'on procédait contre vous, ne soyez pas en peine: j'y verrai à temps. Allons, bon courage, cher monsieur, au revoir!

Et M. Wagnaër sortit brusquement, laissant son gendre en perspective tout étourdi de ce qu'il venait d'entendre.

—C'est toujours un excellent homme, se dit-il, réflexion faite, que ce M. Wagnaër. Franc et loyal dans ses procédés un beau-père bonasse et généreux comme les beaux-pères des vaudevilles que j'ai lus dans la collection du théâtre français. C'est bien le même type. Et dire que nous avions des préjugés contre ce brave homme!

Puis, se frappant le front,.... quand on songe que je n'ai pas même pensé aux recommandations de Clorinde! C'est un bonheur, après tout, car lui demander sa fille dans un pareil moment, qu'aurait-il pensé de moi? D'ailleurs, c'est entendu,.... il me traite évidemment de beau-père à gendre.

Le lendemain, au bal de madame Norton, Clorinde fut bien triste. Charles lui dit qu'il avait vu M. Wagnaër, mais qu'il n'avait osé lui parler de rien. Il ajouta que puisqu'il avait été lui faire sa première visite, il y avait tout lieu d'espérer un succès complet et que la partie, pour différée, n'était point perdue. Clorinde ne répondit rien. Quelques jours plus tard, elle quittait Québec avec son père.

V

LA TERRE PATERNELLE

C'était dans le mois de mai 1832.

Il y avait un peu plus d'un an que Charles s'était rencontré pour la première fois avec Clorinde.

Il n'était pas encore dix heures du matin, et plusieurs groupes d'habitants rassemblées devant la principale porte de l'église de R... s'entretenaient entre eux d'un événement qui devait avoir quelque importance, à en juger par l'animation qui régnait dans leurs discours.

Une demi-douzaine de ces jeunes garçons espiègles et tapageurs qui s'appellent d'ordinaire, par excellence, "les jeunesses" d'un endroit, et que l'on ne pourrait mieux comparer qu'aux gamins de nos villes, étaient juchés sur le mur du cimetière, et les quolibets qu'ils lançaient dominaient le bruit de toutes les conversations.

—Comme ça, Jean Larrivé, disait l'un d'eux, t'es ben sûr qu'c'est le garçon au bonhomme Toupin qui va faire c'te criée?

—Quand j'te l'dis.

—Ben! i'va mal passer son temps.

—Tais-toé donc; son père était-i' pas-z-huissier?

—Pourquoi qu'il l'serait pas lui-z-aussi?

—Quelle noblesse de Toupin! huissiers de père en fils!

—I' va mettre son "habit à poches".

—Avec quoi qu'i' se carre, qu' c'est pas rien!

—Va-t-on rire "mais" qu'i' lise ses patarafes.

—V'là un mois que son père l'exerce.

—Tous les soirs il i' fait répéter sa leçon.

—Quand il était à l'école, il disait toujours: quand je s'rai-z-huissier comme mon père!

—V'là-t-i' pas le bonhomme Jean Pierre qu'arrive,c'pauvre vieux qu'a de la peine à marcher.

—I' marcherait encore plus doucement, s'i' portait ses sacs d'écus su' son dos.

—Allons, v'là que ça vient, v'là des messieurs pour tout de bon qu'arrivent.

—Ecoutez donc, les "gros bonnets", là, est-ce que vous allez pas vous r'muer? est-ce que ça va pas commencer?

Les habitants respectables auxquels s'adressaient ces derniers mots étaient trop occupés à converser entre eux pour qu'ils fissent la moindre attention à cette question.

—Vrai, disait l'un d'eux, vieillard à la barbe blanche et qui appuyait son menton sur sa main et son coude sur son genou, car il était assis au pied du mur; vrai, mon pauvre François, je ne voudrais pas mettre un sou sur cette enchère. C'est trop juste que ces pauvres enfants rachètent à bon marché le bien de leur défunt père. C'est trop raisonnable ce que M. Wagnaër nous a fait demander, de ne pas mettre sur cette terre. Je compte bien aussi qu'il n'y aura pas un honnête homme dans la paroisse qui voudra aller à la rencontre de c't' affaire-là, parce que c'est trop juste.

—Pour moi, j'espère qu'il y aura toujours bien de quoi couvrir mon obligation, et puis, ce sont d'honnêtes gens; il n'y a rien à craindre avec eux.

—Combien qu'elle se monte déjà votre obligation père Deschênes?

—Deux cents louis.

—Ah! ça n'est quasiment rien, pour c'que vaut cette terre.

—Mais dites donc, François Guillot, vous qui d'vez connaître ces affaires-là à fond, il me semble que M. Wagnaër a eu une fameuse envie de cette propriété-là un temps?

—Oui, mais il ne s'en soucie plus...., et puis, d'ailleurs, à présent elle va se trouver dans la famille.

—Ah! c'est donc vrai ce qu'ils disent, que monsieur Charles va se marier avec mamz'elle Clorinde?

—Dame! ça en a ben d'lair.

—Parlez-moi de ça. Ca en fera-t-il un joli mariage! Et pis les noces donc! Ca sera encore pis qu' la fête du "mai" qu' j'avons planté l'année dernière.

—Comment c'que vous appelez ce grand mossieu, tout habillé en noir, qui vient avec M. Charles et le major?

—C'est M. Voisin.

—Ah! c'est c'ti-là qu'est l'avocat du major?

—Tiens crièrent les "jeunesses" sur le mur, v'là notre homme. V'là l'garçon à bonhomme Toupin qu'arrive avec son père.

Les deux huissiers, l'ancien et le nouveau, le père et le fils, se placèrent sur le plus haut degré du perron de l'église, le dos tourné à la grande porte.

Les habitants, au nombre d'une trentaine, se formèrent en cercle à une distance respectueuse; M. Wagnaë, Charles et son ami Voisin se tenant un peu à l'écart.

—Ah! çà, mes amis, c'est mon fils qu'a-z-été nommé bailli, et encore bailli du shérif. Il vous servira, j' vous réponds, comme j' vous ai servis moé-même ben des années, et i' fera son devoir comme i' faut. Il est capable, c'est pas pour le vanter: la preuve, c'est qu'mossieu Wagnaër a répondu pour lui chez le shérif et que le shérif y a déjà donné t'une affaire d'importance; pourquoi qu'i' va vous la défiler, si vous voulez ben tant seulement l'écouter.

—Messieurs, cria le jeune homme d'une voix de stentor, en se rengorgeant, messieurs, j'ai l'honneur d'être chargé d'un "fieri facias".

—Un "fieri facias"! cria l'un des jeunes gens juchés sur le mur,.... queu bête qu'cest ça?

M. Wagnaër se retourna d'un air sévère du côté des "jeunesses", qui gardèrent le silence, quelque envie qu'ils eussent de tourmenter le "garçon à bonhomme Toupin". D'ailleurs les formalités de la justice leur imposaient, et à leur insu, ils éprouvaient une espèce de respect instinctif pour le jeune suppôt de Thémis.

—C'est un "fieri facias", continua ce dernier, dans une cause de la banque de Québec versus Charles Guérin, de la cité de Québec, étudiant en droit. Dont et en vertu de quoi,.... sous le numéro deux cent cinquante-deux,.... l'immeuble que je vas vous lire est saisi par le shérif pour être vendu,... comme quoi il va t'être crié et adjugé au plus haut et dernier-z-enchérisseur, suivant la loi,.... par un "warrant" de mossieu le shérif que j'ai-z-été chargé de procéder à la dite vente. Les conditions de la dite vente sont que le prix devra être payé au bureau du shérif, qui lui donnera un bon titre "clair et nette" de toutes "impothèques" et cela avant le jour que le dit writ est retournable, c'est-z-à-savoir le premier juin.

—Ecoutez la description:

(A SUIVRE)

LA POÉSIE BELGE ET LA GUERRE

(Le Correspondant) par Henri DAVIGNON

Comme beaucoup d'autres, les deux premiers mois de la guerre l'ont laissé sans voix, tout à l'effort humble et passionnément obscur de n'être qu'une unité dans la tâche commune de tenir jusqu'à bout de forces contre l'envahisseur, prêt à tous les sacrifices dans l'espoir de donner aux puissants alliés l'occasion, le loisir d'opposer à l'ennemi une barrière définitive.

Mais quand tout fut consommé, quand la Belgique, traversée et meurtrie, n'a plus été qu'un coin de sable au bord de la mer, à l'extrémité de la ligne infranchissable des armées de la civilisation, le poète (Cammaerts) a senti l'âme de son pays lui remonter à la gorge dans un sursaut d'amour et d'orgueil. Et, après Anvers, voici qu'il s'écrie :

Chantons, Belges, chantons,
Même si les blessures saignent, même si la voix se brise,
Plus haut que la tourmente, plus fort que les canons,
Chantons l'orgeuil de nos défaites,
Par ce beau soleil d'automne,
Et la joie de rester honnête,
Quand la lâcheté nous serait si bonne.

Il ne faut pas que le lecteur se rebute de la liberté du rythme et de la succession approximative des assonances. Cammaerts dit dans un poème préliminaire : "Ma lyre tinte d'une corde, mon vers cloche d'un pied." Mais nous savons qu'il s'est, une fois pour toutes, affranchi des règles de la prosodie classique ; moins que jamais il serait tenté d'y revenir aujourd'hui pour obéir à l'inspiration qui le domine. Car l'horreur des mots inutiles et de la phrase purement musicale dont il a toujours fait montre se double cette fois d'une pudeur particulière à ne rien tenter contre l'expression rigoureuse de la pensée. Il pallie même d'un prétexte de charité la publication de ces vers, vendus pour "l'oeuvre de la pipe du soldat".

J'ai mis ici mon coeur tout nu
Sans écran et sans voile,
Afin qu'ils fument une pipe de plus,
Sous les étoiles.

En réalité, il écrit pour obéir à un instinct secret, impossible à refréner, mais inapte à se traduire autrement qu'en transposition directe, exempte de parure ou d'afféterie. Par une juste récompense, l'artiste se retrouve plus pittoresque et plus harmonieux dans cette apparente sécheresse. La couleur, la musique même de ces vers irréguliers, on y devient sensible si on perçoit tout le relief et tout le rythme que donne aux mots et à leur agencement une vision profondément sentie de la plus magnifique des réalités.

Au drapeau, au drapeau
La patrie vous appelle,
Il n'a jamais flotté si haut,
Elle n'a jamais été si belle.

Rouge pour la rage des flammes,
—Noir, jaune et rouge —
Noir pour la cendre des deuils,
—Noir, jaune et rouge —
Et jaune pour le salut de l'âme
Et l'or fauve de notre orgeuil.

Cette traduction toute immédiate du sentiment patrictique, on la retrouve encore dans l'hommage du poète au Roi, inspiré bien plus par l'ivresse de l'abnégation et du strict devoir que par une admiration pompeuse et platonique.

Nous vous suivrons, Sire, où vous nous conduirez,
Par le gel et par la pluie,
Par les bois et par les prés,
Et nous vous donnerons notre vie
Quand vous voudrez.

La figure royale est ici identifiée à la cause sacrée, à l'espoir invincible, à la force de la nation immortelle. Et c'est bien ainsi qu'elle apparait aux Belges, qu'elle est désormais incorporée à la vie du peuple au point que la séparer des souffrances, des orgueils, des ambitions et des certitudes collectives serait altérer le visage même de la patrie.

Que Dieu vous garde, Sire, comme vous nous gardez,
Qu'Il vous protège comme vous nous protégez,
Roi de Furnes, roi du "Petit Soldat",
Roi de l'honneur et de la parole donnée,
Roi de cent prairies et de vingt clocher,
Orgeuil de la Patrie,
Champion de l'Humanité...

Et pour la première fois ces grands mots ont un retentissement équivalent à leur sonorité, revêtent une couleur de vie familière bien qu'héroïque et donnent au rythme secret de la pensée une allure de réalité quotidienne.

* * *

Les poètes demeurés au pays occupé nous offriront sans doute, plus tard, un écho tragique de l'âme nationale aux écoutes, attentive au glorieux frémissement de la victoire remportée par elle à chaque heure, à chaque minute par le dédain profond, l'indifférence absolue et la constance incoercible témoignés à l'ennemi au cours de ces longs mois de solitude et de sacrifice. Déjà la Belgique exilée ressent quelque chose d'analogue et, malgré la sécurité assurée, rejoint les souffrances et les fiertés du pays abandonné. Les poètes peuvent beaucoup pour rapprocher les fractions distinctes du coeur de la patrie dans une communauté de douleur et de réconfort. Emile Cammaerts traduit le sentiment de regret, d'amour et de certitude du réfugié sur le sol anglais. Ce dialogue de *l'Aveugle et son fils* décrit les alternatives de mélancolie et de joie par lesquelles nous passons tous :

Je me sens loin, bien loin de la patrie...
D'où vient que ces voix
Me semblent familières ?
. . . . . .
Je sens, dans l'air que je respire,
Un parfum de liberté,
Je sens frémir les cordes de ma lyre
Sous un souffle inspiré,
Les oiseaux, les arbres, les rivières
Me parlent de chez nous,
Pourquoi ma peine me devient-elle moins amère ?
Pourquoi le repos m'est-il si doux ?

A quoi le fils répond comme un écho :

Mon père nous sommes en Angleterre.

Et l'aveugle de conclure :

Incline-toi, mon fils, agenouille-toi
A côté de moi,
Prenons, entre nos doigts meurtris,
Un peu de cette terre hospitalière
Et baisons ensemble, en pensant au pays,
Le sol de l'Angleterre.

Ainsi le poète s'oriente insensiblement vers un commentaire plus attendri et plus soutenu d'émotion picturale de la réalité nationale. Un peintre de chez nous, un peintre ardennais, Auguste Donnay, a atteint naguère le sommet de son art en situant sur une des collines de la vallée de l'Ourthe une fuite en Egypte. Ce petit tableau du musée de Liège, où la Vierge, l'Enfant et l'âne émergent d'une aube encore bleue, parmi des rochers gris, des arbres bruns, devant une maison de larges moellons et de tuiles et où, sur le bord du chemin, saint Joseph, en vieux paletot, interroge un paysan issu du sol même, s'évoque naturellement quand on lit ce *Noël de* 1914, dans lequel Cammaerts fait parler ainsi le Nourricier et l'homme :

Que cherchez-vous si vite, vieux,
Avec cette jeune femme ?
D'autres hommes et d'autres cieux,
D'autres coeurs et d'autres âmes,
Pour abriter le fils de Dieu.

Donnay avait peint dans une note analogue un tableau destiné à devenir célèbre. Il venait d'être placé avant la guerre, en Ardenne aussi, dans la vieille église d'Hastières-sur-Meuse. Large triptyque, tout baigné de lumière wallonne, cette lumière diffuse, désespérante à noter, si différente de l'éclat et de la précision des ciels flamands, mais si favorable à l'âme mystérieuse et profonde des choses et des gens. On y voyait dans le cadre d'une courbe de la Meuse, celle même qui se découvre du seuil de l'église, flotter le corps de saint Walhère, patron de la région, martyrisé aux premiers temps par un mauvais prêtre auquel il était venu reprocher ses crimes.

L'église a été profanée par l'armée allemande, le curé du village martyrisé et mis à mort par la soldatesque, les petites maisons à gros moellons sont en ruines et sur tout le paysage, âpre et délicieux, flotte une atmosphère de crime.

Comprend-on pourquoi la Sainte-Famille, située par le peintre en Ardenne, a dû fuir ces lieux ravagés et pourquoi le poète, la voyant passer dans son rêve, ce soir de Noël anglais parmi les exilés de Belgique, murmure :

Ils ont passé dans la nuit bleue,
Ils ont passé par là,
Joseph marchait devant,
Tirant l'âne par la bride
Et la mère serrait l'enfant
Contre son sein vide.
Ils ont trotté par là,
Ils ont trotté dans la nuit bleue
Plus de six lieues,
Fuyant les soldats,
Les bourreaux,
Les cités et les hameaux,
Et les cris déchirants
Des saints innocents.

Cependant le jour où il a été donné au poète lui-même de rejoindre les soldats sur le front de l'Yser, il n'en a rapporté que des visions de tendresse et d'espoir. Dans ce coin de West-Flandre, qui vit l'arrêt des hordes barbares par la valeur tenace d'une armée épuisée, secondée par la terre et les eaux, l'aspect de la guerre prend soudain un sens pathétique qui dépasse l'horreur coutumière et atteint l'image de la nature plus forte que tout. Un village ruiné, une cité détruite, un clocher, une maison chante à travers la plaine basse sous le ciel mouvant une victoire invisible, mais partout ressentie. Le courage des hommes participe à la certitude qu'affirme *l'humble et glorieux pays entre* une rivière héroïque, la mer majestueuse et le sable mouvant.

On n'aperçoit pas l'ennemi, tassé derrière l'inondation ; l'air suffit à peupler la solitude et la moindre maison qu'on regarde est "une voix dans le désert" :

C'était sur le front,
A cent pas des tranchées,
Une petite maison
Morne et isolée.
Pas un homme, pas une poule, pas un chien, pas un chat,
Rien qu'un vol de corbeaux le long du chemin de fer,
Le bruit de nos bottes sur le pavé gras
Et la ligne des feux clignotant sur l'Yser.
. . . . . .
Puis, tout à coup, chaude, grave et douce
Comme le soleil sur la mousse,
Tendre et fière, forte et claire
Comme une prière,
Une voix de femme sortit du toit
Et la maison chanta.

Or ce chant ne sera point une lamentation, ni un appel de vengeance. Sous les pierres meurtries de la maison morte, une sève nouvelle déjà monte. Où trouve-t-elle sa source dans ce pays humide et visité par le fléau ?... C'est un mystère admirable, mais elle s'épanouit et devance même le printemps.

Quand nos bourgeons se rouvriront
— Saules rouges et gris chatons —
Quand nos bourgeons se rouvriront,
Nos vaches beugleront.
. . . . . .
Frapperont nos marteaux
— Bras nus et torses chauds —
Et ronfleront nos scies
Autour de nos prairies.

S'ouvriront nos églises
— Nieuport, Ypres et Pervyse —
Et sonneront nos cloches,
Le dur tocsin des Boches.

Tinteront nos truelles,
— Dixmude et Ramscapelle —
Et reluiront nos pelles,
Et cogneront nos pioches.

Glisseront nos bateaux,
— Goudron noir et mouettes —
Chantera l'alouette
Le long de nos canaux.

Et fleuriront nos tombes
— Mésanges et pigeons bleus —
Et fleuriront nos tombes
Sous le soleil de Dieu.

Et ce n'est point une fantaisie de poète. Cammaerts, ici, est bien dans la tradition de notre art. On l'a vu, longtemps avant la grande guerre, dans *la Guirlande des dunes*, de Verhaeren, dans les petits poèmes de Maeterlinck et dans des romans lyriques comme *le Vent dans les moulins*, de Lemonnier, la poésie belge ne peut se séparer de la terre et son idéalisme, même mystique, est intimement lié à l'aspect des choses sous le soleil.

Le patriote, l'ami des soldats, l'homme lourd de haine contre l'ennemi est allé au front et, dans les images qu'il en rapporte, il y a surtout des coins de terre et de ciel, une chapelle naïve au coin d'une route, dont la statue de porcelaine a été prise pour orner une tombe. La chapelle au coin de la route, la tombe à peine indiquée par un carré de briques et quelques brins d'osier associent à la mort du soldat la vie traditionnelle du pays.

Cette alliance de la mort et de la vie apparait encore dans la réminiscence du martyre de la Belgique, et c'est toujours pour donner une leçon de certitude :

Il est une armée mystérieuse,
Qui ne saurait périr,
Et dont les ombres silencieuses
Hantent notre souvenir.

Elle compte parmi ses soldats,
Des femmes, des vieillards, des enfants.
Ses généraux n'ont pas trois mois
Et ses sergents ont des cheveux blancs.

Nos souffrances sont ses conquêtes,
Nos défaites sont ses victoires.
C'est la grande force muette
Qui forge l'or de notre gloire.

C'est l'armée de ceux qui sont morts,
En maudissant les Allemands
Et dont les invincibles renforts
Vengeront le sang innocent.

Ainsi, dans le coeur du poète où se reflète le coeur du pays, la Belgique n'a rien perdu puisqu'elle a gardé son âme sereine et croyante. Pour qu'elle la perdît, il faudrait que son ciel changeât, ne versât plus à ses enfants des leçons de constance et d'énergie, n'embellit plus, au lendemain des tempêtes, l'eau du canal, le toit rouge et le volet vert ; il faudrait que la terre, sous le schiste ardennais ou le sable flamand, sentit mourir en ses entrailles profondes l'âme des héros obscurs qui l'ont fait fleurir à travers les temps. Et cela n'est pas au pouvoir de l'Allemand. Il ne connaît rien, n'a rien deviné, rien pressenti de la force de notre peuple. A sa face épaisse et obstinée, l'enfant belge peut jeter comme un défi une poignée de terre inconquérable. Sur ses lèvres, Charles Decostes avait déjà placé la réplique vengeresse en faisant dire à son Ulenspiegel, se dressant du tombeau où on le croyait déjà couché pour toujours : "Est-ce qu'on enterre Ulenspiegel, l'esprit, Nele, le coeur de la mère Flandre ? Elle aussi peut dormir, mais mourir, non." Et Cammaerts, meilleur interprète encore de la confiance invincible du peuple religieux, célèbre le jour de Pâques de cette année par cette prière :

Toi, qui, cette nuit, surgis du tombeau
Malgré les prêtres, malgré les soldats,
Toi qui brisas la pierre et qui rompis les sceaux,
Que Pilate t'imposa,
Fais que ma Patrie surgisse
Du sépulcre allemand
Et que la victoire bénisse
Les armes de nos enfants.

La poésie belge n'a pas besoin, on le voit, de hausser le ton pour s'égaler à la gloire nouvelle. Il lui suffit de cueillir sur le sol ravagé — et sur l'âme meurtrie — les simples fleurs de l'invincible printemps.

Henri DAVIGNON.

INTERESSANT POUR LES FUMEURS

Le tabac, comme le blé, le raisin, l'orge, a besoin d'être fermenté; il n'y a qu'au Canada où on le fume à l'état brut, et c'est ce qui fait la réputation peu enviable du tabac canadien.

Notre Compagnie, voulant remédier à cet état de choses, a fondé à Saint-Jacques L'Achigan, un établissement de fermentation moderne, et par un choix judicieux des récoltes et un procédé de fermentation rationnel et scientifique est arrivée: 1o. A éliminer le goût de vert, l'âcreté et le surcroit de nicotine, qui produisent cette odeur si désagréable; 2o. A faire un tabac inoffensif, avec un arôme doux et délicat; 3o. A assurer une combustion parfaite et l'uniformité permanente du goût et de la qualité.

Nous offrons sous le nom de "HEROS" un mélange de Havane et de Quesnel. Si votre marchand ne l'a pas, nous vous en expédierons une livre, par la poste, sur réception d'un bon de poste de 75 sous, dans Québec et Ontario, de 80 sous dans le Manitoba et de 85 sous dans tout autre endroit. Ceci met à la portée des personnes les plus éloignées un tabac de haute qualité pour un prix raisonnable.

La St. Jacques Tobacco Packing Co., Limitée.

E. N. Cusson, gérant,
Saint-Jacques, Cté Montcalm, Qué.

AU FIL DE L'HEURE

Les sauterelles

Les sauterelles, selon Larousse, insectes orthoptères sauteurs, nous payent une visite. Le maire de Montréal n'a pas encore jeté son mot là-dessus, mais la population intelligente de notre ville qui lit les journaux, curieuse de constater de visu ce en quoi consiste un envahissement, est tout aise de les recevoir. Tout le monde fera son profit d'une semblable venue, surtout les modistes, les propriétaires de café-restaurant, les fabricants de bibelots qui, profonds analystes de la nature humaine, la savent avide de nouveautés, car ils savent bien des choses, ces gens-là! Surtout que la mode, dans le boire, le manger, l'accoutrement et tous les aléas, ne dépend que d'une innovation effrontée, d'une chanson-coqueluche, des chichis capricieux d'une danseuse ; que les faits divers, le calendrier des événements en dirigent aussi les variantes. Et un jour, ils triompheront en lisant, dans un quotidien-madrier quelconque, le bout de carnet mondain suivant : "Madame la docteresse X a convié à un banquet-sauterie, hier soir, les nombreux admirateurs de sa cuisine nouvelle. Le plat de guerre a été tout bonnement le préparé à la sauterelle, dans la melasse s'il vous plait, pimenté d'un herbiforme dont elle a le secret. Les quelques choyés des dames qui troussèrent un compliment eurent la présence d'esprit de mettre le festival sous la haute protection de Saint-Jean-Baptiste, l'initiateur du mets dont il se nourrit nombre d'années au fond de son désert, et de dégoiser contre Moïse qui voulut en purger l'Egypte, malgré une violente opposition, lors des dix fléaux. Nos élégantes portaient sur la tête, pour le bal-insectivore, qui se donna le soir, le morion surmonté d'une sauterelle, et sur les joues, au lieu de la mouche endormie, encore la sauterelle. Ça été féérique."

. . . . . .

Tout ceci est fort possible. Edouard Drumont, dans la "France Juive", parle bien d'une mode des plus grossières qui fit rêver aux femmes de son pays, il y a quelques quinze années, de se faire suivre, au lieu du chien, par la drôle de bête chez qui Jésus, pour la punir, fit entrer le démon, près d'une rivière où ils se jetèrent, en Galilée, et aux hommes, de porter son effigie sur leurs cravates, en guise d'épinglettes!

Si, comme le dit un confrère d'un journal du matin, "la nuée des minuscules teutons" continue d'emboutir notre atmosphère, nous ne jurerons que par eux, nous ne fumerons que les cigarettes Sauterelles qui riment en Dardanelles et nos esthètes auront sur le champ la punition qu'ils méritent, en assassinant le bon goût, lorsqu'ils verront la pauvre échancrure de leurs chemisettes "fifi" donner logis à ces sauteurs, que Larousse, si l'on se souvient, taxe de orthoptères.

Ces pauvres "navots"

Au retour des vacances, dans les collèges, la manie des brimades reprend de plus belle, et c'est triste de voir le petit gosse pleurer silencieusement, au fond de la salle, les deux mains crispées sur la figure, toute rouge et toute mouillée de larmes! Il lui en a tant coûté de laisser maman, la soeurette qui avait toujours son tablier plein de dragées, la grand'mère et ses plaintives romances, ses histoires de fées, de revenants, ses contes de l'Enfant Jésus, et ses lunettes bleues, Pateaud, le mâtin qui le caressa si longtemps à son départ, enfin le bois où l'on prenait la dinette, où papa fumait un cigare qui sentait bon, la maison et ses fleurs grimpantes, son jet d'eau plein de poissons jaunes, monsieur le curé et Mathurin qu'on aimait pour sa charrette à foin ! Oui, Germaine avait bien dit que ça ne serait pas dur, mais mon Dieu, qu'elle s'était trompée!

Déjà, il a reçu un coup de pied assez accentué et plus de gros mots qu'il n'en fallait pour le toucher jusqu'aux larmes ! Un grand efflanqué est bien venu lui taper sur l'épaule, un père lui a bien dit qu'il fallait déposer son chagrin aux pieds de Notre-Seigneur, mais le triste bonhomme pleure encore....

Ne soyez pas cruels, de grâce, pour les petits qui commencent ! Souvenez-vous, qu'il vous fut pénible à vous aussi, de ne voir aucune main se tendre vers la vôtre, et les nouveaux ne morderont plus leurs mouchoirs pour étouffer des sanglots...

Roger BON-TEMPS.

SI un journal donne à ses lecteurs des nouvelles exactes, précises et complètes, sans parti-pris, de la manière la plus honnête du monde ;

Si ses articles de rédaction sont sensés, dignes, pleins de renseignements et écrits sans souci des intérêts de partis ;

Si l'exécution typographique, la disposition des nouvelles et des articles en sont de bon goût et de classement excellent ;

Si ses articles, ses nouvelles de tête, et ses chroniques politiques et parlementaires en appellent à la meilleure classe de lecteurs qui soit dans le pays ;

S'il n'annonce que des maisons et des produits honnêtes et refuse les réclames tapageuses ou nuisibles;

S'il ne verse jamais dans la sensation et peut être mis aux mains de tout le monde ;

Si c'est le seul journal de l'après-midi à deux sous dans la région et même dans la province ;

Vous savez du coup que ce journal est un excellent médium d'annonces, car il pénètre dans les familles les plus respectables et recrute ses abonnés et ses lecteurs dans les classes les plus intelligentes du pays.

Le DEVOIR est le type de ce journal, au Canada.

Il a une clientèle de lecteurs et d'abonnés offrant le meilleur champ possible à l'annonce et aux annonceurs intègres et soucieux de leurs intérêts.

Aussi tous devraient-ils s'en servir pour leur publicité.

LE DEVOIR
MONTREAL

LE BUREAU MUNICIPAL DE RENSEIGNEMENTS

Montréal, 12 août 1915.

M. le Directeur du "Nationaliste",
Montréal.

Monsieur le Directeur,

Nul sans doute n'est mieux au fait que vous (je crois même que le "Nationaliste" en a déjà parlé à plusieurs reprises) des efforts tentés à l'Hôtel de Ville, depuis fort longtemps déjà, par nos divers groupements d'hommes d'affaires — Chambre de Commerce, Board of Trade, Association Manufacturière — en vue d'obtenir de nos administrateurs la création d'un Bureau municipal de renseignements. Sur le rôle d'un tel bureau, les services qu'il pourrait rendre, le besoin pressant qui s'en fait sentir, il serait superflu, je crois, de s'étendre. Ce sont là autant de points sur lesquels l'unanimité est aujourd'hui faite, aussi bien à l'Hôtel de Ville que dans le public. Tout le monde aujourd'hui chez nous comprend, tout le monde reconnait que nous ne saurions rester plus longtemps, à cet égard, en arrière de toutes les autres grandes villes d'Amérique, — en arrière de toutes les moyennes villes d'Amérique. — en arière même de villes qui n'ont pas le dixième de la population ou de l'importance de Montréal.

Dans ces conditions, on pourrait sans doute supposer l'affaire pratiquement bâclée, et que nous verrons s'établir sans retard à Montréal un Bureau de Renseignements répondant de tous points aux exigences de la situation. Devant la décision que viennent de prendre nos échevins relativement à cette question, il parait malheureusement qu'il faut déchanter.

Que se proposent, en effet, de faire ces messieurs ? Trouvant trop onéreux à leur gré le modeste crédit de $7,500 voté pour la fin susdite par MM. les Commissaires, ils n'entendent rien de moins faire que de le rejeter en entier, — non point, prétendent-ils, qu'ils soient opposés au projet en lui-même, bien au contraire ! mais parce qu'à leurs yeux la meilleure façon, et la plus économique, de le réaliser, serait encore de faire du nouveau Bureau, au lieu d'un service distinct, une simple annexe de la secrétairerie municipale (vulgo : Bureau du Greffier).

Que des hommes sérieux, s'ils ont la moindre conception de ce qu'est un Bureau de ce genre, s'ils ont tant soit peu réfléchi sur la quantité et la nature du travail qu'il doit accomplir, sur les connaissances et les qualités toutes spéciales requises pour en assurer le bon fonctionnement... que des hommes sérieux aient pu s'arrêter le quart d'un instant à une idée aussi saugrenue, franchement, voilà qui dépasse l'imagination.

Comment ! Pour lutter sur ce terrain avec Edmonton, avec Winnipeg, avec Toronto, Montréal irait confier son Bureau de Renseignements... à qui ? Au sénateur David, à M. Beauset, à M. Crépeau, tous braves gens si l'on veut, et gens de devoir, mais qui les uns et les autres — outre qu'ils sont suffisamment occupés déjà — ne sont pas plus faits pour pareilles fonctions, assurément, que pour assumer la direction d'un état-major en temps de guerre. Quand il faudrait à ce poste des hommes — ou au moins un homme — au fait des affaires, on irait y installer trois fonctionnaires qui n'en ont manifestement ni la pratique, ni même l'intelligence. Ce serait le cas ou jamais de rappeler le mot de Beaumarchais : " Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. "

Il n'est pas trop difficile, je crois, monsieur le directeur, de prévoir les fruits que nous pourrions attendre de cette ingénieuse combinaison. Demandez plutôt à tous ceux des hommes d'affaires de Montréal qui ont été par le passé en mesure d'apprécier la valeur de la secrétairerie municipale en tant que bureau de renseignements. Pour m'en tenir à mon expérience personnelle, je vous dirai qu'en deux ans seulement — c'est-à-dire depuis que je m'occupe d'une façon active des travaux de la Chambre de Commerce — il est venu à ma connaissance au moins CINQ CAS où de grands industriels étrangers en quête de renseignements sur Montréal, se sont vainement adressés à notre secrétairerie municipale sans pouvoir en obtenir autre chose que des réponses puériles, et même quelquefois SANS EN RECEVOIR AUCUNE REPONSE QUELCONQUE. Les capitaux de ces mêmes industriels contribuent aujourd'hui à la prospérité de Toronto, Winnipeg, etc. Voilà ce que je sais.

Vraiment non, ce sont d'autres hommes que ceux-là qu'il nous faudra à la tête du bureau projeté. Malgré tout espérons, monsieur le directeur, espérons que nos échevins réfléchiront, et qu'ils ne voudront pas nous faire cette mauvaise farce.

Agréez, je vous prie, monsieur le directeur...'

UN HOMME D'AFFAIRES.

TEL. MAIN 5539

Tout en fait de marbre

Le manufacturier de marbre le plus moderne au Canada pour marbre solide et artificiel.

Nous pouvons tout faire en marbre, selon les plans et dessins fournis. Nous avons les plus forts contrats actuellement. Notre marbre est très solide, net, bien poli et 50 p.c. meilleur marché que tout autre.

J. E. CARREAU

Importateur et manufacturier de marbre et d'ameublement d'église. Décorations funéraires et autres, une spécialité. Autels, bancs, chaires, etc., etc.

13 et 15 EST RUE NOTRE-DAME MONTREAL

TOUTES LES DERNIÈRES NOUVELLES DU SAMEDI

LE NATIONALISTE

MONTRÉAL, CANADA ET ÉTRANGER
(Fils spéciaux : Ottawa et Québec.)

ÉCHOS DE SAINT-LIN

Notes et impressions

D'abord, Saint-Lin n'est plus Saint-Lin tout court, c'est "Saint-Lin des Laurentides", depuis que le petit village d'antan est devenu une ville avec des trottoirs en béton, des rues en macadam, trois débits d'alcool et une population d'environ deux mille âmes. C'est la paroisse, la municipalité rurale, qui a conservé le vieux nom.

"Democrat to the hilt", la paroisse, voyez-vous.

* * *

Le train d'excursion contenait bien quinze cents personnes, dont beaucoup de familles complètes, femmes et enfants. Des groupes de jeunes filles ont gentiment chanté, sous l'oeil maternel. Ces messieurs étaient très intéressés, mais la Garde veillait...

* * *

Les six ou sept stations du parcours ont passé l'une après l'autre au milieu d'une indifférence complète. Personne aux gares que quelques excursionnistes paisibles, et pas une maison pavoisée dans les villages. Cela n'empêchera pas certains journaux de dire que des foules délirantes ont acclamé le vieux chef à chaque endroit.

Absentes, les foules.

* * *

A Saint-Lin, par exemple, autre chanson. La gare disparaissait au milieu d'une foule énorme et grouillante. Toutes les maisons étaient gaiement pavoisées. La petite ville y a été de tout son coeur, il faut le dire. Rarement manifestation publique a été menée avec autant de bonne volonté générale, d'ensemble et d'entrain. Saint-Lin a bien fait les choses.

* * *

Et qui dira le charme et l'exquise hospitalité des... laurentiennes, pour ne pas dire les Saint-Linoises, ce qui pourrait en porter quelques-unes à nous chercher... noise.

* * *

Il n'était pas question d'autre chose dans le compartiment des fumeurs où se sont retrouvés les journalistes, au retour. Chacun avait laissé à Saint-Lin une partie de son coeur. Ceux qui sont mariés faisaient semblant de dormir, mais ils n'en pensaient pas moins.

* * *

Soit dit entre nous, Sir Wilfrid a embrassé les jeunes filles plus que de raison, pendant que les journalistes rongeaient leur frein à distance. Il est beau, "l'idéal de justice et de liberté!" Au moins, s'il nous était resté des miettes!

* * *

D. A. tenait à présenter son bouquet. Il a eu le bon esprit d'être court. Mais tout de même allez donc demander à un député de ne pas saisir l'occasion de "remercier ses électeurs d'être venus en si grand nombre..." etc., etc., etc., Seigneur!

* * *

M. Laurier venait d'embrasser la jeune fille qui portait les fleurs du comté local: "J'aime beaucoup M. Lafortune, dit-il, mais il me permettra de ne pas le remercier de la même façon."

Ce badinage a déridé l'assemblée pour le reste de la journée.

* * *

Voyez-vous le "vieux Coq" embrasser D. A.? "A trois heures de l'après-midi, monsieur l'Orateur!"

* * *

Dans une vitrine de magasin, une inscription se cachait modestement : "Notre foi, notre langue, nos droits."

Personne n'avait songé à inscrire ces mots sur l'une des grandes inscriptions qui barraient les rues. Preuve de bon goût et de jugement de la part du comité. Il y a temps pour tout.

* * *

Il fallait cependant que la vie du héros de la fête fut résumée d'un mot. Il le prononça lui-même : "J'ai toujours appartenu au parti libéral..."

On s'en doutait.

* * *

Samuel de Champlain et Chomedy de Maisonneuve n'appartenaient à aucun parti politique. Ils appartenaient à la mission civilisatrice de la race française en Amérique.

* * *

Beaucoup de personnes appartiennent encore à la même cause, qui ne manque pas d'une certaine noblesse.

* * *

Il est vrai que ces personnes sont très peu pratiques et n'ont jamais été les créateurs du soi-disant "âge d'or des Canadiens".

* * *

Tous ces noms qui sonnent comme des chaines au pied de notre race, l'époque qui comprend ces dates douloureuses, un Canadien-français appelle cela "l'âge d'or".

* * *

L'âge d'or Greenway ! L'idéal de justice au Keewatin! L'idéal de liberté dans les écoles d'Ontario!

* * *

On a peut-être doré nos chaines, en effet, mais ce sont tout de même des chaines.

* * *

Tous les braves gens qui étaient là, ne sont pas sans éprouver une certaine angoisse au sujet de l'avenir de notre race et des misères qu'on nous fait, dans la province où habite le grand chef. N'aurait-il pas pu leur en dire un petit mot?

* * *

Puisqu'on était en famille, voyons, entre bons Canadiens-français, fiers d'appartenir à la noble race française et désireux de voir son influence salutaire se perpétuer sur le sol d'Amérique. Il n'y a pas deux opinions là-dessus, n'est-ce pas?

* * *

Un bon vieillard est venu serrer la main à M. Laurier, sur l'estrade.

—Vous savez bien, dit-il, quand vous aviez une dizaine d'années, vous étiez venu "chainer" un morceau de terre chez nous. Vous étiez tout mince et je riais de vous...

—Il y en a beaucoup depuis qui se sont permis cette liberté à mon endroit, a répondu M. Laurier en souriant.

Et le vieux M. Gariépy, qui a quatre-vingts ans passés, s'en est allé tout content en disant à ses voisins:

—Il est bien toujours pareil, Sir Wilfrid, c'est un homme qui aime à rire, il est histoireux...

* * *

Le vent était aux définitions, il n'y a pas à dire: un homme "histoireux" qui a appartenu toute sa vie au parti libéral...

* * *

L'embêtement, c'est que pendant toutes ces "histoires"-là, nous nous sommes faits manger la laine sur le dos...

* * *

Ou, plus exactement, sur le "juste milieu" du dos, dirait sans doute M. Rodolphe Lemieux, qui a eu le... front d'affubler son homme du titre d'héritier de la politique de La Fontaine.

Quant on se rappelle que La Fontaine fut avant tout un homme de caractère, et que ce fut grâce à ses fières revendications que l'usage de la langue française fut rétabli au Parlement, on ne peut s'empêcher de trouver que le compliment est assez réussi, comme pavé.

* * *

A propos de revendications, les personnes qui auraient à écrire à M. Rodolphe Lemieux, à son bureau de Montréal, devront sans doute adresser leur enveloppe en anglais, s'il veulent être sûrs que l'employé ne se trompera pas de porte.

En effet, la seule inscription qu'on voie, dans l'édifice Union, sur la porte de ce champion de nos droits, de notre langue et de notre foi, est la suivante:

Hon. R. Lemieux, K.C.,
(King's Counsel).

* * *

Il n'y a pas à dire, notre langue et notre race ont "une belle avenir" avec tous ces "histoireux"-là!

L'AUTRE.

EST-CE LA RAGE ?

Enfin M. Rodolphe Lemieux a réussi à plaire au tory et fanatique *Standard*, de Kingston !

Commentant le conseil que le lieutenant de M. Laurier donnait l'autre jour aux Canadiens-français de ne pas oublier que la victoire allemande serait l'écrasement des petites nationalités, le *Standard* dit :

"Ces paroles à propos sont nécessaires bien qu'elles ne devraient pas l'être. Les Canadiens-français ont toutes les raisons d'être reconnaissants à la Grande-Bretagne et de le prouver. Elle leur a conservé leur franchise, leurs droits et leurs privilèges. Veulent-ils qu'on les accuse non seulement de basse ingratitude mais de lâcheté en s'abstenant de se battre côte à côte avec les soldats de l'Empire *qui se battent pour leur assurer ces droits et ces privilèges.*"

A quels esprits de contradiction avons-nous affaire ?

Deux ou trois jours avant, le même *Standard* publiait cet article que nous citions samedi dernier, niant tout droit à leur langue aux Canadiens-français en dehors du Québec ; et maintenant il ose affirmer que les soldats de l'Empire se battent "pour la défense de ces droits et privilèges!"

Est-ce la rage qui détraque ainsi le cerveau du rédacteur du *Standard* ?

J. MANUBY.

TAS DE FARCEURS

Le peuple oublie si vite que certains journalistes, comme la plupart des politiciens, se croient tout permis.

Qui sème le vent... écrivait l'autre jour le *Soleil* en tête d'un article attribuant aux harangues passées de MM. Blondin, Sévigny, Coderre, etc., les difficultés de recruter que l'on rencontre aujourd'hui.

Et la campagne libérale de 1896 nous revenait aussitôt à la mémoire, avec les dénonciations de l'*Electeur* à Québec, du *Soir* à Montréal, des Choquette et des Brodeur contre ce vieux Tupper, les Angers et les Taillon qu'on représentait trinquant au champagne pendant qu'ils envoyaient les Canadiens se faire éventrer en Afrique, en Asie. Tout cela parce qu'on achetait des fusils pour la défense du pays !

Et la chair à canon du *Canada !* Et les articles du farceur du *Soleil* qui, la veille encore du vote impérialiste de 1909, dénonçait l'entrée du Canada dans les conflits européens !

La présence de MM. Coderre et Blondin dans le cabinet fédéral, la nomination de M. Sévigny au poste important de député-orateur de la Chambre des Communes, sont un encouragement pour tous les fauteurs de discordes," ajoute le *Soleil*.

Lisez Brodeur, Lemieux et Choquette à la place de Coderre, Blondin et Sévigny, ou, plutôt, ajoutez-les à ces derniers, et vous aurez une plus juste idée de tous ces farceurs.

Le *Soleil* fait mieux de laisser à d'autres la tâche de morigéner les comédiens. Ce rôle est au-dessus de ses moyens.

A. LOMER.

LA "SENTINEL"

ET LE DROIT DE SUFFRAGE.

La *Sentinel* orangiste fait une suggestion qui nous va pourvu qu'elle soit complète.

Elle demande que le droit de vote soit refusé à toute personne incapable de répondre en anglais à de simples questions.

"Le bien-être du pays, dit-elle, veut que ceux qui déterminent le caractère de la représentation soient au courant des mouvements de la vie politique."

Seulement, il faut que la loi soit la même pour tous. Or la constitution reconnait deux langues officielles au pays et le mouvement de la vie politique s'exprime en français dans une grande partie du pays. Donc l'épreuve demandée par la *Sentinel* comme base du droit de suffrage devra comprendre les deux langues.

C'est-à-dire que quiconque ne pourra répondre en français et en anglais à de simples questions sera privé du droit de vote.

La *Sentinel* en est-elle?

Nous attendons sa réponse.

P. L.

POUR AVOIR UNE PAIX DURABLE

UNE COMMISSION DE NEUTRES SE FORME A LA HAYE ET LANCE UN APPEL AUX BELLIGERANTS. — "LE RESPECT DU VOISIN".

LaHaye via Londres, 14. — L'association pacifiste des Pays-Bas s'est adressée au Dr Loudon, ministre des affaires étrangères de Hollande, lui demandant d'aider à former une commission permanente de représentants des pays neutres qui travaillerait en faveur de la paix.

Le conseil a aussi publié un manifeste en hollandais, en anglais, en français, en allemand et en russe, exhortant tous les peuples belligérants à proclamer leur désir de la paix. Ce manifeste met en lumière le fait que l'unique victoire garantissant une paix durable doit être une victoire morale du peuple. On n'exige pas nécessairement de ce dernier d'aimer un ennemi comme soi-même, ou même d'aimer un voisin comme soi-même, mais simplement "d'avoir pour le voisin le respect qu'on veut pour soi-même."

BROYE ACCIDENTELLEMENT

Les jurés du coroner ont rendu un verdict de mort accidentelle, samedi, dans le cas d'un nommé William Haw, tué la veille, à la Saint Lawrence Bridge Works, à Lachine.

Les témoignages révélèrent que le malheureux avait été broyé sous un lourd marteau mécanique dont le fonctionnement lui était confié. On fut d'opinion, comme il n'y avait personne autour de Hay au moment de l'accident, que la victime, alors qu'elle se trouvait sous le marteau, aurait elle-même, par une fausse manoeuvre, mis en mouvement la masse qui le tua.

Haw habitait au No 185, Première avenue, à Lachine.

ENCORE DES SCANDALES

M. TARDIF QUI REVELA L'AFFAIRE DE LA PIERRE DU QUARTIER MERCIER, VA PORTER DE NOUVELLES ACCUSATIONS CONTRE DES CONSTRUCTEURS MUNICIPAUX. — PIERRE VOLEE ET CONTRATS VIOLES ?

M. Z. Tardif, dont les révélations amenèrent l'enquête de la pierre du quartier Mercier avec le résultat que l'on sait, promet de nouvelles sensations dans le monde municipal qui provoqueront, assure-t-on, de vives émotions.

Lundi, la bombe explosera alors que M. Tardif ira demander à M. le pro-maire Saint-Pierre, en l'absence de M. le maire Martin, d'instituer une enquête sur trois accusations qu'il portera, avec de bons éléments de preuve à l'appui, annonce-t-il, contre certains constructeurs actuellement employés à l'exécution de travaux de la ville.

Les accusations, fruit d'une longue enquête, seront écrites; une copie sera remise à M. Saint-Pierre, faisant fonction de maire, et une copie sera envoyée au conseil municipal pour que lecture en soit donnée publiquement, à la réunion de lundi après-midi.

L'affaire, suivant le récit de M. Tardif, peut se résumer comme suit:

Un certain constructeur, chargé de faire des trottoirs pour la ville, dans un quartier de l'ouest, se serait servi de 200 tonnes de pierre appartenant à la ville de Montréal au lieu de se servir de ses propres matériaux.

Le même constructeur aurait ignoré les plans et devis se rapportant à la construction des trottoirs en se servant de briques et de vieilles pierres au lieu des matériaux désignés dans le contrat.

Enfin plusieurs constructeurs faisant des travaux pour la ville violeraient leurs contrats en payant aux ouvriers $1.75 et $2.00 par jour au lieu de $2.50 par jour suivant l'échelle fixée par la ville.

M. Tardif assure que toute sa preuve est faite et que si la ville veut se donner la peine d'ouvrir les yeux, elle en verra de belles.

On ne manquait pourtant pas de scandales à l'Hôtel de Ville!

UN APPEL AUX CHEFS MEXICAINS

WASHINGTON DEMANDE AUX DIFFERENTES FRACTIONS DE METTRE FIN A LEURS QUERELLES.

Washington, 14.—Le secrétariat d'Etat a transmis, aujourd'hui, directement aux généraux Carranza et Villa, aux gouverneurs des Etats et autres chefs mexicains l'appel des nations américaines, demandant aux factions de mettre fin à leurs querelles.

Le gouvernement se propose ensuite de faire des efforts persistants bien qu'amicaux pour que les chefs mexicains qui ont combattu le mouvement se mettent à l'écart dans l'intérêt public.

Le général Villa et ses partisans ayant manifesté l'intention de prendre part à la conférence en faveur de la paix pourvu qu'on établisse un gouvernement stable, on ne s'attend à rencontrer de la résistance que de la part de l'élément Carranza.

Les pays européens, qui ont des intérêts directs au Mexique, ont approuvé le projet, dit-on.

EXILEE PRES DU POLE SUD

LA " GRAND'MERE DE LA REVOLUTION RUSSE " EST INTERNEE AU CERCLE ARCTIQUE.

East Orange, N. J., 14.—Mme Catherine Breshkesvkaya, connue par tout le monde depuis 8 ans sous le nom de " Grand'mère de la révolution russe ", et exilée pour la vie en Sibérie, a été envoyée dans la lointaine ville septentrionale de Yakoutsk, au bord du cercle arctique, suivant une lettre reçue par Mlle Alice Blackwell, ici.

Mme Breshkevskava est âgé de 71 ans. Ses 2 yeux souffrent de la cataracte. On l'a soumise à une réclusion solitaire de 18 mois, à Irkoutsk, à cause d'une tentative d'évasion en Sibérie, où elle est bannie pour toujours.

BOTHA NOMME FELD-MARECHAL

UN JOURNAL DE LONDRES DIT QUE LE GENERAL BOER RECEVRA CE GRADE DANS L'ARMEE ANGLAISE.

Londres, 14.— Le " Raynolds Newspaper " annonce que le général Botha, conquérant de la colonie sud-africaine allemande, sera nommé feld-maréchal, le plus haut titre militaire anglais, dans l'armée britannique, en récompense de son brillant succès contre les Allemands.

LEGER TREMBLEMENT

LES SECOUSSES SISMIQUES EN ITALIE N'ONT POINT CAUSE DE DEGATS.

Paris, 14. — On commence à recevoir de l'Italie méridionale, des rapports sur les secousses sismiques signalées ces jours derniers dans les divers observatoires. Ils disent que le tremblement de terre a été léger non seulement au point de ne pas causer de dégâts, mais encore de ne pas semer d'alarme, tant le choc était peu sensible.

TROIS VICTIMES A LA JAMAIQUE

Kingston, Jamaïque, 14. — On transmet lentement des détails sur les dégâts causés par le fort orage qui a balayé la Jamaïque, hier, car les communications télégraphiques avec la partie nord de l'île sont encore interrompues. On sait toutefois que 3 personnes ont perdu la vie dans la baie d'Annetto, sur la rive nord, où les dégâts sont considérables.

MORT DE M. J.W. HARPER

Biddleford, Maine, 14.—M. J. W. Harper, de New-York, le dernier survivant des frères Harper, éditeurs de magazines, est décédé, aujourd'hui, à Biddleford Pool, à l'âge de 80 ans.

RESTITUTION DE M. CHUTE

L'INDIVIDU QUI AVAIT VENDU UN CHEVAL DE 25 ANS A LA MILICE, REMET LES $155 QU'ON LUI AVAIT PAYEES. — " UNE DES VIEILLES ROSSES ".

Kentville, N.-E., 14.—La commission Davidson a continué son enquête, ce matin, sur les achats de la remonte.

M. James Wood, de Grafton, N.-E., a déclaré qu'il a vendu $150 un cheval de 11 ans. Interrogé par M. Johnson, avocat de la commission, il a nié que la monture eut 27 ans de plus qu'il ne le disait.

M. S. Sanders, de Kingston, a juré qu'il a vendu un cheval âgé de moins de 5 ans, le minimum d'âge exigé des chevaux de la remonte.

—Il était de 4 ans trop jeune, n'est-ce pas ? demande M. Thompson.

—Il l'était, répond le témoin.

Sanders a dit au maquignon que la bête avait moins de 5 ans. Il a reçu $165.

George Woodbury, de Leamont, a confié au maquignon que son cheval dépassait la limite d'âge de 8 ans des montures de la remonte, mais M. Chipman l'a fait acheter. Le maquignon était sous l'impression que la bête avait 12 ans. En réalité, elle en avait 15 ou 16. Elle a rapporté $170 à son propriétaire.

M. E. P. McMaster, de Rockland, a reçu $160 pour un cheval qui boitait un peu et que le maquignon avait jugé " assez vieux pour voter."

M. F. J. Pearson, de Kingston, a obtenu du gouvernement $185 pour un cheval de 11 ans, parfaitement sain.

M. Thompson, l'avocat de la commission, a dit, durant la séance, qu'il a reçu un chèque de $155, que M. H. Chute, de Somerset, a restitué au gouvernement. C'est le fruit de la vente d'un vieux cheval de 25 ans qu'on a du aider à se relever, quand il a été une fois couché, et que le maquignon avait acheté du fils de M. Chute.

M. McNally, médecin vétérinaire, de Berwick, a fait part d'une conversation qu'il a eue avec un agent de la remonte, M. McKay. Ce dernier lui confia qu'on avait acheté quelques bons chevaux, mais qu'on avait jeté le dévolu " sur un tas de vieilles rosses qu'il avait honte d'envoyer hors du pays ". McKay déclara qu'il s'attendait à se faire tarabuster de temps en temps.

La commission ajourna alors ses séances. Elle se réunira, mardi, à Wolfville, pour revenir à Kentville, à la fin de la semaine.

M. MILLERAND PRET A REPONDRE

LE MINISTRE DE LA GUERRE ANNONCE QU'IL DISCUTERA VENDREDI LES CRITIQUES D'UN CERTAIN GROUPE DE DEPUTES.

Paris, 14. — Le cabinet a discuté à une réunion, aujourd'hui, la requête faite par un groupe de députés, dont les chefs ont critiqué entre eux, et parfois au parlement, la conduite du ministère.

On a annoncé à la fin de la réunion que M. Millerand a informé ses collègues qu'il discutera vendredi, les questions soulevées, quand les émoluments à donner aux 2 nouveaux sous-ministres feront le sujet d'un débat.

Les radicaux et les radicaux-socialistes sont représentés dans le cabinet par M. Louis Malvy, ministre de l'Intérieur ; M. Albert Sarraut, ministre de l'Instruction publique; M. Justin Godart, sous-ministre de la Guerre; M. Albert Dalimier, sous-ministre des Beaux-Arts; et Paul Jacquier, sous-ministre de l'Intérieur.

COINCIDENCE OU MOT D'ORDRE

On remarque que depuis son retour de Québec M. le maire Martin réclame plus que jamais le referendum immédiat sur le Bureau des Commissaires.

N'est-ce qu'une coïncidence ?

Ou M Martin a-t-il été stimulé par le premier ministre ?

M. CHARTRAND EST DEGOUTE

IL AIME MIEUX PERDRE SON SIEGE D'ECHEVIN QUE D'ETRE IGNORE PAR L'ADMINISTRATION MUNICIPALE. — M. MARTIN AVAIT PROMIS....

M. l'échevin ou M. l'ex-échevin Chartrand — comme on voudra — persiste dans sa résolution de remettre son mandat à ses électeurs et il s'en tient à sa lettre de démission remise au conseil municipal.

C'est ce qu'il nous déclarait lui-même samedi, à l'Hôtel de Ville, alors que nous lui demandions s'il persistait toujours dans sa résolution.

— Plus que jamais, dit-il, car si quelques échevins sont respectés, ici, il n'en est pas de même de tous et je ne tolèrerai pas que l'on vienne me conduire dans les affaires de mon quartier.

—Mais, crûmes-nous devoir objecter, tant que l'administration de la ville sera confiée aux commissaires et aux chefs de service, les échevins ne devront-ils pas s'incliner?

—J'ai pas été élu comme ça, rétorque le ci-devant échevin d'Hochelaga et M. le maire Martin, dans son élection, a crié partout que les échevins seraient maitres chez eux: c'est ce que je veux. On a renvoyé un vieux contremaitre de vingt ans d'expérience, c'est injuste.

—Que disent vos électeurs?

—Ils m'approuvent; ce sont des électeurs qui ont travaillé à mon élection que l'on maltraite et je ne puis souffir cela.

—Vous présenterez-vous aux prochaines élections en faisant valoir vos droits méconnus?

—Non, c'est inutile puisqu'on n'est pas maitres dans nos quartiers.

Devant une réponse aussi catégorique, nous n'insistons pas davantage.

DETENUE LOIN DE SON MARI

UN CULTIVATEUR AMERICAIN S'ADRESSE AUX TRIBUNAUX DE MONTREAL POUR RAVOIR SA FEMME QU'IL DIT ETRE PRIVEE DE SA LIBERTE PAR SA BELLE-MERE ET LE PERE DE CELLE-CI EN NOTRE VILLE. — DEMANDE D'HABEAS CORPUS.

Voulant revoir et ravoir sa femme qu'il dit être détenue par sa belle-mère et le père de celle-ci à Montréal un cultivateur américain, M. Cuthbert James Farrell, de Lockport, N.-Y., a demandé, samedi, au tribunal de Montréal, par le ministère de Me Saluste Lavery, un bref d'habeas corpus.

L'affaire, étant donné les circonstances de la prétendue détention, fera sans doute sensation, lundi, lorsque le juge aura à décider si la demande du mari ainsi séparé de sa femme est bien ou mal fondée.

Le bref d'habeas corpus a été émis d'urgence samedi après-midi, sur l'affidavit produit par M. Farrell. Celui-ci allègue:—

Qu'il a épousé, à Verdun, Marie Cooke, en janvier 1915; que vers le premier juillet sa femme, avec sa permission, est venue en visite, chez sa mère, Dame H.-Ella Cooke et son grand-père, M. Patrick McDermott, domiciliés au No 99 rue Forfar, à Montréal;

Que le séjour de sa femme devait durer trente jours et qu'à l'expiration de ce temps, M. Farrell consentit à un prolongement de quinze jours;

Que, pendant ces quinze jours, la mère de l'épouse en visite, se rendit à Lockport et que sans que M. Farrell en ait eu connaissance, cette dernière a enlevé et emporté les effets de sa fille, avertissant la servante de son gendre que sa femme ne reviendrait plus;

Que l'épouse qui aime son mari, est depuis lors détenue par sa mère et son grand-père, et privée de sa liberté sans raison légale.

Les intimés devront maintenant s'expliquer.

GUILLAUME REPOND A L'APPEL DU PAPE

LE KAISER EST PRET A PARLER DE PAIX SI LES ALLIES VEULENT FAIRE LES PREMIERES DEMARCHES. — MEME ATTITUDE DE L'AUTRICHE.

(Sous toute réserve).

Paris, 14. — Une dépêche de Rome, à l'agence Fournier, porte que le Kaiser, en réponse à la lettre du Pape en faveur de la paix, a déclaré qu'il consentait à prendre part aux pourparlers de paix, pourvu que les nations avec lesquelles l'Allemagne était en guerre, fassent les premières démarches. L'Autriche a répondu de la même façon, ajoute la dépêche.

APERCU DE LA SITUATION RUSSE

L'ENNEMI CHERCHE A GAGNER LE CENTRE DE LA POLOGNE — SUCCES RUSSE ENTRE PONIEWESCH ET DVINSK. — LES VILLES ET VILLAGES BRULES COMME AU TEMPS DE NAPOLEON.

Londres, 14. — On voit ici, dans la progression constante des troupes du prince Léopold de Bavière, à l'est de Varsovie, la preuve que les principaux mouvements des Allemands tendent à une ruée à travers le centre de la Pologne, et à la continuation de leur mouvement d'encerclement, au nord, le long de la Dvina. Petrograd et Berlin conviennent ensemble de l'occupation des villes de Sokolow, de Siedlce et de Lukow par les Teutons, soit une ligne d'environ 60 milles à l'est de Varsovie.

C'est plus de la moitié de la distance qui séparait l'ennemi de Brest-Litovsk, où le grand-duc Nicolas espérait établir le centre de ses positions de défense. On regarde maintenant comme probable que les Russes abandonneront ce point, vu la célérité de la marche des ennemis et la poussée constante des armées des généraux Gallwitz, Scholz, Fichborn et Lack, qui forment un demi-cercle se refermant au nord.

Petrograd prétend que les Moscovites ont repoussé les casques à pointe en échec entre Poniewesch et Dvinsk. Berlin ne confesse pas cet échec; mais à tout événement, il n'effecte pas la marche des ailes au nord, où les envahisseurs, voici quelques jours, se trouvaient, le long de la Dvina.

Pour le moment toutefois, la violence des combats le cède aux efforts que font les Russes pour ne pas se faire envelopper et à la rapide marche en avant des Teutons, avides de recueillir tous les fruits de la capitulation de Varsovie.

Le résultat de ces mouvements se dessinera probablement d'ici à quelques jours — soit que le grand-duc puisse reprendre l'offensive sur un nouveau front de bataille, soit qu'il dépense tous ses efforts dans des combats d'arrière-garde durant le cours d'une lente retraite.

Au dire des correspondants allemands, qui accompagnent les armées des envahisseurs, les Moscovites adoptent la tactique de la campagne de Russie, du temps de Napoléon: ils dévastent les contrées qu'ils abandonnent. Les Teutons en s'avançant, ne trouvent à l'instar de Napoléon, que des villes et des villages en ruines.

Il se produit virtuellement une accalmie dans la zône occidentale à la réserve de quelques escarmouches dans les tranchées ici et là.

NAVIRE ANGLAIS COULE

Londres, 14. — Le vapeur "Princess Caroline", de Glasgow, d'un déplacement de 888 tonnes, a été coulé. On a sauvé 4 membres de l'équipage. Les autres ont atterri sains et saufs.

INVASION MEXICAINE

DES SOLDATS DU MEXIQUE PENETRE SUR LE TERRITOIRE AMERICAIN ET DES TROUPES SONT DEPECHEES POUR LES EN CHASSER.

Nogales, Arizona 14. — Des soldats mexicains ont pénétré aujourd'hui en territoire américain, à 15 milles à l'ouest de cette ville, aujourd'hui, et se sont mis à tuer des bestiaux, dit une dépêche du ranch Harrison, à la frontière. A la réception de cette nouvelle, des troupes se sont dirigées sur les lieux dans 3 automobiles.

DES RENFORTS SERONT ENVOYES

Washington, 14. — Le président Wilson a télégraphié aujourd'hui au général Ferguson, du Texas, lequel demandait des renforts, que le général Funston est chargé de faire face à la situation à la frontière et qu'on enverra de nouvelles troupes si le général Funston le requiert.

ILS NE VEULENT PAS RECONNAITRE CARRANZA NI VILLA.

El Paso, Texas, 14. — Les commandants militaires des états de Sinaloa, de Tepic, de Chiaspas, d'Oaxaca, de Guerrero, et de Durango, croit-on, ont refusé de reconnaitre l'autorité soit de Carranza soit de Villa. Voilà ce qu'il ressort de dépêches de bonne source reçues ici aujourd'hui.

PREMIERS GRAINS DE LA SAISON

Port-Arthur, Ontario, 14. — On a reçu aujourd'hui par le Pacifique-Canadien, 3 wagons d'orge, de Mariapolis, classe 4, le premier grain de cette année qui soit entré dans ce port.